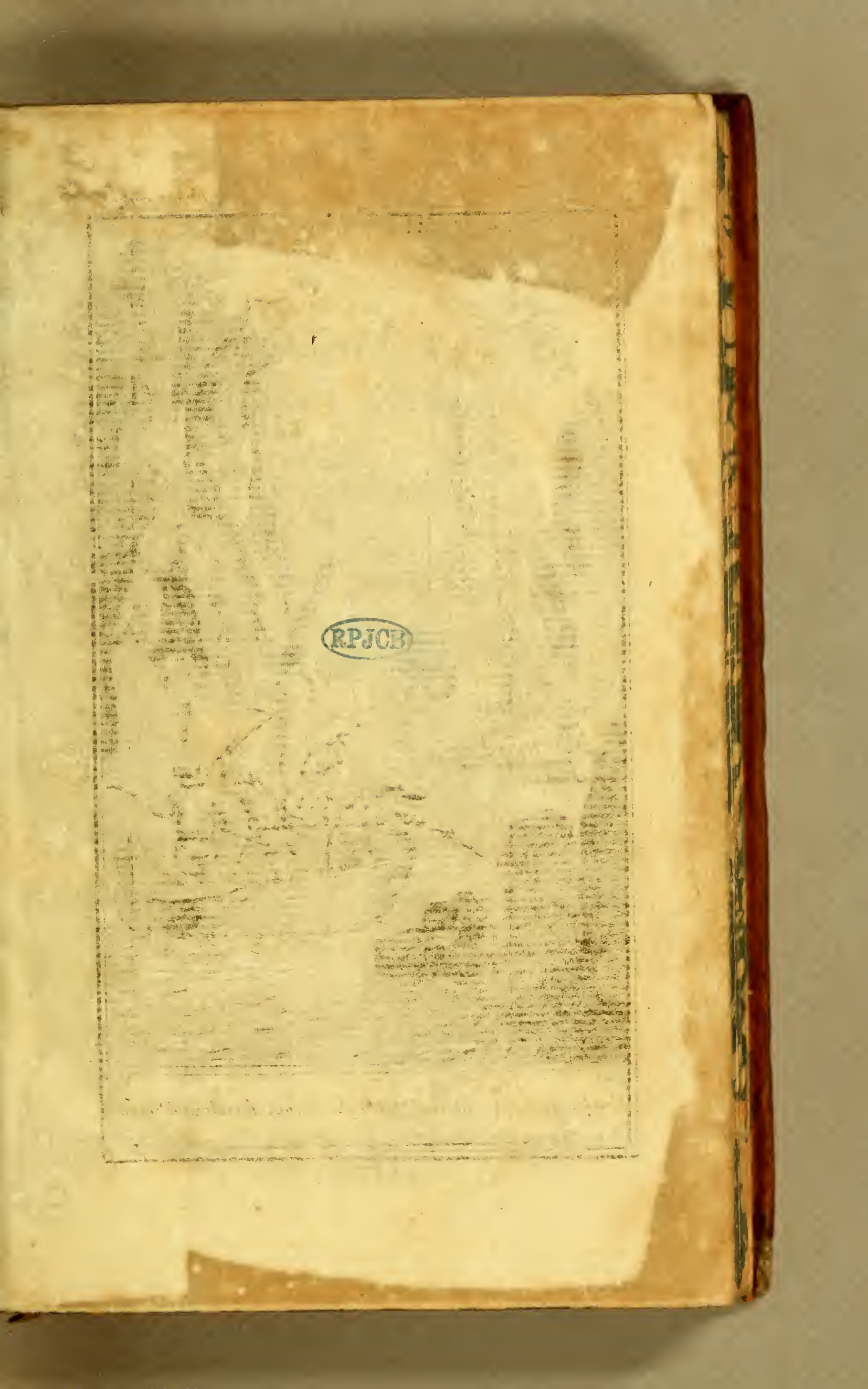



GAUDEO.
John Carter Brown.



Tome 7 Frontispice



Cook fait sa provision d'eau douce avec les Glaces de l'océan

COLLECTION DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE

PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE;

RÉDIGÉE PAR M. BERENGER.

AVEC FIGURES.

TOME VII.



A LAUSANNE,
Chez J. P. HEUBACH & COMP. Libraires.
Et à GENEVE,
Chez FRANÇOIS DUFART, Libraire.

M. DCC. LXXXIX.



COLLECTION DE TOUS LES VOYAGES FAITS AUTOUR DU MONDE *PAR LES DIFFÉRENTES NATIONS DE L'EUROPE.*



PREMIER VOYAGE DE JAQUES COOK.

AVERTISSEMENT.

Ce voyage eſt rempli de faits intéreſſans, & en l'extrayant on a tâché de lui faire perdre le moins qu'il eſt poſſible; on ſent que le navigateur Cook, a eu des ſecours dont étaient privés ceux qui l'ont précédé dans la

même carriere : les ſavans Banks & Solander s'embarquerent avec lui, & ont enrichi ſon journal de leurs obſervations. Le premier eſt aujourd'hui préſident de la ſociété royale de Londres ; il était avide de connaiſſances, aimait la gloire, & ſur-tout celle qui était utile à ſa patrie. Le ſecond eſt un Suédois, éleve de Linnæus, & c'eſt dire en quel genre de connaiſſances il excellait. Laiſſons parler notre célèbre voyageur.

JE reçus ma commiſſion le 25 Mai 1768, & montai ſur le vaiſſeau l'*Endeavour*, qui était alors dans le baſſin de Deptford ; il ne fut prêt à mettre à la voile que deux mois après. Je deſcendis la riviere le 30 Juillet, & jetai l'ancre le 13 Août, dans la rade de Plymouth. Nous en partîmes par un vent favorable. Peu de jours après, des oiſeaux que les navigateurs Anglais appellent, les *poules de la mere Carey*, nous préſagerent une tempête : elle ſe déclara bientôt, & nous força de ne conſerver que nos baſſes-voiles : elle nous emporta un petit bateau, & noya trois ou quatre douzaines de volailles que nous regrettâmes plus que le bateau.

Le 2 Septembre, nous vîmes la terre entre les caps *Finisterre* & *Ortegal:* les jours suivans nous observâmes quelques animaux marins singuliers: tels étaient une espèce d'*Oniscus*, attaché à une Meduse; un animal de figure angulaire, long de trois pouces, traversé de part en part par un trou, ayant à ses extrémités une tache noire qu'on crut être son estomac: quatre de ces animaux se tenaient ensemble quand ils furent pris, & semblaient n'en former qu'un; mais lorsqu'on les eut jetés dans un verre d'eau, ils se séparerent & nagerent avec vivacité: leur couleur semblable à la pierre précieuse nommée *Dagysa*, leur fit donner ce nom: ils s'attachent ensemble, & brillent des plus belles couleurs. On en prit une autre espece qui ressemblait à l'opale, & on lui donna le nom de *Carcinium opalinum:* l'un d'eux vécut plusieurs heures dans un verre plein d'eau de mer, nageant avec la plus grande agilité, & déployant à chacun de ses mouvemens les couleurs les plus vives & les plus variées. Nous prîmes aussi divers oiseaux que Linnæus n'a pas décrit; on leur donna le nom de *Motacilla velificans*; l'un d'eux était si fatigué qu'il mourut entre les mains de Mr. Banks.

Le 12, nous découvrîmes les isles de *Porto-Santo* & de *Madere ;* nous jettâmes l'ancre le lendemain dans la rade de *Funchal* où nous perdîmes notre contre-maître ; en relevant l'ancre pour la porter plus au midi, le cable le jetta dans la mer & il fut entraîné avec l'ancre ; on la releva promptement, mais trop tard encore ; le corps remonta ſur l'eau embarraſſé dans le cable ; il était ſans vie.

L'isle de *Madere*, vue de la mer, préſente un très-bel aſpect : les flancs des collines ſont couverts de vignes juſqu'à la hauteur où l'œil peut diſtinguer les objets ; ce n'eſt que dans les lieux qu'elles ombragent & ſur les bords des petits ruiſſeaux, qu'on voit de la verdure : Mr. *Cheap*, conſul Anglais, nous reçut à *Funchal*, avec l'amitié d'un frere & la généroſité d'un prince ; il nous logea, nous procura toutes les commodités poſſibles, & la permiſſion de rechercher les curioſités naturelles qui nous plairaient, fit pêcher, ramaſſer des coquilles, fournit des chevaux & des guides pour viſiter les différentes parties de l'isle ; mais notre ſéjour y fut court, & ce n'était la ſaiſon ni des plantes, ni des inſectes ; le docteur *Heberden* nous procura des plantes en fleur, des obſervations botaniques, une deſcription de tous

les arbres du pays : on s'informa du bois d'ébenifterie, nommé à Londres *Mahogani de Madere ;* on ne l'y connaiffait pas, & le feul arbre qui puiffe être envifagé comme le mahogani, eft le *Vigniatico* ou *Laurus indicus* de Linnæus, mais la couleur de celui-ci eft un peu moins foncée que celle du premier.

Il paraît que Madere eft fortie anciennement de la mer, par l'éruption d'un volcan ; toutes les pierres y paraiffent avoir été brûlées, & le fable qui couvre fon fol n'eft qu'une cendre. Son feul objet de commerce eft le vin ; on le fait d'une maniere bien fimple ; on jette le raifin dans des vaiffeaux de bois quarrés, plus ou moins grands, felon l'étendue des vignobles : les valets entrent nuds dans la cuve & foulent le raifin avec les pieds & les coudes, alors on les porte au preffoir : les habitans n'ont adopté que très-récemment la méthode de greffer les feps pour donner à un vignoble la même efpèce de fruit ; beaucoup s'y refufent encore, quoique fouvent toute une vendange foit gâtée par la quantité de fauvageons qu'ils ne veulent pas en féparer pour avoir plus de vin. Cependant ils greffent les arbres fruitiers & même le châtaignier. On n'y voit pas de voitures à roues, parce qu'il n'y a pas de chemins pra-

ticables, on ne s'y ſert que de chevaux & de mulets; la vendange eſt miſe dans des outres qui ſont portées à la ville ſur le dos des hommes: les Anglais qui y ont introduit l'uſage des grands tonneaux, les font tranſporter ſur une planche épaiſſe, creuſée dans le milieu, au bout de laquelle eſt un timon attaché par une courroie de cuir blanc. Le ſol y eſt riche, la plaine & les montagnes ont des climats ſi différens que la culture y peut faire proſpérer toutes les productions de l'Europe & des deux Indes: les montagnes y produiſent & preſque ſans ſoins, les noix, les châtaignes & les pommes en grande abondance: on trouve dans les jardins de la ville, le bananier, le goyavier, le pommier à pain, l'ananas, le mangouſtier; ils y fleuriſſent & y donnent leurs fruits preſque ſans qu'on les cultive; le bled y eſt beau, gros, excellent; l'isle en pourrait produire beaucoup, mais il en coûte moins de peine aux habitans de le faire venir d'ailleurs; le mouton, le porc & le bœuf y ſont très-bons; le bœuf y eſt plus petit qu'en Angleterre, ceux qui ſont gras ont la chair blanche.

Funchal, tire ſon nom de *Funcho*, nom portugais du fenouil qui y croît ſur les rocs: elle eſt ſituée au fond d'une baie, elle eſt

grande & mal bâtie: les maiſons des riches y ſont vaſtes, celles du peuple fort petites; les rues en ſont étroites & mal pavées; les égliſes ſont chargées d'ornemens; les tableaux en ſont mal peints, les ſtatues des ſaints y ſont ornées de dentelles. Le couvent des franciſcains eſt ſimple & très-propre; l'infirmerie peut y ſervir de modèle: c'eſt une longue ſalle: d'un côté ſont les fenêtres & un autel, l'autre eſt partagé en alcoves proprement tapiſſées, ayant chacune leur lit: derriere elles eſt une longue gallerie avec laquelle chaque alcove communique par une porte. On voit encore dans ce couvent une petite chapelle dont les murs & les plafonds ſont revêtus d'oſſemens humains, mis en croix: chacun des angles a une tête de mort; l'une d'elle eſt remarquable en ce que les mâchoires ſupérieure & inférieure ſont parfaitement adhérentes l'une à l'autre par un côté: il parat qu'on en a nourri le ſujet en faiſant ſauter quelques-unes de ſes dents. Ces franciſcains furent très-honnêtes envers nous, & quoique ce fut un jour de jeûne, ils nous offrirent un dinde rôti; politeſſe qu'on n'attendait pas de ces moines. Les religieuſes de Ste. Claire déſirerent de nous voir, parce qu'on leur avait

dit qu'il y avait parmi nous de grands philosophes, & elles nous demanderent dans quel jour le tonnerre voulait se faire entendre, & si l'on ne trouverait pas une source d'eau vive dans leur enclos ; nos réponses leur firent penser que nous ne méritions pas notre réputation.

On compte dans l'isle 80000 habitans : la douane y rend au roi 20000 livres sterlings, tous frais payés : plus d'intelligence & d'activité dans les cultivateurs, doublerait facilement ce produit : mais ce sol riche est négligé. Les montagnes en sont élevées : cependant la plus haute, le pic *Ruivo*, n'a que 5068 pieds : leur pente est couverte de vignobles, elles sont couronnées d'immenses bois de pins & de châtaigniers ; vers le sommet sont des forêts d'arbres inconnus en Europe : tels sont le *Mirmulano* & le *Paobranco*, dont les feuilles, & surtout celles du dernier, orneraient nos plus beaux jardins d'Europe. On peut trouver dans cette isle, de l'eau, du vin, différens fruits, des oignons, des confitures : il faut avoir la permission du gouverneur pour y acheter de la viande fraiche, de la volaille, & elles y sont à haut prix : les grandes marées s'y élevent de sept pieds, les basses de quatre. Après

y avoir pris quelques provisions, nous en partîmes la nuit du 18 au 19 Septembre.

Le 21, nous reconnumes les isles *Salvages*, au nord des Canaries; & deux jours après nous vîmes le pic de Teneriffe: le docteur Heberden qui y est monté, en a déterminé la hauteur à 15,396 pieds: lorsque le soleil fut sous l'horison, l'isle nous parut d'un noir foncé, & la montagne éclairée encore paraissait enflammée, & d'une couleur plus vive que la peinture ne peut rendre. On n'en voit pas sortir de feux; mais on sent une chaleur très-forte dans les crevasses qui sont au sommet: le docteur nous donna du sel qu'il y avait recueilli, qu'il croit être le *natrum* ou *nitrum* des anciens, & du souffre natif très-pur qui en couvre la surface.

Le 24, nous vîmes *Bona Vista*, une des isles du cap Verd; une chaîne de rocs fit que nous nous en éloignâmes: on vit dans ces parages des poissons volans, dont les flancs avaient la couleur & le brillant de l'argent bruni, mais leur dos est obscur: nous prîmes un goulu de mer: c'est le *Squalus carcharias* de Linnæus. Le 7, Mr. Banks prit le poisson nommé par les marins, *Vaisseau de guerre Portugais*, c'est une espece de *Mollusca*; &

l'*Holothuria physalis* de Linnæus : il a la forme d'une vessie de poisson longue de sept pouces, du fond de laquelle sortent un certain nombre de filets rouges & bleus, dont quelques-uns ont trois ou quatre pieds de long, & piquent plus fortement que l'ortie. Au sommet de la vessie est une membrane veinée de couleurs agréables, dont l'animal se sert comme de voile, en la tournant à son gré pour recevoir le vent. Nous prîmes aussi de ces poissons à coquilles, qui flottent sur l'eau : tels furent l'*Helix janthinæ* & le *Violacea :* ces coquilles sont de la grosseur du limaçon, & sont soutenues sur l'eau par une petite grappe de bulles remplies d'air, formées par une substance gélatineuse & visqueuse, où l'animal dépose ses œufs : il est probable qu'il ne va jamais à fond, & qu'il ne s'approche pas volontairement des rivages ; car sa coquille est très-mince & fragile : chacune contient à-peu-près une cuillere à caffé d'une liqueur que l'animal jette dès qu'on le touche, & qui est du plus beau pourpre : ne ferait-ce point là, le pourpre des anciens? On trouve ce testacée dans la Méditerranée ; il semble qu'il serve de nourriture à une espece de *mouette à pieds noirs*, que Linnæus n'a ni décrit, ni

claſſé, & dont les excrémens ſont d'un beau rouge. Mr. Banks lui donna le nom de *Larus crepidatus*.

Le 28, étant à-peu-près dans la poſition de l'isle *Ferdinand de Noronha*, nous cherchâmes de l'œil cette terre ou quelques-uns des bancs placés à ſon levant, mais nous ne vîmes rien : le lendemain nous obſervâmes le phénomène de la mer lumineuſe, dont on a tant écrit, & dont on ne connaît point encore les cauſes : les jets de lumiere reſſemblent exactement aux éclairs quoique moins conſidérables, ſouvent il y en a huit ou dix de viſibles dans le même inſtant; il nous parut que ces effets ſinguliers étaient dûs à un animal lumineux, & en effet, ayant pris au filet une eſpece de meduſe, nous la trouvâmes de la couleur d'un métal chauffé fortement, & qui rendait une lumiere blanche : nous prîmes auſſi des crabes de trois eſpeces différentes, dont la groſſeur n'était que d'un dixieme de celle du ver luiſant & lumineux comme lui : ils ſont inconnus aux naturaliſtes.

Le changement de couleur de la mer nous fit jeter la ſonde le 6 Novembre, on trouva 32 braſſes, fond de rocher, de corail, de ſable fin & de coquilles : trois fois nous ſon-

dâmes & nous eûmes la même profondeur, le même fond, & le lendemain on n'en trouva plus à cent brasses; sans doute nous avions passé du grand banc d'*Abrolhos*.

Le défaut de provisions nous fit tendre vers *Rio-Janeiro*, où nous étions assurés d'en trouver & d'être bien reçus; bientôt nous vîmes la côte du Bresil, au sud du cap de *Santo-Spirito*: là nous rencontrâmes un bateau de pêcheur, monté par onze hommes qui pêchaient à la ligne: neuf d'entr'eux étaient noirs, ils avaient des dauphins, de grands maquereaux de deux especes, des brêmes, des welshmen; on en acheta pour tout l'équipage: ces hommes pêchent à une grande distance des côtes; ils salent leur proie par quartiers; ils en avaient deux quintaux de salés, qu'ils offraient pour seize schelings; ils préfèrent la monnaie d'Angleterre à celle d'Espagne; un tonneau d'eau, un sac de farine de cassave, qui a l'apparence, le goût & le nom de *farine de bois*, formaient toutes leurs provisions; ils retiraient l'eau de leur tonneau avec une canne qui faisait l'office du tâte-vin.

Après avoir découvert le cap *Saint-Thomas*, puis une isle voisine du cap *Frio*, qui par son élévation & le vallon qui la partage, pa-

raît être deux isles, on remonta la riviere de Rio-Janeiro, tandis que mon lieutenant allait vers le gouverneur pour lui demander un pilote, & la permiſſion de faire de l'eau & des rafraichiſſemens ; le gouverneur n'envoya point de pilote, retint le lieutenant, envoya des eſpions, puis des officiers, qui s'informerent de l'objet du voyage, d'où nous venions, combien nous avions de canons & d'hommes : tel eſt l'uſage dans ce port, où nul homme ne peut ſortir, ne peut entrer dans un vaiſſeau étranger, ſans être accompagné d'un ſoldat. Je deſcendis cependant à terre, j'y pus acheter des proviſions, mais par le moyen d'un des gens du vice-roi : un officier me ſuivait par-tout, c'était un honneur, diſait-on. Je voulus procurer à Mrs. Banks & Solander, la permiſſion de chercher des plantes dans la campagne, & ne pus l'obtenir ; pour diſſiper tant de défiances, je dis au vice-roi que nous faiſions voile vers le Sud, pour obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du ſoleil ; mais il n'était pas aſſez inſtruit pour m'entendre ; il crut qu'il s'agiſſait d'obſerver l'étoile du nord au travers du pole du midi. Mrs. Banks & Solander voulurent eſſayer de ſortir du vaiſſeau ; ils furent arrêtés, & obligés de revenir : un

bateau rodait ſans-ceſſe autour de nous pour nous obſerver. On lui envoya des mémoires pour obtenir la permiſſion qu'on en attendait, il n'y répondit que par des refus. Fatigué d'avoir un officier à mes côtés quand j'allais à la ville, & rentrais au vaiſſeau, je ne voulus plus ſortir; j'envoyai mon lieutenant Hicks, porter un nouveau mémoire, & en lui recommandant de ne point ſouffrir qu'on mit de ſentinelle dans la chaloupe, & le vice-roi ne voulut plus recevoir le mémoire. Mr. Hicks refuſa d'entrer dans la chaloupe, parce qu'on y avait mis une ſentinelle; il voulait qu'on l'en fit ſortir; il fut renvoyé au vaiſſeau ſur un eſquif & tous ſes gens furent empriſonnés. Le vent ayant emporté notre chaloupe qui ſe remplit d'eau, il fallut faire de nouvelles demandes au vice-roi, qui accorda un bateau pour retrouver la chaloupe & ſa charge: il renvoya encore les gens de l'équipage, mais il ſe plaignit qu'on cherchait à faire la contrebande: il était vrai en effet, que les domeſtiques de Mr. Banks étaient allés furtivement à terre, & en avaient rapporté des plantes & des inſectes, il était vrai encore, qu'un matelot avait vendu une partie de ſes hardes pour une bouteille de rum.

Cependant

Cependant Mrs. Banks & Solander trouverent le moyen de descendre à terre ; celui-ci profita de la demande qu'un moine fit d'un chirurgien & se revêtit de cette qualité : le premier échappa à la vigilance des gardes pour se répandre dans la campagne où il fut reçu avec honnêteté ; mais comme on nous avertit qu'on faisait des perquisitions contr'eux pour avoir débarqué sans permission, ils se déciderent à n'y plus retourner.

Nous avions acheté diverses provisions, du bœuf frais, des ignames, des légumes, & obtenu un pilote pour nous rendre en pleine mer ; nous partîmes ; mais en descendant la riviere, la forteresse de *Santa-Crux* tira deux coups de canon sur nous : sur le champ nous jetâmes l'ancre pour en savoir la raison ; nous la sûmes bientôt ; elle ne devait laisser passer aucun bâtiment sans en avoir reçu l'ordre, & le vice-roi avait oublié d'envoyer celui qui nous concernait. Nous ne fîmes voile que le 7 Décembre ; notre pilote Portugais nous quitta en même tems que le bateau qui veillait sur nous, & Mr. Banks, libre de se livrer à ses recherches, visita les isles voisines, & dans celle qui est à l'embouchure du

havre de Raza, il raſſembla pluſieurs eſpèces de plantes & d'inſectes.

Donnons ici un précis de tout ce que nous avons pu apprendre de *Rio-Janeiro:* la riviere, qui eſt plutôt un bras de mer qu'un fleuve, porte ce nom parce qu'elle fut découverte le jour de la fète de St. Janvier: la ville eſt la capitale des Etats Portugais en Amérique; elle eſt ſituée au bord du Rio-Janeiro, au couchant de la baie, au pied de pluſieurs montagnes qui s'élevent en amphithéâtre derriere elle: ſon ſol eſt plat; elle n'eſt pas mal bâtie, ni le plan mal diſtribué; les maiſons en ſont de pierres, à deux étages, ornées d'un balcon couvert par une jalouſie; ſon circuit eſt d'environ une lieue; les rues ſont droites, aſſez larges, coupées à angles droits: la citadelle eſt ſur un mont voiſin qui commande la ville. Un aqueduc qui reçoit l'eau des montagnes, l'y fait circuler dans des canaux qui ſe réuniſſent à une fontaine qui ſe trouve dans la grande place, vis-à-vis le palais du vice-roi; là chacun accourt pour s'en fournir, & des ſoldats veillent pour y maintenir le bon ordre; l'eau en eſt mauvaiſe: on trouve quelques petits ruiſſeaux d'eau bien meilleure que

celle-là, dans d'autres quartiers de la ville. Les églises y sont belles, le culte y est rempli d'ostentation: l'une des paroisses fait chaque jour une procession où l'on étale des bannieres magnifiques & précieuses; les coins des rues sont remplis de mendians qui prient; au-devant de chaque maison il y a une niche vitrée où brûle une lampe, & où l'on implore quelque image de saint: on rebâtissait une église, & la paroisse dont elle dépendait faisait chaque semaine, pendant la nuit, une quête en procession, qui lui fournissait des sommes considérables: enfans d'un certain âge, hommes faits, pauvres, riches y assistaient, revêtus d'une casaque noire, portant une lanterne au bout d'un bâton de six à sept pieds; c'était une illumination ambullante qui brillait de fort loin: les prieres des habitans devant leurs niches se font avec un zèle si véhément qu'on les entendait du vaisseau.

Le gouvernement y est mixte dans sa forme, absolu dans le fait: un vice-roi, un gouverneur, un conseil le composent; le vice-roi préside dans le conseil, sans lequel on n'exécute aucun acte judiciaire: cependant le vice-roi ou le gouverneur se saisissent souvent d'un

particulier, l'emprisonnent, l'envoyent à Lisbonne sans que sa famille sache ce qu'il est devenu. On compte dans la ville 37000 blancs & 629000 noirs dont plusieurs sont libres : les Américains résident dans l'intérieur des terres, & viennent tour à tour faire le travail qu'on leur impose pour le compte du roi, dont ils reçoivent un petit salaire : leur teint est couleur de cuivre pâle, & ils portent de longs cheveux noirs. Le militaire y est composé de six régimens Portugais, de six Créoles, de douze de milice nationale; les habitans sont très-humbles devant le soldat; ceux d'entr'eux qui ne le salueraient pas en seraient puni sur le champ : les officiers sont obligés de se rendre trois fois par jour chez le vice-roi pour attendre ses ordres; il les renvoie en disant; *il n'y a rien de nouveau* : les soldats veillent surtout pour empêcher les particuliers de passer dans la campagne, les limites, que la crainte qu'ils ne pénétrent dans les lieux où sont les mines d'or & de diamans, a fait prescrire. Les femmes n'y paraissent pas sévères; pour distinguer les hommes qu'elles aiment, elles leur jettent des fleurs lorsqu'ils passent : cet usage n'est peut-être qu'une politesse, les

meurtres paraiſſent n'y pas être rares, & les égliſes y offrent un aſyle aux criminels.

Le pays autour de la ville eſt très-beau ; les lieux incultes y ſont couverts de fleurs éclatantes ; les arbres & les arbriſſeaux y ſont peuplés d'une multitude d'oiſeaux du plus beau plumage, parmi leſquels on diſtingue le colibri : les inſectes y ſont nombreux, agiles, brillans ; tels ſurtout ſont les papillons qui volent ordinairement autour du ſommet des arbres : les bords de la mer & des ruiſſeaux ſont chargés de petits crabes (*cancer vocans*), dont les mâles, dit-on, ſont ceux qui ont de larges pattes ; les femelles les ont extraordinairement petites. Il y a peu de terres cultivées : on voit de petits jardins où l'on cultive la plupart des légumes d'Europe, mais ils ſont inférieurs en bonté ; le ſol produit des pommes de pin, des melons d'eau & des muſqués, des oranges, des citrons, des bananes, des cocos, des manjos, des mainmaïs, des noix d'Acajou, des noix de palmier & des noix ordinaires, des jambos des deux eſpèces, & des dattes : les melons d'eau & les oranges ſont les meilleurs de tous ces fruits : on trouve dans les jardins des ignames & du *Mandihoca* ou caſſave : il y a quelques lieux où l'on cultive

le tabac, le ſucre ; mais point de bled ; on leur apporte la farine du Portugal ; elle eſt gâtée avant que d'y arriver, & elle y coûte un ſcheling la livre : toutes les productions des isles y proſpéreraient, & on y apporte le caffé & le chocolat de Lisbonne. Tout le terrein eſt couvert de pâturages où paiſſent de maigres troupeaux, & dont la plante la plus commune eſt le creſſon : on y trouverait diverſes drogues ſalutaires ſi on ſavait les y chercher : on n'y connaît que le *pareira brava* & le *baume de copahu*, qui y ſont excellens & à bas prix : on n'y voit d'autres manufactures que celle des hamacs de coton qui y ſervent de voitures, & y ſont fabriquées par les Américains.

On tire beaucoup d'or des mines voiſines, mais on en cache la ſituation avec des ſoins extrêmes ; les gardes, les défenſes, la mort y arrêtent ceux que la cupidité preſſe. On exporte annuellement 40000 nègres qui ſervent à exploiter ces mines pour le compte d'une compagnie : un grand nombre y périt ; & on nous aſſura qu'il en mourut un ſi grand nombre en 1766, que la ville fut obligée de ſuppléer à ceux qui manquaient, & en fournit 20000. On ne ramaſſe dans les mines de pierres précieuſes

qu'une quantité fixée par le gouvernement pour n'en pas avilir le prix : ce ſont des diamans, des topazes de trois eſpèces, des améthiſtes qu'on y trouve : on achete les topazes petites, ou grandes, bonnes ou mauvaiſes, pour 4 shelings, 9 den. le huitieme d'une once. Nul ſujet n'en peut faire le commerce ; toutes ſont travaillées & vendues pour le compte du roi : ce ſont aujourd'hui des eſclaves qui les travaillent.

La monnaie courante eſt celle de Portugal ; on frappe auſſi dans la ville des pieces d'or, d'argent & de cuivre, qui valent le nombre de réaux marqués par le coin : dix réaux valent un ſol & demi de France.

La côte de Rio-Janeiro eſt fort élevée ; on en diſtingue le port par un mont en pain de ſucre qui s'éleve ſur le rivage occidental, & mieux encore par les isles ſituées vis-à-vis : l'une d'elles, nommée *Rodonda*, eſt haute & ronde comme une meule de foin: elle eſt à deux milles & demi de la baie. Le hâvre eſt bon, l'entrée n'en eſt pas large, mais il s'élargit en s'approchant de la ville ; & un vent de mer qui s'éleve à 10 heures & ne ceſſe qu'à la nuit, donne beaucoup de facilités pour y entrer : le fond eſt vaſte, ſa profondeur eſt de 5 à 6 braſſes, ſon enceinte

peut renfermer la plus grande flotte ; ſon entrée eſt défendue par deux forts, *Santa Cruz* & *Lozia*, élevés ſur les deux rivages oppoſés ; ce dernier eſt ſur un rocher dans la mer : le canal qui y conduit eſt étroit, & le flux & le reflux y ſont violens ; le fond eſt de rocher, & il eſt dangereux d'abandonner le milieu du courant : devant la ville eſt l'isle *des Cobras*, & c'eſt ſur ſa côte ſeptentrionale qu'on jette l'ancre.

Cette riviere ou golfe renferme une multitude de poiſſons d'eſpèces différentes, & pluſieurs ſont abſolument inconnus des naturaliſtes : la baie eſt propre à la pêche à cauſe de ſes isles & pointes de terre : hors d'elle la mer abonde en dauphins, en grands maquereaux ; les habitans attachent un hameçon à leur bateau, & ils pêchent en navigeant.

Le climat y eſt très-chaud, mais ſain : c'eſt un bon lieu de relâche ; on y trouve toutes ſortes de rafraîchiſſemens, excepté du pain & de la farine, auxquels on peut ſuppléer par des ignames & de la caſſave. Les habitans y ſâlent le bœuf en le coupant en tranches très-minces qu'ils ſaupoudrent de ſel & font ſécher à l'ombre : il ſe conſerve très-longtems dans un lieu ſec : le jardinage & les fruits ne peu-

vent ſe conſerver en mer : le rum, les ſucres, des melaſſes excellentes y ſont à un prix raiſonnable ; le tabac y eſt mauvais & à bas prix. Il y a un chantier pour conſtruire des vaiſſeaux , & un ponton pour les mettre à la bande.

Nous avons repris notre courſe vers le détroit de le Maire : le 9 Décembre , nous obſervâmes que la mer était couverte de grandes bandes jaunâtres dont pluſieurs avaient un mille de long, & 3 ou 400 verges de large : en puiſant de cette eau colorée , nous la trouvâmes remplies d'une multitude innombrable d'atômes jaunâtres terminés en pointe , dont aucun n'avait un quart de ligne de long. Au microſcope , ils paraiſſaient être des faiſceaux de petites fibres entrelaſſées les unes dans les autres , & aſſez ſemblables au *nidus* de ces mouches aquatiques appellées *Cadices* , du genre des *Phriganea* : on ne put décider s'ils étaient une ſubſtance végétale ou une animale. On prit un goulu femelle qu'on ouvrit & dont les petits tirés de ſon ventre nagerent avec vivacité : on vit la mère pouſſer & retirer à pluſieurs repriſes une partie de ſon corps qui parut être ſon eſtomac.

Comme on s'attendait à de mauvais tems, on envergua de nouvelles voiles; le 30 nous parcourumes environ 50 lieues au travers d'une multitude prodigieuse d'insectes de terre de différentes especes, dont quelques-unes volaient & la plupart étaient sur la mer où ils se mouvaient encore: ils étaient semblables aux *carabi*, *grylli*, *phalanæ aranea* & autres mouches, quoiqu'on fut à 30 lieues de terre dont ces insectes ne s'éloignent guères que de 20 verges: nous pensâmes que nous étions vis-à-vis de cette baie sans fond, où l'on croit qu'il y a un passage pour pénétrer dans la mer Pacifique; il paraît au moins qu'il y a une très-grande riviere qui dans son débordement avait entraîné au loin ces insectes. Le 3 Janvier 1769, nous cherchions l'isle de *Pepys*; un brouillard, ou terre de brume, nous parut l'être & nous trompa quelque tems. Déjà le froid se faisait sentir; les matelots reçurent leur jaquette Magellanique, faite d'une laine épaisse, & une paire de grandes chausses. Nous avions passé les isles Falkland, & bientôt nous découvrîmes la *Terre de Feu*; nous approchâmes des côtes d'où s'élèvaient des colonnes de fumée, qui parurent être un

ſignal que les habitans ſe donnaient de notre arrivée ; nous les ſuivîmes pour entrer dans le détroit de le Maire où la marée montante nous chaſſait avec violence , & quand nous fûmes au milieu du torrent , l'avant du vaiſſeau enfonçait ſi fort que le mât de beaupré était ſous l'eau. Arrivés entre les caps *St. Vincent* & *St. Diego*, j'y aurais jetté l'ancre ſi le fond n'eut pas été de rocher ; il nous fallut chercher l'anſe qui eſt au couchant du premier , qui a devant lui des bancs couverts de gouëmons , herbes qui s'étendaient du fond à la ſurface de la mer dans une longueur de 9 braſſes , & à l'inſpection , on jugea qu'il y en avait de longs de 160 pieds : on les appella *fucus giganteus*.

Nous arrivâmes dans l'anſe, mais le fond en était mauvais , & nous nous déterminâmes à n'y pas entrer. Mrs. Banks & Solander allerent cependant viſiter cette terre, & y cueillirent plus de cent plantes & fleurs différentes, inconnues aux botaniſtes de l'Europe : le pays était uni, couvert d'arbres, arroſé par de l'eau douce, ombragé par des bois où ſe perchaient beaucoup d'oiſeaux ; parmi ſes productions, on remarqua l'écorce de *Winter*, eſpece de canelle,

dont on reconnaît l'arbre à ſa feuille large, unie, d'un verd pâle au-deſſus, & bleuâtre en-deſſous : on ôte facilement l'écorce avec un os, ou un bâton pointu ; on s'en ſert comme d'une épicerie auſſi agréable que ſaine : il y a auſſi beaucoup de céleri ſauvage & des plantes anti-ſcorbutiques ; les arbres reſſemblent preſque tous à l'eſpece de bouleau nommée *Betula Antartica ;* leur tige a trente ou quarante pieds de long, elle en a deux ou trois de diamètre ; la feuille en eſt petite, le bois blanc, ſe fendant très-droit. Çà & là on trouve auſſi des canneberges rouges & blanches en grande quantité ; on ne vit point d'habitans, mais ſeulement deux huttes, l'une dans un bois épais, l'autre ſur la côte.

Nous fîmes voile vers le détroit ; le 15 au matin nous jettâmes l'ancre devant une petite anſe, qui peut-être eſt le port *Maurice ;* deux inſulaires parurent ſur le rivage, mais le lieu était dangereux, & nous ne pûmes nous y arrêter ; nous vinmes dans la baie de *Bon-Succès,* & deſcendîmes à terre. Pluſieurs Américains paraiſſaient ſur le rivage : mais nous voyant au nombre de dix ou douze, ils s'en allerent ; on alla vers eux, deux revinrent,

s'affirent & jeterent entr'eux & nos Anglais un petit bâton : c'était fans doute un figne de paix, car auffi-tôt ils les inviterent à les fuivre vers leurs compagnons, dont les Anglais reçurent plufieurs marques groffieres d'amitié; on leur donna des rubans, des grains de verre qui leur firent plaifir; on eut avec eux une converfation pantomime; trois vinrent à bord, & l'un d'eux fit une efpece d'exorcifme en parcourant le bâtiment, & lorfqu'il voyait quelque objet nouveau qui le frappait, il pouffait dans l'air des cris violens pendant quelques minutes; ils mangerent du pain & du bœuf fans plaifir; ils marquerent du dégoût pour le vin & l'eau-de-vie; ils ne montraient aucune curiofité, & voulurent defcendre après deux heures écoulées: on les conduifit vers leurs compagnons, qui ne parurent pas plus empreffés de leur demander ce qu'ils avaient vu, qu'eux de le leur raconter.

Près de l'anfe s'élevait une montagne où l'on voyait une ceinture formée par les bois, puis une plaine furmontée d'un roc pelé. Mrs. Banks & Solander, l'aftronome Green, le chirurgien Monkhoufe, avec les gens néceffaires pour porter leur équipage, voulurent

y monter pour y cueillir des plantes; ils entrerent dans le bois de grand matin, & continuerent de monter jusqu'à trois heures après midi sans pouvoir arriver au lieu où ils tendaient. Enfin, ils parvinrent au terrain qui, de loin, paraissait une plaine: c'était un marécage couvert de petits buissons de bouleaux hauts de trois pieds, si entrelassés les uns dans les autres, qu'il était impossible de s'y frayer un passage; chaque pas y devenait une enjambée, & en reposant le pied il enfonçait dans la vase. De plus, le tems qui était beau le matin, devint nébuleux & froid; un vent piquant soufflait des bouffées de neige; ils avançaient cependant, & déjà ils avaient franchi les deux tiers du marécage, lorsqu'un des dessinateurs fut saisi d'un accès d'épilepsie; il fallut s'arrêter & faire du feu; ensuite les plus fatigués restant avec le malade, ceux que nous avons nommés continuerent à monter & ils parvinrent au sommet; ils y trouverent des plantes aussi différentes de celles de nos montagnes, que celles-ci le sont des plantes de nos plaines. Le froid était très-vif, la neige abondante, le jour avancé, il fallut se résoudre à passer la nuit sur cette montagne. Mrs.

Green & Monkhouſe revinrent près du malade ; Mrs. Banks & Solander chercherent des plantes, après avoir fixé un rendez-vous, où ils ſe rendirent par un chemin nouvellement découvert, qui leur parut plus facile que celui par lequel ils étaient venus. Tous ſe trouverent alertes & bien portans ; il était huit heures du ſoir, mais une faible clarté faiſait diſtinguer encore les objets, & on réſolut de traverſer la vallée. Le docteur Solander, qui connaiſſait les effets du froid quand il eſt joint à la fatigue, qu'il produit dans les membres une ſtupeur & un engourdiſſement preſque inſurmontables, conjura tous ſes compagnons de ne pas s'arrêter : *celui qui s'aſſied s'endort, & qui s'endort meurt*, diſait-il. Mr. Banks fit l'arriere-garde, pour empêcher que perſonne ne reſtât en arriere. Ils s'avancerent donc, mais bientôt le froid devint ſi vif, que le docteur Solander ne put réſiſter à ce ſommeil contre lequel il avait voulu prémunir les autres, & il demanda qu'on le laiſſâ coucher ; en vain on voulut lui faire craindre ce moment, il s'étendit ſur la terre couverte de neige, & ce fut avec une peine extrême que Mr. Banks l'empêcha de s'endormir. Un de ſes noirs, Richmond, reſtait auſſi

derriere. M. Banks envoya devant eux 5 hommes des plus actifs pour préparer du feu dans un endroit convenable, & il demeura avec le docteur, & les autres qui, après avoir traversé la plus grande partie du marais, déclarerent ne pouvoir aller plus loin; les prieres, les instances furent inutiles; Richmond dit qu'il ne désirait que de dormir & mourir, & le docteur, qu'un peu de sommeil lui rendrait des forces; on fut obligé de les laisser soutenus en partie sur les broussailles, & tous les deux tomberent dans un profond sommeil: mais on parvint à réveiller le docteur, quand on eut reçu la nouvelle que le feu était allumé; quoiqu'il n'eut dormi que cinq minutes, tous ses membres étaient perclus & ses nerfs si contractés, que ses souliers tombaient de ses pieds; on le soutint & il marcha. Richmond ne put être remis en mouvement; on laissa près de lui deux hommes, à qui l'on promit de les faire promptement relever par deux autres, & on conduisit enfin le docteur auprès du feu; puis on envoya deux hommes reposés & échauffés pour aider les autres à rapporter Richmond; ils revinrent sans les avoir trouvés, personne n'avait répondu à leurs cris. On se souvint

que

que l'un de ceux qu'on avait laiſſé, portait une bouteille de rum, & on penſa qu'ils s'étaient ſervi de ce moyen pour ſe tenir éveillés, pour dégourdir le noir, & qu'ayant trop bu, ils s'étaient égarés au lieu d'attendre des ſecours. Cependant la neige recommença & devint plus forte; elle dura deux heures, & on déſeſpéra de retrouver ces hommes vivans. Vers minuit on entendit des cris; Mr. Banks & quatre autres ſe détacherent pour aller vers le lieu d'où ils partaient, & on trouva l'un d'eux qui n'avait plus que la force de demander du ſecours. Sur les indications qu'il donna, on chercha & trouva les deux autres. Richmond était debout, mais ne pouvait ſe mouvoir; l'autre était étendu ſans ſentiment: on fit venir tous ceux qui étaient près du feu, on eſſaya d'y porter ces deux hommes, tous les efforts devinrent inutiles; la nuit était très-noire, la neige très-haute, les broſſailles, le marais, tout devenait un obſtacle & produiſait des chutes. On voulut faire du feu auprès d'eux, il fut impoſſible d'y réuſſir. On fut réduit à la néceſſité d'abandonner ces malheureux, après leur avoir fait un lit de branches d'arbres, & les en avoir couverts. Cependant

ceux que le froid n'avait pas encore ſaiſi, commencerent à perdre le ſentiment, & ce fut avec beaucoup de peine qu'on put les ramener vivans auprès du feu. On y arriva cependant, mais le paſſé & l'avenir les agitaient; de douze hommes vigoureux & ſains, il n'en reſtait que huit qui fuſſent en état d'agir; deux étaient enviſagés comme morts, deux autres étaient preſque mourans; une journée de chemin au travers des bois épais où ils pouvaient s'égarer, & une ſeconde nuit les ſurprendre, les ſéparait du vaiſſeau; ils n'avaient de proviſions qu'un vautour qu'ils avaient tué, & qui ne pouvait donner à chacun que quelques bouchées. On était incertain ſi l'on ſoutiendrait le froid du lendemain. C'eſt au milieu de ces craintes qu'on vit le jour renaître: mais de toutes parts il ne leur offrit que de la neige, & des bouffées violentes ne leur permettaient pas de ſe mettre en marche; on ignorait ſi ce tems durerait long-tems; on craignit de périr de froid & de faim dans cette horrible forêt. Un rayon d'eſpérance ſembla luire à leurs yeux, lorſqu'au travers des nuages ils purent diſtinguer le lieu du lever du ſoleil; le ciel en effet commença à s'éclaircir. Trois

de la compagnie ſe détacherent pour aller viſiter les deux hommes abandonnés, ils les trouverent morts. Ce ne fut que vers les huit heures, que le vent aidant à l'action du ſoleil, éclaircit le ciel. Des deux malades, l'un ſe trouvait rétabli; tous eſpérerent pouvoir marcher : mais il fallait manger; on dépeça donc le vautour, chacun fit cuire ſa part comme il voulut, puis il la dévora & partit. Après une marche de huit heures, ils ſe trouverent ſur le rivage, avant le tems où ils l'eſpéraient; ils s'apperçurent qu'ils avaient décrit un cercle le jour précédent en allongeant leur route; mais ils oublierent leurs fatigues, leurs malheurs, en ſe retrouvant ſur le vaiſſeau; & tels avaient été les dangers qu'ils avaient couru, qu'on les eſtima heureux de n'avoir perdu que deux hommes.

Le 20 Janvier, on alla couper du bois, & Mrs. Banks & Solander cueillirent des plantes & des coquilles; puis ils voulurent viſiter un village Américain; ils s'y rendirent par un chemin rempli de boue : en l'approchant, deux Américains vinrent à eux comme en cérémonie, firent de grands cris, puis les conduiſirent au village ſitué ſur une colline aride &

couverte d'arbres : il consistait en une douzaine de huttes d'une construction grossiere elles étaient formées de pieux plantés en terre, inclinés les uns vers les autres à leur sommet, couvertes du côté du vent par des branchages & de l'herbe seche. Une ouverture servait de porte & de cheminée ; un peu de foin à terre y servait de sièges & de lits : on n'y voyait d'ustenciles qu'un panier pour porter à la main, un sac qu'on portait sur le dos, & une vessie d'animal qui renfermait de l'eau. La peuplade pouvait être d'environ cinquante personnes de tout sexe, de tout âge, tous d'une couleur de rouille de fer mêlée à l'huile, ayant des cheveux noirs ; les hommes sont assez grands & gros, mais mal faits ; les femmes sont plus petites ; une peau de guanaque ou de veau marin jetée sur leurs épaules est toute leur parure ; un morceau de la même peau leur enveloppe les pieds, un autre sert aux femmes de feuille de figuier : l'homme porte sur la tête un réseau de fil brun & son manteau ouvert ; la femme le ferme avec une courroie ; elle peint son visage, les parties voisines de l'œil en blanc, & le reste en lignes horisontales rouges & noires ; quelques hom-

mes ont le corps preſque entiérement couvert de lignes noires dans tous les ſens; ils ont des bracelets d'os & de coquilles au poignet, les femmes en portent encore aux jambes; le rouge eſt la couleur qui leur plaît le plus, & ils préféraient un grain de verroterie à une hache, à un couteau; leur langage eſt guttural, & ils prononçaient quelques mots comme s'ils faiſaient des efforts pour rejetter un os qui leur bleſſe la gorge; d'autres ſont doux à la prononciation: ils ne paraiſſent ſe nourrir que de coquillages que ramaſſent les femmes en ſuivant la marée qui ſe retire, armées d'un bâton dont elles ſe ſervent pour détacher le coquillage du roc, & chargées d'un ſac & d'un panier qu'elles rempliſſent. Leurs armes ſont l'arc & la flèche; le premier eſt aſſez bien fait, les flèches ſont jolies & de bois poli, leur pointe eſt de verre ou d'un ſilex, barbelé, taillé & ajuſté avec adreſſe; ils ont quelques marchandiſes d'Europe, des cloux non travaillés, des anneaux, des boutons, des draps, des toiles; ce qui peût faire croire qu'ils voyagent vers le nord, puiſque les vaiſſeaux ſont très-rares vers cette côte. Ils connaiſſent l'uſage de l'arme à feu; ils paraiſſent être une

horde errante, car leurs maiſons ne peuvent durer que peu de tems: ils n'ont rien qu'ils ne puiſſent facilement tranſporter; leur habillement eſt à peine ſuffiſant pour les défendre du froid de leurs étés; les coquillages qui les nourriſſent ne ſe montrent qu'un tems, & ce qui le ferait croire, ce ſont les cabanes abandonnées qu'on trouve aſſez fréquemment ſur cette côte; c'eſt encore qu'ils n'ont point de canot ni rien de ſemblable, quoiqu'ils ne ſoient pas ſujets au mal de mer: peut-être ils viennent ſur cette terre par un canal du détroit de Magellan où ils laiſſent leur bateau.

Ils ne paraiſſent ſoumis à aucun gouvernement, & n'obſerver aucune ſubordination; ils vivent dans la plus parfaite intelligence, quoiqu'égaux; rien n'annonce qu'ils aient une religion; ils paraiſſent être les plus miſérables & les plus ſtupides des hommes; nuds, ſous des cabanes, où le vent, la neige, le froid pénètrent de toutes parts, deſtitués de commodités, de tous moyens pour préparer leur nourriture, ils vivent contens, & ne déſirent rien au-delà de ce qu'ils poſſèdent; ils ne voyaient avec plaiſir que des ornemens; ils ont peu de deſirs, & il eſt probable qu'ils les ſatisfont

tous ; exempts de travail, d'inquiétudes, de ſoins, peut-être jouiſſent-ils autant que nous.

Des lions & des veaux marins, des chiens, ſont les ſeuls quadrupèdes qu'on ait vu ſur cette côte : leurs chiens aboient, ce que ne font pas ceux qui ſont originaires de l'Amérique. M. Banks vit cependant au travers les bois, les traces d'un grand animal marquées ſur la ſurface d'un terrain marécageux, mais ſans en pouvoir diſtinguer l'eſpece. On y voit fort peu d'oiſeaux de terre, ceux d'eau y ſont abondans, ſur-tout les canards ; il y a peu de poiſſons, & la plupart ne ſont pas bons à manger ; les lepas, les moules, les coquillages y ſont nombreux ; on n'y remarque ni couſins, ni mouſtiques, ni aucun inſecte nuiſible ou incommode ; quand les bouffées de neige obſcurciſſaient l'air, les inſectes ſe cachaient ; ils reparaiſſaient vigoureux & agiles dès que le tems s'éclairciſſait. On y trouve une grande variété de plantes ; outre le bouleau & l'arbre de la canelle de winter, il y a le hêtre, *fagus antarcticus*, qui, comme le bouleau, peut être emploié pour la charpente. Nous ne décrirons ici que deux autres plantes, parce qu'elles ſont anti-ſcorbutiques : le creſſon, *cardamine antiſcorbutica*, ſe trouve dans les prés

humides, près des ſources, ou du rivage ; jeune, il rampe ſur la terre : ſes feuilles d'un verd clair ſont diſpoſées deux à deux, oppoſées l'une à l'autre avec une ſeule à l'extrêmité, elle eſt la cinquieme de chaque tige ; elle pouſſe des jets qui ont juſqu'à deux pieds de haut, & dont les extrêmités portent de petites fleurs blanches, qui ſont ſuivies de longues ſiliques. Le céleri ſauvage, *apium antarcticum*, eſt ſemblable à celui de nos jardins : ſes fleurs ſont blanches & placées en petites touffes à l'extrêmité des branches : les feuilles ſont d'un verd foncé ; il croît près de la grève ſur le ſol le plus voiſin de celui qui eſt couvert par la marée : ſon goût tient de celui du perſil.

C'eſt une erreur de croire que ce pays manque de bois ; les pentes des collines, les côtes de la mer ſont parées en été de la plus agréable verdure : les hauteurs ont leur ſommet nud, & cependant méritent à peine le nom de montagnes : le ſol des vallées eſt riche & profond ; au pied de chaque colline coule ordinairement un ruiſſeau dont l'eau a une teinte rougeâtre, mais qui eſt ſans mauvais goût. Une montagne en pain de ſucre près de

la mer, & les *trois Freres*, en ſont les parties les plus remarquables à une certaine diſtance : tout vaiſſeau qui côtoie la terre des Etats ſans la perdre de vue ne peut s'égarer.

Le détroit de le Maire eſt borné au couchant par la Terre de Feu, au levant par celle des Etats ; il a cinq lieues de long & autant de large, au milieu eſt la baie de Bon-Succès où l'ancrage eſt sûr, où l'on trouve abondamment du bois & de l'eau, où le juſant ou le courant qui porte au nord, deſcend avec une force preſque double de celle de la marée montante.

La Terre des Etats a des baies, des havres ; des bois : l'isle a douze lieues de long & cinq de large. En remontant du cap de *Bon-Succès* à celui de *Horn*, on trouve quelques isles : celle de *New-Island* a deux lieues de long & ſe termine par un mondrain remarquable : à ſept lieues de-là eſt l'isle *Evouts* ; plus loin, les deux petites isles *Barnevelt* qui ſont baſſes, environnées de rochers ; à trois lieues d'elles ſont les isles de l'*Hermite*, qui ſont aſſez élevées.

Nous partîmes de la baie de Bon-Succès le 22 ; nous eûmes ſouvent des calmes juſqu'au

cap Horn : on y tua des *albatrofs* & des *coupeurs d'eau ;* & l'on remarqua que les premiers étaient plus gros que ceux au nord du détroit : ils avaient dix pieds deux pouces d'envergure, tandis que les coupeurs d'eau étaient plus petits & avaient une couleur plus foncée fur le dos. Au-delà du cap Horn, nous eûmes des vents violens, une mer agitée avec des intervalles irréguliers de calme & de beau tems ; mais les courans ne troublerent point notre route ; beaucoup d'oifeaux voltigeaient autour de nous, & M. Banks en tua foixante-deux en un jour ; il attrapa deux mouches de bois, qui venaient, comme les oifeaux, de la terre qui était fort éloignée ; il trouva auffi une grande *feche* mutilée & flottante fur l'eau : les oifeaux l'avaient tuée : elle était différente de celles d'Europe ; au lieu de fuçoirs, elle avait des bras armés d'une double rangée de griffes, qui fe retiraient comme celles d'un chat dans un fourreau. On en fit une très-bonne foupe.

Le 8 Février, nous cefsâmes de voir des albatrofs : le 24, on vint me dire qu'on avait vu paffer un morceau de bois près du vaiffeau, & que la mer qui était agitée était de-

venue tout d'un coup unie comme un étang. Nous pensâmes qu'il y avait une terre dans le voisinage, peut-être les isles découvertes par Quiros ; mais nous ne les cherchâmes pas.

Le 25, un jeune soldat de marine en sentinelle, qui regardait un de mes domestiques faisant une bourse de tabac avec une peau de veau marin, lui en demanda une, & sur son refus, lui dit en riant qu'il la lui déroberait s'il le pouvait ; le domestique quitta ce lieu en lui recommandant de veiller sur sa peau, & le soldat en son absence lui en prit un morceau : de-là nâquit une dispute que des soldats entendirent ; ils mirent à cette action une importance qu'elle ne méritait pas ; on lui fit des reproches, des menaces de le dire aux officiers, & il se retira dans son hamac accablé de désespoir & de honte ; bientôt après un sergent vint lui ordonner de le suivre sur le tillac, il le suivit sans répliquer, & s'échappant, se jetta dans la mer ; on le regretta, parce qu'il ne s'agissait que d'une bagatelle, que le jeune homme était paisible & très-industrieux, & que sa mort montrait une sensibilité pour l'honneur que n'ont pas les ames viles.

Le 4 Mars, nous découvrîmes une isle de forme ovale qu'un lagon profond ſemblait partager : la terre qui environne ce lagon eſt étroite & baſſe, ſur-tout vers le midi, où elle n'eſt formée que par une bande de rochers : cette isle reſſemble à pluſieurs petites qui ſeraient voiſines & couvertes de bois. Au couchant, elle a un groupe d'arbres qu'on prendrait pour une tour : au milieu deux cocotiers s'élevent au-deſſus des autres, & préſentent l'apparence d'un pavillon : elle n'offre aucun mouillage ; à un mille de ſes bords on ne trouve point de fond. Les arbres qui la couvrent ſont d'un verd différent : nous vîmes accourir des habitans ; ils nous parurent grands & avoir la tête fort groſſe : ils ſont couleur de cuivre & ont les cheveux noirs : ils portaient à la main de longs bâtons, & dès que nous eûmes paſſé l'isle, ils ſe couvrirent de quelque choſe qui les rendaient d'une couleur éclatante : leurs habitations ſont ſous des touffes de palmiers, qui de loin reſſemblent à des monticules : nous n'avions pas vu des arbres depuis long-tems, & ceux-ci nous offrirent l'image d'un paradis terreſtre. Nous appellâmes cette isle, *Isle du Lagon*. Sa longitude eſt de deux cent trente-huit degrés, ſa lati-

tude de dix-huit degrés quarante-ſept minutes ſud. Nous nous dirigeâmes au couchant, & vîmes peu de tems après une petite isle baſſe, ronde, couverte de bois : elle n'avait qu'un mille de tour, & nous n'y vîmes ni habitans, ni cocotiers, quoique ornée d'une verdure variée ; elle eſt à ſept lieues du Lagon ; on lui donna le nom de *Cap Thrumb.*

Le tems était beau, le vent favorable, & le lendemain nous découvrîmes une isle baſſe, qui avait dix à douze lieues de tour, & quatre de long : elle reſſemblait exactement à un arc dont la corde était formée par une grêve plate, aride, ſur laquelle la mer avait dépoſé des tas de plantes marines ; deux touffes de cocotiers marquaient les extrêmités de l'arc, & ſon contour était couvert d'arbres différens en hauteur, couleur & figure ; au centre paraiſſait un lac ; nous en étions fort près, mais nous ne trouvions point de fond & la nuit tomba tout à coup : il fallut s'en éloigner, en obſervant le bruit de la mer qui briſait contre les rochers : on la nomma *Isle de l'Arc*, (*Bow-Iſland :* la fumée nous perſuada qu'elle était habitée, & l'un de nous aſſura y avoir vu des hommes, des cabanes, des pirogues. Sa lon-

gitude eſt deux cent trente-ſix degrés dix-huit minutes, ſa latitude dix-huit degrés vingt-trois minutes ſud.

Le 6, nous vîmes terre encore : c'étaient deux isles environnées de plus petites, occupant un eſpace de neuf lieues : on les nomma *les Grouppes ;* elles ſont aſſez larges, fort étroites : on y voit des arbres, ſur-tout des cocotiers : nous entrâmes dans une baie tranquille qu'elles formaient ; mais n'y trouvant pas de fond, nous nous en éloignâmes : alors des habitans accoururent, s'avancerent juſqu'à des rochers dans des pirogues : ils délibérerent, en conſulterent d'autres & s'arrêterent, lorſqu'ils virent que nous les attendions. Nous ceſsâmes de les attendre, & nous apperçûmes une pirogue qui nous ſuivait à la voile ; mais nous ne crûmes pas devoir nous arrêter encore.

Ces hommes paraiſſent bien faits & de notre taille : ils ſont nuds, bruns ; leurs cheveux noirs ſont enveloppés dans un réſeau autour de la tête, & formaient derriere une touffe ; d'une main ils tenaient un bâton long de dix à quatorze pieds, taillé comme une lance ; de l'autre une eſpece de pagaie ; leurs pirogues ſont petites : de la voile ils forment un abri

contre la pluie; ils nous firent des ſignaux, ou pour nous effrayer, ou pour nous inviter à deſcendre; nous agitâmes nos chapeaux, ils firent des acclamations: mais nous ne voulions pas nous expoſer à une querelle, & l'isle n'était pas aſſez conſidérable pour y chercher des rafraîchiſſemens. Nous cherchions l'isle *Otahiti* pour faire nos obſervations, & elle ne pouvait être bien éloignée.

Le 7, à la pointe du jour, nous vîmes une isle d'une grande lieue de tour: ſon ſol était bas: au centre on voit une piece d'eau; elle eſt couverte de verdure; nous n'y vîmes ni cocotiers, ni habitans; mais beaucoup d'oiſeaux, & nous l'appellâmes *Isle des Oiſeaux*, (*Bird-Island.*) Dans l'après-midi, nous vîmes une double rangée d'isles baſſes, boiſées, jointes par des rochers, formant comme une ſeule isle ovale avec un lac au milieu; nous lui donnâmes le nom d'*Isle de la Chaîne*, parce qu'elle en avait l'apparence; elle eſt à quarante-cinq lieues de celle des Oiſeaux, & en a cinq de long; ſes arbres ſont élevés: au travers s'élevait de la fumée, ce qui nous annonçait qu'elle était habitée.

Le 10, l'air & la mer s'agiterent, nous eû-

mes de la pluie & des éclairs, mais quand la brume fut diſſipée, nous vîmes l'isle *Maitea*; c'eſt celle que le capitaine Wallis appella *Oſnabrug*; elle a une lieue de tour, eſt haute, ronde, n'offre qu'un rocher nud en des endroits, & des arbres dans d'autres; du côté du nord elle a la figure d'un chapeau, dont la tête eſt fort haute. Enfin, nous crûmes appercevoir l'isle que nous cherchions; nous diſputâmes tout un jour pour décider ſi c'était en effet une isle ou ſeulement un nuage: mais le lendemain nous la reconnûmes pour celle que le capitaine Wallis avait nommé *Isle de Georges III*. Le 12 au matin, nous vîmes pluſieurs pirogues en partir & s'approcher de nous, ſans vouloir venir à bord; les inſulaires portaient de jeunes planes & des branches d'un arbre qu'ils appellent *E'midho*, témoignages de paix & d'amitié qu'ils nous tendirent, en nous faiſant des ſignes que nous ne comprîmes pas d'abord; nous conjecturâmes qu'ils déſiraient que nous les attachaſſions à des parties remarquables de notre bâtiment; nous les mîmes à nos agrêts, & ils urent très-ſatisfaits; nous achetâmes leurs fruits, & continuant de naviguer à baſſes voiles, nous vinmes jetter l'ancre dans la baie de

Port-

Port-Royal, nommé par les habitans *Matavai.* Bientôt nous fûmes environnés de pirogues qui nous apportaient des cocos, des fruits à pain & d'autres fruits en échange de nos verroteries. Parmi eux était le vieillard qui avait été ſi utile au capitaine Wallis; on lui donna mille témoignages de bienveillance pour ſe l'attacher.

Comme notre ſéjour devait être long dans cette isle, nous fîmes des réglemens pour le commerce, afin que nos marchandiſes ne baiſſaſſent pas de prix; quelques officiers avaient droit de le faire; on impoſa des peines à ceux qui diſtrairaient quelque choſe du vaiſſeau, qui en égareraient, qui feraient des échanges pour acquérir d'autres objets que des comeſtibles, qui feraient tort ou inſulte aux habitans. Nous deſcendîmes enſuite, Mrs. Banks, Solander & moi, avec un détachement de ſoldats, & notre ami *Owhaw*; pluſieurs centaines d'habitans nous annonçaient par leurs regards que nous étions les bien-venus; mais ils nous craignaient: chacun d'eux avait une branche verte à la main, nous en prîmes comme eux; ils les placerent ſur un terrain nettayé près de l'aiguade, & nous les imitâmes; ils ſem-

blerent alors perdre leur timidité, ils devinrent familiers, & nous leur fîmes de petits préſens. Nous continuâmes cependant notre marche au travers de bocages chargés de noix de cocos & de fruits à pain, à la vue de leurs habitations, qui la plupart n'ont qu'un toît ſans enceinte, ſans murailles: mais nous remarquâmes avec regret que dans toute notre courſe, nous n'avions vu que deux cochons, & point de volaille: ceux qui avaient été du voyage du Dauphin, voulurent nous mener vers le palais de la reine, & nous n'en trouvâmes pas même les veſtiges: nous revinmes à notre bâtiment. Le lendemain, nous vîmes arriver deux pirogues d'Indiens qui, par leur extérieur, parurent être de la tribu des nobles: deux d'entr'eux ſe choiſirent des amis; l'un me donna la préférence, l'autre prit M. Banks, & ils nous revêtirent de leurs habillemens; en retour nous leur donnâmes une hache & des verroteries; ils nous inviterent à nous rendre dans les lieux qu'ils habitaient, & nous y allâmes dans deux bateaux, Mrs. Banks, Solander & moi; ſuivis de nos officiers & de deux Indiens. Nous débarquâmes à une lieue de-là, au milieu d'un grand nombre

d'habitans : on nous mena dans une maison vaste où nous vîmes un homme d'un moyen âge nommé *Tootahah*, & l'on nous invita à nous asseoir vis-à-vis de lui sur des nattes. Tootahah nous fit présent d'un coq, d'une poule & d'une piece d'étoffe, dont on nous fit sentir le parfum qui n'était pas désagréable : M. Banks donna en échange un mouchoir de poche & une cravate de soie bordée de dentelles, dont l'Indien se para tout de suite. Les femmes vinrent à leur tour, & nous montrerent tous leurs appartemens : nul scrupule ne gênait leurs actions, nuls plaisirs ne paraissaient leur être défendus ; des lieux ouverts, où on avait étendu des nattes, leur paraissaient aussi convenables pour s'y livrer, que les réduits les plus secrets peuvent le paraître à nos Européens.

Nous quittâmes ce chef & le lieu qu'il habitait ; & suivant la côte, nous rencontrâmes un autre chef à la tête d'un grand nombre d'insulaires : il s'appellait *Tubouraï - Tamaïdé* ; nous reçumes sa branche verte, nous lui en présentâmes à notre tour, & mettant la main sur la poitrine, nous prononçâmes le mot *taïo* qui nous parut signifier ami : alors

il nous offrit des vivres ; nous y dinâmes avec du poiſſon, du fruit à pain, des cocos, des fruits du plane apprêtés à leur maniere. Une femme de notre hôte nommée *Tomio*, ſe plaça ſur la même natte que Mr. Banks qui ne lui fit point accueil, car elle n'était ni jeune, ni belle ; il appella une jeune fille qui vint ſe placer de l'autre côté de Mr. Banks, & il la chargea de brillantes bagatelles qui lui firent grand plaiſir ; cette préférence ne fit point ceſſer les attentions de la princeſſe qui lui prodiguait toutes les friandiſes qui étaient devant elle. Tout allait bien lorſque M. Solander ſe plaignit qu'on lui avait volé une petite lunette dans un étui de chagrin, & Mr. Monkhouſe ſa tabatiere ; on porta des plaintes au chef, & Mr. Banks frappa la terre de ſon fuſil avec une vivacité qui fit fuir toute la compagnie. Le chef affligé, conſterné, le prit par la main, lui offrit pluſieurs pieces d'étoffes ; mais M. Banks ne voulait que ce qu'on avait dérobé. *Toubouraï* ſortit en faiſant ſigne de l'attendre, il revint quelque tems après avec la lunette & la tabatiere ; la joie ſe peignait ſur ſon viſage de la maniere la plus expreſſive ; mais on ouvrit l'étui

de la lunette, & on la trouva vuide; le chef affligé de nouveau, prit M. Banks par la main, ſortit avec lui, & le conduiſit le long de la côte; MM. Solander & Monkhouſe les ſuivirent: ils entrerent dans une maiſon, où était une femme à qui le chef fit ſigne de donner quelques verroteries: elle ſortit un inſtant après, puis rentra contente de rapporter la lunette: le chef voulut que M. Solander accepta une piece d'étoffe en dédommagement, & il ne put la refuſer. Ne connaiſſant ni la langue ni la police, ni les mœurs de ce peuple, on ne peut parler des moyens employés par les chefs pour retrouver les effets perdus; mais on y vit beaucoup d'intelligence. Nous retournâmes à notre vaiſſeau.

Le lendemain nous reçumes la viſite des chefs; ils nous apporterent des cochons & des fruits; nous leur donnâmes des haches & des toiles. Cependant nous n'avions pas trouvé de havres plus commodes que celui où nous étions, & nous nous y fixâmes: ſuivi d'un détachement, de MM. Banks, Solander & Green, je vins à la pointe nord-eſt de la baie où il n'y avait nulle habitation; là nous marquâmes un terrein défendu par le canon du vaiſ-

ſeau & y élevâmes une tente où nous devions faire nos obſervations : les habitans nous regardaient ſans nous incommoder ; ils ſe tinrent derriere la ligne que nous avions tracée, & nous tâchâmes de faire comprendre à un des chefs & à Owhaw que nous avions beſoin de ce terrein pour y dormir , & qu'enſuite nous nous en irions : l'opération finie , nous plaçâmes une garde de 13 ſoldats & un officier pour garder la tente , & réſolûmes d'aller viſiter les bois où nous ſoupçonnions qu'on avait retiré les porcs & la volaille pour les dérober à nos regards : en avançant, M. Banks abattit trois canards d'un coup de fuſil qui imprima la terreur parmi les Indiens ; ils ſe jetterent à terre comme s'ils euſſent été bleſſés, & ne revinrent que lentement de leur frayeur ; nous continuâmes notre route ; mais nous n'étions pas encore bien loin lorſque nous entendîmes deux coups de fuſil ; nous revinmes en hâte, & ſûmes bientôt ce dont il s'agiſſait. Un Indien s'étant approché de la tente, avait arraché le fuſil de la ſentinelle, l'officier brutal avait ordonné de faire feu , & les ſoldats plus féroces encore avaient tiré ſur la foule qui s'enfuyait, compoſée de plus de

cent perſonnes ; le voleur n'ayant pas été tué, ils avaient couru ſur lui & l'avaient aſſommé : lui ſeul perdit la vie. Owhaw raſſembla quelques-uns des fuiards ; nous tâchâmes de leur faire comprendre que s'ils ne nous faiſaient point de mal, nous ne leur en ferions jamais : ils ſe retirerent ſans témoigner de défiance, ni de reſſentiment, & nous revinmes au vaiſſeau mécontens de notre journée, & incertains de ce que nous devions penſer : cette entrepriſe était-elle l'effet d'un complot des Indiens, Owhaw le ſavait-il, le ſoupçonnait-il, voulait-il le prévenir ? Chacune de ces conjectures avait ſes raiſons & ſes partiſans ; nous ne pûmes jamais approfondir cette affaire ; nous blâmâmes nos ſoldats, mais le mal était fait. Le lendemain aucun des habitans n'approcha le vaiſſeau, Owhaw lui-même ne ſe montra pas : nous amenâmes le vaiſſeau plus près de la côte, nous y deſcendîmes dans le lieu où nous voulions élever une eſpece de fort pour faire paiſiblement nos obſervations aſtronomiques ; & les Indiens ne voyant point autour de nous d'appareil menaçant, ſe rapprocherent ſans nous témoigner moins d'amitié qu'autrefois : nous reçumes enſuite la vi-

ſite de Tuboraï & de Tootahah, ils portaient en main de jeunes bananiers, & ils ne monterent au vaiſſeau que lorſque nous les eumes acceptés ; ils nous apportaient un cochon apprêté, & des fruits à pain, en retour deſquels nous leur fîmes préſent d'une hache & d'un clou.

Le 18 Avril, nous deſcendîmes pour élever notre fort : nous creuſâmes des retranchemens & nous les bordâmes de piquets & de faſcines ; loin de s'y oppoſer, les inſulaires nous aidaient : nous achetâmes d'eux tous les pieux dont nous nous ſervîmes, & nous ne coupâmes pas un arbre qu'ils n'y euſſent conſenti : trois côtés de notre fort furent fortifiés par des faſcines, le quatrieme l'était par une riviere ; nous y deſcendîmes 6 pierriers ; les proviſions ne nous manquerent pas, nous en avions même plus qu'il ne nous était néceſſaire : les cochons ſeuls étaient rares ; un grain de verre de la groſſeur d'un pois était le prix de 5 ou 6 cocos & d'autant de fruits à pain. Tubouraï vint viſiter dans le fort M. Banks qui y avait élevé une tente ; il amena avec lui ſa femme, ſa famille, le toit d'une maiſon, les matériaux pour la dreſſer, les uſtenciles &

les meubles néceſſaires pour l'habiter ; la marque de confiance qu'il nous donnait en ſe fixant près de nous, fit que nous redoublâmes d'attention pour lui : il conduiſit Mr. Banks dans les bois, ſous un hangar, & y revêtit le ſavant Anglais de deux habits, l'un de drap rouge, l'autre d'une natte très-bien faite, puis il le conduiſit à ſa tente où ſa femme Tomio ſe rendit avec un jeune homme de 20 ans qu'on crut être ſon fils & qui ne l'était pas; nous les accueillîmes, & ils ne ſe retirerent que le ſoir. Ce chef aimait nos manieres, il les imitait, ſe ſervait du couteau & de la fourchette comme nous & nous viſitait ſouvent.

Mr. Monkhouſe nous dit qu'il avait vu le cadavre de l'homme que nos ſoldats avaient tué dans une eſpece de hangar que nous allâmes viſiter : ce hangar était joint à la maiſon qu'il habitait durant ſa vie, & près d'elle étaient d'autres habitations : il avait 15 pieds de long, 11 de large ; ſa hauteur était proportionnée à ces dimenſions ; un côté était ouvert, les autres fermés d'un treillage d'oſier : le cadavre était dans un chaſſis de bois ſur des nattes, couvert d'une étoffe blanche ; à ſes côtés étaient ſes armes,

& près de sa tête des coques de noix de cocos ; à ses pieds étaient une pierre, une baguette seche , des feuilles vertes liées ensemble : près de là encore étaient une tige de plane symbole de la paix, des noix de palmier, & au sommet de l'arbre une coque remplie d'eau douce : à un des poteaux était suspendu un sac où l'on voyait des tranches de fruit à pain, les unes gâtées, les autres fraîches encore. Pendant que j'observais cet hangar, les habitans nous examinaient avec inquiétude ; ils parurent joyeux lorsque nous nous retirâmes.

Cependant nous nous occupions à observer, à dessiner, mais notre meilleur peintre était mort à la rade : les mouches incommodaient notre peintre en histoire naturelle ; elles mangeaient les couleurs à mesure qu'on les étendait sur le dessein ; il fallut s'environner d'un filet. Les habitans nous apportaient les haches qu'ils avaient reçues du Dauphin, pour nous prier de les aiguiser ; parmi celles-là nous en vîmes une que les Français leur avaient donnée. Leurs vols se répétaient assez souvent, les chefs même ne dédaignaient pas d'en faire, mais on les en accusa quelquefois à tort : c'est ainsi que Mr. Banks ayant perdu

ſon couteau, accuſa Tubouraï de le lui avoir pris : ce bon Indien était déſolé de ce qu'on ne le retrouvait pas, lorſqu'un domeſtique de l'Anglais qui l'avait placé dans un endroit la veille, alla l'y chercher ; le chef exprima dans ſes geſtes, dans ſes regards, l'émotion qui l'agitait, il pleura, ſortit de la tente, & vint à Mr. Banks pour lui reprocher ſes ſoupçons ; celui-ci en fut affligé, & chercha par des préſens à lui faire oublier l'injuſtice qu'il lui avait faite ; il y réuſſit. L'Indien revint quelque tems après au fort, il y dîna, & s'en retourna ſur le ſoir ; mais bientôt après il rentra dans la plus grande agitation, prit Mr. Banks par la main, le conduiſit dans un lieu où était le boucher du vaiſſeau, & fit entendre que cet homme avait voulu tuer ſa femme avec une faucille : on ſût en effet, qu'ayant vu une hache de pierre, le boucher l'avait demandée en échange d'un clou, que ſur le refus de la femme, il avait jetté le clou, pris la hache & l'avait menacée de lui couper la gorge. Le crime fut conſtaté ; il fut puni aux yeux des Indiens : le boucher fut dépouillé, attaché aux agrès, & battu de verges : au premier coup les Indiens demanderent grace pour lui

& ne pouvant l'obtenir, ils verſerent d'abondantes larmes. Ils en répandent avec facilité ; un faible chagrin ſemble les jeter dans le déſeſpoir, mais l'inſtant après, le ſourire renaît ſur leur viſage, qui reprend bientôt ſa premiere ſérénité : ils ſont encore, pour ainſi dire, des enfans : très-ſenſibles à l'objet préſent, bientôt ils l'oublient, leurs peines ſont courtes & vives, mais le plaiſir leur ſuccéde preſque dans le même inſtant : ils projettent, & ne penſent plus à exécuter, ſi quelques inſtans ſéparent le moment de l'exécution, de celui où ils formerent le projet.

Les environs de notre fort étaient devenus une place de marché fréquentée ; parmi les Indiens qui y acouraient, un officier qui avait été de l'expédition du Dauphin reconnut *Oberea*, dans une femme aſſiſe modeſtement parmi les autres, & tous les regards ſe fixerent ſur elle ; ſa taille était élevée, ſon teint blanc, ſes yeux pleins de ſenſibilité & d'intelligence, il ne lui reſtait que des ruines de ſa beauté paſſée, quoiqu'elle n'eut qu'environ 40 ans. On la reçut ſur le vaiſſeau avec diſtinction, on lui fit des préſens, mais ce qui la charma le plus, ce fut une poupée : elle fit porter

en échange un cochon & des fagots de plane au fort : nous rencontrâmes *Tootohah*, qui parut mécontent des égards que nous avions pour Oberea, & fut jaloux du don de la poupée ; il fallut lui en donner une semblable pour satisfaire sa jalousie enfantine : bientôt il la négligea & n'y pensa plus. Mr. Banks alla visiter le lendemain Oberea, il la trouva couchée encore & dans les bras d'un jeune homme : craignant d'avoir été indiscret, il se hâtait de se retirer, mais on lui fit bientôt entendre que ces amours n'avaient rien d'extraordinaire, ni de honteux ; il attendit un instant la princesse, qui fut bientôt habillée, & le revêtit lui-même d'étoffes fines.

Une visite qu'il fit à Tubouraï qu'il trouva avec sa fille très-affligé & versant des larmes, fit naître parmi nous des inquiétudes ; on se ressouvint qu'Owhaw avait dit trois jours auparavant que dans quatre jours nous tirerions nos grandes pieces d'artillerie ; on craignit quelque entreprise violente ; on doubla les gardes, on fut plus vigilant, plus actif, sans pourtant avoir plus de raisons de l'être, car nos fortifications & nos armes nous mettaient en sûreté, & les Indiens étaient paisibles. Le

jour où l'on avait craint une attaque, Tomio accourut au fort, entraîna dans ſa maiſon Mr. Banks, à qui les Indiens s'adreſſaient toujours dans leurs peines, & lui fit entendre en chemin que Tubouraï était mourant, & que nous l'avions empoiſonné: on lui apporta une feuille que le chef avait vomi; il ouvrit la feuille & y vit un morceau de tabac, qu'il avait demandé à nos gens, qu'il voyait le tenir dans leur bouche, & il l'avait mâché & avalé: il croyait toucher à ſa derniere heure, mais l'Anglais lui fit donner du lait de cocos qui lui rendit la ſanté & la gaîté. Dans le même tems je rendais Tootohah auſſi heureux que Tubouraï l'était, en lui donnant une hache de fer faite ſur le modèle de la hache de pierre dont ce peuple ſe ſert: il abandonna tous les objets qu'on avait étalé à ſes yeux, pour ſe ſaiſir de celui-là, & craignant que je ne me répentiſſe de la lui avoir donnée, il s'enfuit avec elle tranſporté de joie. Un autre des chefs de ces Indiens nous donna un exemple de l'orgueil ou de la vanité des nobles: il vint dîner avec nous, mais accoutumé à ſe faire mettre les morceaux dans la bouche par ſes femmes, on lui préſenta en

vain les mets qu'on jugeait devoir lui être les plus agréables; il n'y toucha pas, il fallut lui faire mettre les alimens dans la bouche pour qu'il en prit.

Après avoir dressé notre observatoire, nous descendîmes pour placer notre *quart de nonante*, & nous ne le trouvâmes plus : nous le fîmes chercher avec soin dans le fort, sur le vaisseau; on promit en vain des récompenses à celui qui indiquerait le voleur; on ne put le retrouver. Nous pensâmes enfin que les Indiens l'auraient volé, & Mr. Banks suivi de Mr. Green, courut dans les bois pour s'informer du voleur; il rencontra Tubouraï qui avec des brins de paille, lui montra sur sa main la figure d'un triangle; il vit que nos conjectures étaient fondées, & dit au chef qu'il voulait aller tout de suite où l'instrument avait été porté : ils allerent vers le couchant de l'isle, s'informant du voleur dans toutes les maisons & se faisant montrer le lieu où il avait porté ses pas; ils marchaient rapidement, quelquefois ils couraient, quoiqu'il fit très-chaud; enfin après avoir grimpé une montagne pendant plus d'une heure, on leur montra un endroit à une lieue de là, où devait

être l'inſtrument volé. Cependant, Mr. Banks ſentit qu'il s'expoſait; il n'avait ſur lui qu'une paire de piſtolets, & les Indiens pouvaient être moins dociles dans ces lieux écartés; il m'envoya un homme pour me prier de venir au-devant de lui avec un détachement, & continua ſa route: ils arriverent à cette habitation où ils virent un Otahitien tenant en main une partie de l'inſtrument qu'on cherchait: on s'arrèta, les Indiens s'aſſemblerent, & la vue d'un des piſtolets, les fit ranger en cercle autour des deux Anglais & de Tubouraï. Alors Mr. Banks ordonna qu'on rapportât au milieu du cercle tracé ſur l'herbe, la boîte du quart de nonante, pluſieurs lunettes, un piſtolet de ſelle qu'on lui avait volé peu de tems auparavant: tout fut rapporté, mais M. Green s'apperçut qu'il manquait le pied & quelques autres parties de ſa machine; on fit de nouvelles recherches, on en rapporta quelques-unes, on promit de faire rendre le pied, & l'on revint au fort: je rencontrais la troupe à deux milles du fort, & nous nous en retournâmes très-contens; mais en arrivant nous trouvâmes les Indiens dans la douleur à la porte du camp, Mr. Banks y entra ſuivi de

de Tubouraï, ils virent Tootahah prisonnier : Tubouraï se jeta dans ses bras, l'arrosa de ses larmes, par-tout on entendait des sanglots, on croyait que nous l'allions faire mourir : j'arrivai bientôt après, & m'informai de la cause du tumulte ; j'appris que la nouvelle du vol qu'on nous avait fait & mon départ à la tête d'un détachement, avaient alarmé les Indiens, qu'ils commencerent bientôt à emporter leurs effets & à s'éloigner du fort, que nos soldats à qui j'avais défendu de laisser partir, de pirogue de peur qu'on n'y emporta notre instrument, voyant une double pirogue s'éloigner, avait couru sur elle & l'avaient arrêtée ; qu'ils y avaient trouvé Tootahah, & qu'on l'avait amené prisonnier. Je le fis relâcher tout de suite ; il fut reçu par les Indiens avec des transports de joie difficiles à décrire ; lui-même qui croyait toucher à son dernier moment, se voyant en liberté, nous força de recevoir deux cochons que nous ne prîmes qu'à force de sollicitations, parce que nous sentions ne pas mériter sa reconnaissance ; il le sentit comme nous le lendemain, puisqu'il nous envoya demander en échange une hache & une chemise ; pour nous réconcilier

avec lui, nous voulumes les lui porter nous-mêmes. Cependant, les Indiens indignés ou effrayés ne nous apportaient plus de provisions, & Mr. Banks fut obligé d'aller dans les bois visiter Tubouraï pour en obtenir quelques corbeilles de fruits à pain : il réussit; mais on se plaignit avec amertume du traitement fait à Tootahah; peut-être en effet, eut-il à essuyer des brutalités de la part de nos soldats: notre visite nous reconcilia avec lui : en nous y rendant, nous trouvâmes le rivage bordé d'une foule d'Otahitiens, au milieu desquels un grand homme de bonne mine, armé d'un bâton blanc dont il frappait les Indiens, nous fit faire un passage : on nous criait : *Taio Tootahah*, (Tootahah est votre ami). Nous le trouvâmes assis sous un arbre, environné de vieillards vénérables : nous lui donnâmes une hache, nous le revêtîmes d'un habit de drap, fait à la mode de son pays; il fit donner la chemise au grand homme qui nous avait reçu, & pour lequel il désirait que nous eussions des attentions particulieres. Oberea & d'autres femmes étaient placées près de nous. Tootahah sortit, & nous fit dire qu'il nous attendait : nous le trouvâmes sous la banne

de notre propre bateau, où il nous fit ſigne d'entrer, & nous y offrit des rafraîchiſſemens; nous en prîmes pour lui complaire, puis il ſortit, & dans quelques minutes on vint nous inviter à le ſuivre; il était dans une grande place qui touchait à ſa maiſon, paliſſadée de bambous de trois pieds de haut: là, il voulut nous donner un divertiſſement nouveau: c'était un combat de lutte: le chef & les principaux étaient placés dans la partie ſupérieure de l'amphithéâtre, nos ſiéges y étaient auſſi, mais nous préférâmes d'être en liberté parmi les ſpectateurs: nous vîmes entrer dans l'arène dix ou douze hommes, n'ayant de vêtement qu'une ceinture: ils en firent lentement le tour, les regards baiſſés, la main gauche ſur la poitrine; de la main droite ouverte, ils frappaient ſouvent avec roideur l'avant-bras de l'autre, comme pour ſe défier: d'autres athletes les ſuivirent; il ſe fit des défis particuliers, en appuyant ſur la poitrine leurs doigts joints & remuant vivement les coudes de haut en bas: ſi le lutteur acceptait le défi, il faiſait les mêmes ſignes; alors ils en venaient aux mains; ils cherchaient à ſe ſaiſir ou par la cuiſſe, ou par la ceinture, ou par la main,

ou par les cheveux, & le plus fort renversait l'autre, & les vieillards applaudissaient au vainqueur par quelques mots que l'assemblée répétait en chœur, & faisait suivre de grands cris de joie, le vainqueur paraissait sans orgueil & le vaincu sans chagrin ni honte: d'autres couples succédaient à ceux-là: si aucun des deux n'était renversé, ils se quittaient d'un commun accord & en allaient défier d'autres. Pendant que ceux-ci luttaient, d'autres dansaient; rien ne troublait la bienveillance & la joie universelles, quoiqu'il y eut au moins cinq cents spectateurs. Ce spectacle dura deux heures, il finit par un dîné que Tootahah fit porter au vaisseau. Notre réconciliation avec lui ramena l'abondance dans le marché: cependant la verroterie perdait de son prix, il fallut enfin montrer nos clous, & le marché alors fut bien garni: les cochons seuls y étaient toujours rares, & quelques-uns d'entre nous allerent visiter la partie orientale de l'isle, pour voir si l'on n'y en pourrait point acheter, ainsi que de la volaille; ils y virent des cochons & une tourterelle; mais tout, disait-on, y appartenait à Tootahah, qui gouvernait en souverain cette partie de l'isle: nous fûmes

depuis qu'il exerçait l'autorité au nom d'un mineur que nous n'avons point vu. Mr. Green remarqùa dans cette partie de l'isle un arbre de 60 verges de circonférence : c'était un figuier dont les branches recourbées vers la terre y avaient pris de nouvelles racines, & ces tiges jointes ensemble semblaient n'en faire qu'une.

Une forge que nous avions établie donnait un nouvel aliment à la curiosité des Indiens; ils regardaient fabriquer nos instrumens, souvent ils priaient de leur en faire avec du vieux fer qu'ils avaient reçus du Dauphin : nous fîmes plaisir à Oberea, en lui raccommodant une hache rompue: ils ne pouvaient prononcer nos noms, ils les changeaient ou par la disposition de leurs organes, ou en leur donnant un sens rélatif à ce qui les avait frappés dans chacun de nous. Pour eux Cook était *Toute*; Solander, *Torano*; Banks, *Tapane*; Green, *Eterée*, &c.

Le 12 Mai, nous reçûmes la visite de deux femmes & d'un homme que nous n'avions point vus encore, & qui nous aborderent avec des cérémonies singulieres : voyant Mr. Banks s'approcher, elles firent quinze pas, puis s'arrêterent, & lui firent signe d'en faire autant;

alors elles jetterent à terre une douzaine de jeunes planes & quelques petites plantes, & un homme qui paraissait un domestique, passa à six reprises différentes, & remit à chaque tour une branche à Mr. Banks. *Tupia*, Indien affectionné aux Anglais, recevait & plaçait les rameaux; puis un autre homme apporta un grand paquet d'étoffes; il y en avait neuf pieces, & en ayant mis trois l'une sur l'autre, *Oorattooa*, la principale de ces femmes, monta sur ces étoffes, releva ses vêtemens jusqu'à la ceinture, & en fit trois fois le tour à pas lents, avec beaucoup de sérieux, de sang-froid, avec un air d'innocence & de simplicité difficile à peindre; l'homme remit encore trois pieces sur les autres, la dame recommença sa cérémonie, elle la fit encore quand on eut accumulé les neuf pieces; ensuite on replia les étoffes & on les offrit à Mr. Banks, qui leur donna aussi tout ce qu'il put croire leur être agréable : après avoir demeuré une heure dans la tente, elles se retirerent.

Une aventure faillit de nous réduire encore à la disette. Mr. Banks se promenant avec son fusil, il rencontra Tubouraï qui lui arracha subitement son fusil, le banda, &

lâcha la détente, mais le coup ne partit pas : c'était un objet important pour les Anglais de cacher aux insulaires comment on maniait cette arme, & Mr. Banks fit des défenses plus sévères contre ceux qui oseraient les toucher, & y joignit des menaces. Tubouraï les écouta, puis quand l'Anglais fut éloigné, il partit avec toute sa famille pour sa maison d'Eparre : nous craignîmes les suites de son ressentiment, & Mr. Banks le suivit pour le ramener; il le trouva affligé, racontant son aventure à ses compatriotes, & une de ses femmes en voyant les Anglais, se déchira le front avec une dent de goulu de mer. On ne perdit pas un instant pour les consoler : en montrant au chef qu'on ne lui voulait point de mal, il se calma, & revint au fort passer la nuit, pendant laquelle un Indien essaya encore de nous voler. Le lendemain, nous désirâmes que Tubouraï & sa femme assistassent au service divin ; on pensait qu'il nous ferait des questions qui nous donneraient lieu de l'instruire ; il y assista, imita notre silence, se leva, se mit à genoux, puis se retira sans nous rien demander : le soir les Indiens nous montrerent à leur tour une de

leurs cérémonies: un jeune homme & une fille ſatisfirent leur penchant amoureux en public & ſans y attacher aucune idée d'indécence.

Un acte d'un autre genre vint fournir matiere à nos réflexions: On nous vola une de nos pieces d'eau pendant la nuit, & le lendemain nous ne vîmes pas un Indien qui ne fut inſtruit, pas un qui ne fut diſpoſé à nous indiquer où nous pourrions retrouver l'effet perdu; quelque tems après, Tubouraï nous avertit qu'on devait le lendemain nous voler un autre tonneau, & il voulut coucher auprès pour l'empêcher, mais nous crûmes qu'il ſuffiſait d'y placer une ſentinelle, qui en effet apperçut un Indien s'approcher à minuit, & ſe retirer lorſqu'il vit un ſoldat qui veillait ſur ce qu'il allait faire. Le chef qui nous avait averti du complot avait réſiſté juſqu'alors à la tentation, au penchant commun à tous ſes compatriotes, & on ne ſe défiait point de lui; il vit un panier où il y avait de grands clous, & en eſcamotta ſucceſſivement cinq: on l'apperçut dérobant le dernier, il parut affligé, rendit un des clous & promit de rendre les autres; mais au lieu de le faire, il ſe retira

avec ſa famille : on ne crut pas devoir le rechercher encore ; il revint de lui-même, ne reçut qu'un accueil glacé, & ſe retira mortifié ; mais on ne put lui perſuader de rendre les clous pour recouvrer notre amitié.

Le 27, nous allâmes rendre viſite à Tootahah qui nous y invitait depuis quelque tems : nous le trouvâmes à *Atahourou*, preſque au midi de l'isle, aſſis ſous un arbre, environné d'un grand nombre d'Otahitiens ; nous lui offrîmes un habit & un jupon d'étoffe qui lui plûrent ; il voulut faire tuer un cochon pour ſouper & nous en promit d'autres ; mais comme nous déſirions moins de ſouper que de nous procurer des rafraîchiſſemens, nous le priâmes de ne pas le tuer, & nous ſoupâmes avec les fruits du pays. Nous nous couchâmes à la nuit dans des pirogues. Mr. Banks alla dans celle d'Oberea, où il ſe déshabilla, & elle lui dit qu'elle veillerait ſur ſes habits ; il s'endormit tranquillement ; ſur les onze heures il ſe réveille, & preſſé par un beſoin, il cherche ſes habits & ne les trouve plus : il éveille Oberea, qui ſe lève, allume des flambeaux, & paraît chercher les effets perdus. Tootahah ſe réveille auſſi, ſort de ſa pirogue, & joint

ſes perquiſitions à celles d'Oberea; les habits ne ſe retrouvent point. M. Banks n'avait que ſes culottes; on lui avait pris ſon habit, ſa veſte, ſes piſtolets, ſa boîte à poudre & d'autres effets; il lui reſtait encore un fuſil, mais il n'était point chargé, & il commença à craindre pour lui-même, parce qu'il était ſeul & ignorait où nous pouvions être; il ſût cacher ſa crainte & ſes ſoupçons, parut ſatisfait des recherches qu'on avait faites, confia ſon fuſil à Tupia & ſe recoucha; mais bientôt après il entendit de la muſique, il vit des lumieres: c'était un concert qui ſe préparait, & il eſpéra nous y trouver; il vint preſque nud à l'endroit où le ſon ſe faiſait entendre; il m'y trouva avec trois autres perſonnes du vaiſſeau, & nous le conſolâmes de ſa triſte aventure, en lui montrant que nous avions été auſſi maltraités que lui: quoique je n'euſſe pas dormi de toute la nuit, on m'avait volé mes bas même que j'avais placé ſous mon chevet. Quoique mal vêtus, nous écoutâmes la muſique; elle était compoſée de quatre tambours, de pluſieurs voix & de trois flûtes à deux trous, dans leſquelles on ſoufflait avec les narines. Ce concert dura une heure, puis nous

allâmes nous recoucher, après être convenus de ne pas nous plaindre & de nous rassembler à la pointe du jour. Alors Mr. Banks fut revêtu par Oberea de quelques vêtemens Otahitiens, il reprit son fusil que Tupia lui avait gardé fidélement & vint nous rejoindre. Le docteur Solander était le seul qui n'eut pas été volé; nous ne pûmes persuader à Tootahah & à Oberea de faire des démarches pour retrouver nos habits que nous ne revîmes plus; nous avions lieu de soupçonner nos hôtes d'être complices du vol; nous demandâmes en vain les cochons qu'on nous avait promis, celui même que nous avions épargné le soir précédent; il fallut nous en retourner, dépouillés, mécontens, & sans autres provisions que ce que nous avions acheté du boucher & du cuisinier du prince. En nous en retournant nous eûmes un spectacle qui nous consola de nos disgraces; nous vîmes dix ou douze Indiens qui se plaisaient à nager au milieu de lames effrayantes qui semblaient devoir à chaque instant les mettre en pieces contre les rocs où elles se brisaient: lorsque les vagues brisaient près d'eux, ils plongeaient & ils reparaissaient de l'autre côté avec une adresse & une

facilité inconcevables: ils trouverent l'arriere d'une vieille pirogue qu'ils poufferent devant eux jufqu'à une affez grande diftance de la mer; alors deux ou trois d'entr'eux fe mettaient deffus, & tournant le bout quarré contre la vague, ils étaient chaffés vers la côte avec une rapidité incroyable; ordinairement la vague brifait fur eux avant qu'ils fuffent à moitié chemin, & alors ils plongeaient & fe relevaient d'un autre côté, en tenant toujours les débris de la pirogue; ils fe remettaient à nager de nouveau au large, & revenaient enfuite par la même manœuvre; nous contemplâmes pendant une heure cette fcène étonnante, & elle nous fit comprendre quelle force l'homme peut acquérir par l'exercice, & quelles facultés il peut développer.

Le jour où nous devions obferver le paffage de Vénus approchait, & pour être plus affuré d'y réuffir, nous réfolûmes de nous difperfer: j'envoyai quelques-uns de mes officiers dans la partie orientale de l'isle avec des inftrumens, & d'autres fuivis de Mr. Banks & de Tubouraï, dans l'isle d'*Imao* ou *Eimao*, fituée à fept lieues au couchant, & appellée par le capitaine Wallis, *Isle du Duc d'York*;

ils y arriverent pendant la nuit, & tandis que M. Gore & Monkhouſe préparaient les inſtrumens & les tentes ſur un lit de ſable blanc qui ſe trouvait au centre d'un grand rocher, Mr. Banks, ſuivi des inſulaires d'Otahiti, alla dans l'intérieur de l'isle acheter des proviſions : il trouva tout en ordre lorſqu'il revint, les téleſcopes furent fixés & éprouvés : la ſoirée fut très-belle, chacun fit la garde à ſon tour pendant la nuit, on rapportait en rentrant dans la tente des craintes ou des eſpérances pour le lendemain ; le tems eſt toujours ſerein diſait l'un ; il s'obſcurcit, diſait un autre. On fut debout à la pointe du jour, 3e Juin ; on vit le ſoleil ſe lever ſans nuage ; & tandis que Mrs. Gore & Monkhouſe ſe diſpoſaient à obſerver, M. Banks vint ſe placer ſous un arbre pour faire ſes échanges avec les inſulaires : pour n'en être pas incommodé, il traça un cercle autour de lui qu'il ne leur permit pas de paſſer : il trouva que les productions d'*Imao* étaient les mêmes que celles d'Otahiti, & que leurs habitans ſe reſſemblaient ; il y reçut la viſite du roi de l'isle, *Tarrao* & de ſa ſœur *Nuna* ; il les introduiſit dans ſon cercle, leur fit préſent d'une hache,

d'une chemise, de quelques verroteries, en échange d'un chien, d'un cochon, & des fruits du pays qu'il en avait reçu : il les mena vers l'observatoire, leur montra la planète au-dessus du soleil & tâcha de leur faire comprendre que c'était pour observer ce phénomème que ses compagnons & lui avaient quitté leur pays. Le passage de Vénus fut suivi dans nos trois observatoires avec la plus grande facilité; mais la joie que nous en ressentîmes fut troublée par le vol d'un cent pesant de clous fait par nos matelots. On ne découvrit qu'un des voleurs qui avait sept clous, mais on ne put lui faire réveler ses complices.

Peu de jours après, il mourut à Otahiti une vieille parente de Tomia, ce qui nous fournit l'occasion d'observer les funerailles de ces peuples. Au milieu d'une petite place quarrée, palissadée de bambous, ils dresserent sur deux poteaux le pavillon d'une pirogue & placerent le corps dessous sur un chassis, couvert d'une belle étoffe, ayant près de lui des provisions, alimens préparés comme nous le pensions, pour l'esprit du défunt; mais Tubouraï nous fit entendre qu'ils étaient une offrande à leurs Dieux, & un témoignage

de reſpect : vis-à-vis le quarré, les parens s'aſſemblaient pour s'affliger enſemble ; au-deſſous du pavillon, était une multitude de pieces d'étoffes ſur leſquelles les pleureurs avaient verſé des larmes & du ſang, ſorti des bleſſures qu'ils ſe faiſaient avec la dent du goulu de mer. A quelques pas ſont deux petites huttes ; dans l'une quelques parens du défunt réſide habituellement, dans l'autre demeure le principal perſonnage de deuil, lequel eſt toujours revêtu d'un habillement ſingulier & qui, quelques jours après, devait exécuter des cérémonies bizarres. M. Banks curieux de les voir, & ne le pouvant s'il n'y jouait un rôle, y conſentit : on le dépouilla de ſes habits, on noua autour de ſes reins une piece d'étoffe, on lui barbouilla tout le corps juſqu'aux épaules de charbon délaié dans l'eau ; on noircit de même les autres ſpectateurs, puis le convoi ſe mit en marche. Tubouraï était à la tête, il prononçait auprès du corps quelques mots qui nous parurent être une priere, le convoi s'avançait, tous les Otahitiens ſe cachaient devant lui, ils fuyaient dès qu'ils l'appercevaient : il traverſa la riviere près de notre fort, toutes les maiſons ſur ſon paſſage de-

vinrent désertes ; la procession dura plus de demi-heure ; on alla dire ensuite au principal personnage de deuil, *Imatata*, c'est-à-dire, il n'y a personne ; alors tous les gens du convoi allerent se baigner dans la riviere & reprirent leurs habits ordinaires. Quand le cadavre est tombé en pourriture, on en enterre les os près du lieu où il fut exposé.

Les insulaires apportaient rarement au fort leurs arcs & leurs flèches, cependant Tubouraï vint nous montrer les siens. Il tira une flèche à deux cent soixante-quatorze verges. Ces flèches ne sont point empennées ; ils la décochent à genoux, & quand elle part, ils laissent tomber l'arc ; souvent sa corde est faite de cheveux tressés ; deux de nos matelots en volerent aux Indiens qui vinrent s'en plaindre, & nous punîmes chacun des coupables de vingt-quatre coups de fouet.

Nous découvrîmes un jour qu'il y a dans cette isle des musiciens ambulans ; nous nous rassemblâmes dans un lieu où ils devaient passer la nuit, ils avaient deux flûtes & trois tambours : ces derniers joignent leurs voix à la musique, & nous étions le sujet des chansons de ces especes de bardes ; on les recevait bien

dans les maiſons où ils allaient, & on leur y donnait ce dont ils avaient beſoin.

Un nouveau vol nous jeta dans de nouveaux embarras ; un Indien trouva le moyen d'enlever un fourgon par-deſſus la paliſſade contre laquelle il était appuyé ; j'avais donné ordre qu'on ne tirât point ſur les voleurs, les fuſiller était une punition trop cruelle pour un acte auquel ils n'attachaient pas les mêmes idées que nous, & d'ailleurs nos ſoldats l'auraient exercée trop légérement ; les effrayer par l'exploſion d'un coup tiré à poudre, c'était les habituer à ne pas craindre nos armes ; je voulais cependant mettre fin à ces vols fréquens, & je crus en avoir trouvé le moyen en faiſant ſaiſir vingt pirogues chargées de poiſſons, & en menaçant d'y mettre le feu, ſi l'on ne rapportait tout ce qu'on nous avait volé, & entr'autres nos habits eſcamottés dans la viſite que nous fîmes à Tootahah. Ceux à qui appartenaient les pirogues nous firent rendre le fourgon, & nous prierent inſtamment de relâcher leurs pirogues, mais je le refuſai juſqu'à ce qu'on eut tout retrouvé ; le lendemain arriva, on ne rapporta rien ; cependant les poiſſons allaient ſe pourrir, & penſant qu'il était injuſte de punir des

hommes qui ſans doute n'étaient pas les maîtres de faire reſtituer ce que nous redemandions, je me décidai à permettre qu'on enlevât le poiſſon; puis je relâchai les pirogues, mortifié du mauvais ſuccès de mon projet.

Un autre accident faillit encore de nous brouiller avec les Indiens: j'envoyai chercher du leſt pour mon vaiſſeau, & nos matelots ne trouvant pas d'abord des pierres qui leur convinſſent, ſe mirent à abattre un mur qui renfermait le lieu où les os de quelques cadavres avaient été enterrés; les Indiens plus jaloux de ce qu'on fait aux morts qu'aux vivans, s'oppoſerent à nous pour la premiere fois, avec une violence qui en fit craindre les ſuites; Mr. Banks accourut & termina le différend à l'amiable. Nous avions un autre exemple de ce reſpect pour les morts. Notre chirurgien Monkouſe fut frappé par un Otahitien, pour avoir cueilli une fleur ſur un arbre ſitué dans un de leurs enclos funéraires.

Oberea vint nous viſiter le 19 Juin; ſoupçonnée d'avoir aidé au vol de nos habits, elle montra d'abord de l'embarras, mais le ſurmonta avec une force qui nous étonna: nous ne voulûmes pas qu'elle couchât au fort, &

elle en fut très-mortifiée ; le lendemain elle revint au fort avec sa pirogue, se remettant dans nos mains avec une confiance que nous admirâmes ; elle nous fit présent d'un chien, d'un cochon, & de diverses autres choses : elle cherchait à rentrer dans nos bonnes graces, & nous parûmes oublier notre mécontentement.

Nous avions vu les Indiens préférer la chair du chien à celle du cochon, nous voulûmes vérifier si en effet elle méritait cette préférence, & nous livrâmes notre chien à l'Indien Tupia pour qu'il l'apprêtât à leur maniere. Ils ne nourrissent ces chiens qu'avec des fruits ; ils les étouffent en leur serrant fortement le museau, en font tomber le poil en les flambant & les raclant avec une coquille ; les fendent, en lavent les intestins, échauffent un trou fait dans la terre, mettent au fond des pierres un peu chaudes, les couvrent de feuilles, puis y placent le chien avec ses intestins, le recouvrent de feuilles, de pierres chaudes, & le bouchent par-tout avec de la terre : dans quatre heures il est cuit : nous trouvâmes que c'était un excellent mêts.

Le 21, nous reçûmes la visite d'un chef que

nous n'avions point vu encore, on le nommait *Oamo*, & les Indiens lui témoignaient un respect extraordinaire : il menait avec lui une fille de seize ans & un garçon de sept, porté par honneur sur le dos d'un homme ; dès qu'on les apperçut, Oberea & tous les Indiens qui étaient au fort allerent au-devant de lui, après s'être découverts la tête & le corps jusqu'à la ceinture. Le chef entra dans la tente ; mais la jeune femme, ni le jeune homme ne voulurent y entrer ; les Indiens eux-mèmes s'y opposaient, & le docteur Solander ayant pris le jeune homme par la main & conduit dans la tente, les Otahitiens qui s'y trouvaient se hâterent de l'en faire sortir. Nous sûmes ensuite qu'Oamo était le mari d'Oberea ; qu'ils s'étaient séparés d'un commun accord ; que la jeune femme & le jeune homme étaient leurs enfans ; que ce dernier s'appellait *Terridiri ;* que la fille devait ètre sa femme & était sa sœur, qu'il devait à son tour être souverain de l'isle. Nous apprîmes encore que *Whappaï*, *Oamo*, *Tootahah* étaient freres, que le souverain actuel était fils du premier & s'appellait *Outou ;* qu'un usage consacré dans l'isle voulait que le fils succédât à son pere dès le mo-

ment de sa naissance, & que son pere ou son oncle gouvernait pour lui jusqu'à ce qu'il fut en état de le faire lui-même.

Je voulus dresser une carte de l'isle, de ses côtes, de ses havres, & je m'embarquai avec M. Banks dans la pinasse ; nous nous dirigeâmes à l'orient, visitâmes le quartier d'*Oahounue*, où nous fûmes accueillis par des chefs que nous avions vus au port, & le havre d'*Ohidea*, situé au couchant d'une grande baie, à l'abri des deux petites isles de *Boourou* & de *Taawirrii ;* l'abri n'est pas excellent : c'est-là que mouilla M. de Bougainville. Nous poursuivîmes notre route vers un isthme placé au fond de la baie, laquelle partage l'isle en deux péninsules qui ont un gouvernement indépendant l'un de l'autre ; la côte était plate, bordée de rochers qui laissaient des ouvertures & formaient des havres sûrs ; nous passâmes la nuit à terre chez des hôtes que nous connaissions, & le matin nous examinâmes le pays aux environs de cette grande baie : c'était une plaine marécageuse qui sépare les deux royaumes, & au travers de laquelle les Indiens portaient leurs canots de l'autre côté. Nous n'y trouvâmes point de fruits à acheter.

Après avoir navigué quelques milles, nous descendîmes dans le diſtrict d'un chef nommé *Maraitata*, ou le tombeau des hommes : ſon pere s'appellait *Parahairedo*, le voleur de pirogues : mais ni l'un ni l'autre ne juſtifierent leurs noms, & ils nous reçurent avec la plus grande honnêteté. De-là, nous nous rendîmes à pied dans le diſtrict qui dépend immédiatement de *Waheatua*, roi de la péninſule : il eſt composé d'une grande & fertile plaine, arroſée par une grande riviere ; elle eſt peu habitée : en ſuivant la côte qui forme la baie *Oaitipeha*, nous rencontrâmes Waheatua aſſis près de quelques pavillons de petites pirogues ; c'était un homme maigre, dont le tems avait blanchi la barbe & les cheveux, ayant avec lui une jeune femme de vingt-cinq ans ; là ſont des havres où les vaiſſeaux feraient en pleine sûreté; plus loin, le pays eſt cultivé ; les ruiſſeaux y ſont reſſerrés entre des lits étroits de pierres, la côte en eſt bordée : les maiſons y ſont aſſez rares & petites, les pirogues grandes, bien faites, & leurs pavillons ſoutenus par des colonnes ; les bâtimens ſépulcraux étaient propres, bien entretenus, décorés de planches ſur leſquelles on avait ſculpté différentes figu-

res d'oiſeaux & d'hommes ; nous ne vîmes point de fruits à pain, dans ce canton fertile, les arbres y paraiſſent ſtériles, & il nous parut qu'une noix aſſez ſemblable à notre châtaigne, était la principale nourriture des habitans : ils les nomment *ahées*.

Nous remontâmes dans la chaloupe & débarquâmes enſuite vis-à-vis la petite isle d'*Otooracite*, dans une petite anſe, près d'une maiſon déſerte où nous paſsâmes la nuit ; nous manquions de proviſions, & M. Banks alla dans l'obſcurité en chercher dans les bois ; il n'y trouva qu'une cabane inhabitée, & ne rapporta qu'un fruit à pain & quelques ahées, qui, joints à un canard & quelques corlieux, nous firent un ſouper abondant, mais peu agréable par le défaut de pain. Le lendemain, n'ayant pu nous procurer des proviſions, nous viſitâmes la côte ſud-eſt, où le pied des collines eſt baigné par la mer ſans être défendu par des rochers ; nous parcourûmes la partie méridionale à pied ; elle eſt très-fertile : nous arrivâmes en un lieu dont nous connaiſſions les habitans, & nous y fûmes bien reçus ; nous y achetâmes quelques noix de cocos, & continuant notre route, nous parvinmes dans le diſ-

trict de *Matthiabo*, où nous trouvâmes des cocos & des fruits à pain : le chef nous vendit un cochon pour une bouteille de verre ; il avait reçu du Dauphin une oie & une dinde qui s'étaient fort engraissées & suivaient les Indiens qui les aimaient passionnément.

Nous eûmes là un spectacle nouveau ; sur un bout de planche circulaire on voyait quinze mâchoires d'hommes suspendues ; elles étaient fraîches & avaient toutes leurs dents : nous ne pûmes apprendre alors pourquoi elles étaient là. Le chef s'embarqua avec nous & guida notre bâtiment au travers des bas-fonds, puis nous vîmes la baie méridionale qui répond à celle dont nous avons parlé, & qui avec elle partage l'isle en deux parties. *Wiwerou*, chef du district, envoya de belles femmes au-devant de nous dans des pirogues, pour nous inviter à descendre ; il nous reçut amicalement, & nous soupâmes fort agréablement ensemble ; lorsqu'il s'agit de se coucher, M. Banks s'enveloppa dans un manteau. Matthiabo en demanda un semblable, & s'enfuit quand on le lui eut donné. Nous le redemandâmes aux Indiens qui nous environnaient, M. Banks montra son redoutable pistolet, & les Indiens ef-

frayés disparurent; on en atteignit un qu'on obligea de nous servir de guide; nous courions, & cependant la terreur nous avait dévancés, bientôt nous reçûmes le manteau que Matthiabo épouvanté avait abandonné. Nous revinmes & trouvâmes alors la maison déserte; cependant les Indiens s'étant assurés que nous n'en voulions qu'au voleur, se rapprocherent & passerent la nuit avec nous: elle fut tranquille, mais de grand matin on nous vint dire que notre bateau n'y était plus, nous courûmes sur le rivage, le tems était serein, on voyait au loin sur la mer qui était paisible, & nous ne pûmes voir notre bateau. Diverses craintes nous agitaient; nous nous trouvions mal armés, loin de tout secours, & nous passâmes quelques momens dans un état d'anxiété cruelle; cependant la marée qui seule avait chassé le bateau le ramena, & nous fûmes honteux de ne l'avoir pas présumé.

Nous nous hâtâmes de quitter ce lieu, de peur qu'un nouvel accident ne vint nous y surprendre: on y trouve un havre grand, bon & commode; le pays est riche en productions, il est peuplé, & ses habitans sont très-honnêtes. Le premier district que nous rencontrâmes

était gouverné par *Omoé*, chef qui bâtiſſait une maiſon, & aurait acheté une hache à tout prix, mais nous n'en avions point; il ne ſe ſoucia pas de nos cloux; il nous accompagna & nous montra un fort beau cochon qu'il nous donnait pour une hache: nous lui dîmes que s'il voulait l'envoyer au vaiſſeau, nous lui donnerions ce qu'il demandait; il y conſentit & ne le fit pas. Dans ce lieu, nous vîmes une figure d'homme faite d'oſier, ayant ſept pieds de haut, mal deſſinée, dont la carcaſſe était couverte de plumes blanches & noires, elle avait une eſpece de cheveux & quatre protubérances ou cornes, trois au front & une derriere; elle était unique dans Otahiti, & s'appellait *Manioe;* c'eſt une repréſentation de *Mauwe*, un de leurs *Eatuas* de la ſeconde claſſe.

Nous arrivâmes enfin à *Opoureonu*, péninſule du nord-oueſt de l'isle; nous n'y remarquâmes qu'un lieu de dépôt pour les morts ſingulièrement décoré. Sur un pavé très-propre s'élevait une pyramide de cinq pieds de haut, couverte de fruits de deux plantes particulieres à l'isle; près d'elle était une figure de pierre mal travaillée, revêtue d'un hangar fait ex-

près: c'eſt le ſeul exemple de ſculpture en pierre que nous ayons vu à Otahiti.

Le havre où nous mîmes notre bateau eſt à cinq milles de l'iſthme, entre deux petites isles, dans le diſtrict qui appartenait à Oamo & Oberea; ils étaient allés nous rendre viſite au fort; nous choisîmes la maiſon d'Oberea pour y paſſer la nuit; elle était très-propre, & ſon pere nous reçut avec affection. Avant la nuit nous allâmes viſiter un enclos ou *Moraï*, lieu où l'on enterre les os & rend un culte religieux. Nous y vîmes le *Moraï* d'Oamo & d'Oberea, énorme bâtiment, & le principal monument d'architecture de ces peuples; c'eſt une pyramide de pierre, dont la baſe eſt un quarré long, dont un des côtés a 267 pieds, & l'autre 87, élevée ſur de petites élévations pyramidales; le ſommet ſe terminait en faîte comme une maiſon; nous comptâmes onze rampes du pied au ſommet, & chacune avait quatre pieds de haut: les marches étaient de corail blanc: ces pierres étaient grandes, taillées, polies, nous en meſurâmes une qui avait trois pieds & demi de long, & deux pieds quatre pouces de large; le reſte du bâtiment conſiſtait en cailloux ronds & réguliers; la baſe était de pierre

de roche, taillées en quarrés; cette maſſe étonnait, parce qu'elle avait été faite ſans fer pour tailler la pierre, & ſans mortier pour les joindre; la ſtructure en était très-ſolide; l'on ne voit aucune carriere dans le voiſinage, le corail ſe trouve dans la mer à la profondeur de trois pieds; au milieu du ſommet eſt une figure d'oiſeau ſculptée en bois, & près d'elle une figure de poiſſon en pierre, mais briſée; le bâtiment s'élevait au milieu d'une grande place quarrée, entourée de murs, pavée de pierres plates, ombragée par des *Etoa;* à cent verges de-là, vers le couchant, étaient de petites plate-formes élevées ſur des colonnes de bois; on y place les offrandes aux Dieux, & on les nomme *Ewattas.* Ce monument prouvait l'ancienne puiſſance d'Oberoa: une multitude d'oſſemens humains que nous trouvâmes ſur la côte nous fournit l'occaſion d'apprendre comment elle l'avait perdue. Quatre ou cinq mois avant notre arrivée, le peuple de *Tierrabou*, ou de la péninſule d'Otahiti, avaient fait une deſcente dans ce lieu, & maſſacré un grand nombre d'habitans, dont nous voyions les os; au lieu de ſe défendre avec courage, Oamo & Oberea s'étaient enfuis dans les mon-

tagnes & avaient laiſſé l'ennemi détruire les maiſons, & emmener tous les animaux qui s'y trouvaient; que cette fuite avait fait paſſer le pouvoir en d'autres mains: nous apprîmes encore là que les mâchoires d'hommes que nous avions vues ſuſpendues à une planche arrondie, étaient un trophée élevé à cette occaſion.

Nous partîmes & vinmes chez Tootahah, que nous n'avions pas vu depuis notre déſaſtreuſe viſite; celle-ci fut plus heureuſe, nous y ſoupâmes bien, y dormîmes en paix, & n'y perdîmes rien. Nous arrivâmes le premier Juillet à notre fort, après avoir fait le tour de l'isle que nous trouvâmes de trente lieues.

La diſette de fruits à pain ſe faiſait ſentir, la récolte en était épuiſée, celle que les arbres promettaient ne devait ſe faire que dans trois mois; les Indiens ne ſe nourriſſaient plus que d'une pâte aigrelette, faite de jeunes fruits broyés qui, après avoir fermenté, ſe conſerve long-tems, ils y joignaient des fruits de plane ſauvage & d'ashées, & de là venait que nous en trouvions ſi peu dans notre voyage. M. Banks paraiſſait y avoir pris goût; il en entreprit un nouveau pour remonter la riviere, & voir juſqu'où ſes bords étaient habités. Dans

les deux premieres lieues, elle courait dans une vallée large de quatre cents verges; ses bords étaient habités dans tout cet espace; & la derniere maison qu'il trouva fut pour lui un asyle agréable. Il s'avança deux lieues plus loin encore, où il traversa souvent sous des voûtes formées par des fragmens de rochers où couchaient les Indiens surpris par la nuit; la riviere n'est ensuite bordée que par des rocs escarpés; il en descendait une cascade qui formait un lac que les Otahitiens ne traversent pas; il est la borne de leurs courses. Sur le penchant des rocs, sur les plaines qui sont au sommet, ils recueillent des fruits sauvages du plane: le chemin qui conduit sur ces sommets est effrayant, les côtés en sont perpendiculaires & élevés de cent pieds, des ruisseaux qui jaillissent des fentes le rendent glissant; le sentier était formé sur ces précipices avec des tiges d'une espece d'orties en arbres, dont les bouts pendans en dehors servaient de corde à l'homme qui voulait y grimper. Ce fut le terme de la course de M. Banks; rien au-delà ne promettait de le dédommager du danger qu'on y court: dans tous ces lieux il ne découvrit aucun vestige de mines; les rocs lui parurent

brûlés : toutes les pierres d'Otahiti portent des marques inconteſtables du feu, à l'exçeption du caillou dont on fait des haches ; quelques cailloux mêmes ſont réduits en pierres-ponces, l'argile montre auſſi des traces de feu. Ces isles ne ſeraient-elles point les débris d'un continent détruit par un feu ſouterrain dans leſquels les eaux de la mer pénétrerent & causerent une exploſion ? ou l'exploſion ſe fit-elle du ſein de la mer, & éleva-t-elle ces isles au-deſſus de ſa ſurface ? Ce qui rend ces opinions probables, ce ſont les rocs qui les environnent & la profondeur de l'eau à peu de diſtance des côtes.

Nous avions planté des pepins de melons & d'autres graines ; celle de moutarde ſeule germa, ſans doute elles furent gâtées par le défaut abſolu d'air dans les bouteilles où nous les avions miſes: nous en replantâmes d'autres à notre départ, de diverſes plantes recueillies à Rio-Janeiro, nous en donnâmes aux Indiens ; nous en vîmes déjà les plantes s'accroître, & nous eſpérons avoir fait un préſent utile à cette isle.

Nous nous diſpoſions au départ & reçûmes pluſieurs viſites, parmi leſquelles fut celle du filou qui nous avait enlevé notre quart de no-

nante ; le zele des autres Indiens lui ôta l'efpérance d'exercer fon adreffe ; nous démantelâmes le fort, plufieurs Otahitiens voyaient avec regret ces préparatifs qui annonçaient notre départ, & nous y étions fenfibles : nous efpérions les quitter fans leur faire & fans en recevoir d'offenfes : il ne fut pas poffible d'éviter une querelle. Deux jeunes foldats de marine s'échapperent pour refter dans l'isle : je ne pouvais leur permettre de refter : il me fallut employer des moyens violens pour recouvrer ces déferteurs, & retenir quelques chefs Indiens jufqu'à ce qu'on eut ramené les deux foldats que les infulaires voulaient me cacher, & je les fis conduire au vaiffeau, fans cependant leur infpirer de craintes. On m'en ramena un alors, mais on retint l'autre avec le caporal & le bas-officier que j'avais envoyé pour les prendre jufqu'à ce que j'euffe relâché Tootahah qui était parmi mes ôtages ; je fus ferme à exiger qu'ils me rendiffent & mes hommes & leurs armes. On les relâcha & les chefs furent libres. Ce qui avait caufé leur défertion était l'amour : deux jeunes filles leur avaient fait prendre la réfolution de renoncer à leur patrie pour fe fixer à Otahiti.

Un Indien penſait, de ſon côté, à nous ſuivre : c'était *Tupia*, dont nous avons déjà parlé : il avait été premier miniſtre d'Oberea : il était le principal *Tahowa* ou prêtre de l'isle, connaiſſait les principes de ſa religion, & était expert dans la navigation : nous eſpérions qu'il apprendrait notre langue, ou nous la ſienne, qu'il nous inſtruirait de divers objets intéreſſans, & nous ne fûmes pas fâchés lorſqu'il nous pria de lui permettre de faire le voyage avec nous : il alla dire adieu à ſes amis, emportant un portrait en miniature de M. Banks pour le leur montrer : il revint & bientôt nous levâmes l'ancre ; les naturels du pays nous quitterent en verſant des larmes, & pénétrés d'une triſteſſe modeſte & ſilencieuſe ; pluſieurs nous ſuivirent dans leurs pirogues en faiſant de grands cris. Tupia ne put s'empêcher de pleurer en quittant l'isle, mais il ſurmonta ſa faibleſſe avec une fermeté que nous admirâmes ; de la grande hune il ne ceſſa de faire des ſignes aux pirogues que lorſqu'il les eut perdu de vue. C'eſt ainſi que nous quittâmes *Otahiti* : nous y eûmes des différends que nous ne pûmes prévenir ; mais en général nous nous rendîmes mutuellement toutes ſortes de bons offi-

ces ; tous les échanges, conduits ſur-tout par M. Banks qui était infatigable, ſe firent avec la plus grande bonne foi. Ceux qui voudront y commercer, doivent y porter de petites & de grandes haches, des cloux de fiche, de grands cloux, des lunettes, des couteaux, des verroteries, de belles étoffes de laine blanches ou imprimées : mais une hache de demi écu, y a plus de valeur qu'une piece d'étoffe d'un louis.

Raſſemblons ici tout ce que nous avons pu ſavoir de cette isle par nos obſervations, ou par ſes habitans. Cette isle eſt environnée de rochers de corail, qui laiſſent entr'eux, des havres sûrs & commodes, leſquels peuvent recevoir un grand nombre de gros vaiſſeaux : celui où nous demeurâmes eſt un des meilleurs ; une haute montagne ſituée dans le milieu de l'isle le fait reconnaître : ſa pointe orientale eſt ſous le 228[e] degré ; ſa côte eſt une belle grêve de ſable, une belle riviere y fournit des eaux ſaines & abondantes ; on n'y trouve, non plus que dans toute l'isle, d'autres bois à brûler que celui des arbres fruitiers. En général, la ſurface du pays eſt inégale ; au centre ſont des montagnes qu'on voit

à la diſtance de vingt lieues : entr'elles & la mer eſt une bordure baſſe dont la largeur varie, mais qui n'a nulle part plus d'une demi-lieue ; là le ſol eſt extrêmement riche & fertile, arroſé par mille ruiſſeaux d'une eau excellente, couvert d'arbres fruitiers dont le feuillage eſt épais, & la tige très-forte ; les montagnes, quoique en général ſtériles & brûlées, renferment cependant des lieux riches en diverſes productions : il n'y a d'habité que la bordure baſſe & les vallées ; les maiſons y ſont diſperſées, environnées de petits planes : au rapport de Tupia, toute l'isle pouvait fournir 6780 combattans. Elle produit des fruits à pain ſur des arbres de la groſſeur du chêne, dont les feuilles, longues d'un pied & demi, ont les ſinuoſités de celles du figuier, & leur reſſemblent encore par la conſiſtance, la couleur, & un ſuc laiteux & blanchâtre ; le fruit eſt de la groſſeur de la tête d'un enfant : des réſeaux, comme ceux de la truffe, ſont à ſa ſurface, une peau légere les recouvre ; la chair en eſt très-blanche & eſt un peu plus ferme que le pain frais, ſon goût eſt preſque inſipide, & on le grille avant de le manger. Cette isle produit auſſi treize ſortes de bananes excellen-

tes, des planes, un fruit ſemblable à la pomme, des patates douces, des ignames, du cacao, une eſpece d'arum, des cannes à ſucre, un fruit délicieux nommé *Jambu*, une racine de ſalep, la racine *Etee*, l'*Ashee* qui croît en gouſſe & ſe rôtit comme la châtaigne, dont il a le goût, le *Wharra*, arbre dont le fruit reſſemble à la pomme de pin; les pauvres s'y nourriſſent principalement du *Nono*, d'une eſpece de fougere, de la racine de *Theve;* tous ces fruits croiſſent ſans culture; on y trouve des mûriers dont on fait le papier Chinois, & diverſes autres plantes qui rentrent dans quelques eſpeces des nôtres ſans être les mêmes; on n'y trouve aucune eſpece de fruits, de légumes & de plantes d'Europe. Il n'y a d'animaux apprivoiſés que ceux dont nous avons parlé; les canards, les pigeons, les perroquets, quelques oiſeaux, des rats ſont ſes ſeuls animaux ſauvages; les poiſſons y ſont très-abondans. Les hommes ſont plus grands que nous: ils ſont fort bien faits: les femmes d'un rang diſtingué ſont plus grandes que les autres, peut-être parce qu'elles ſe livrent moins de bonne heure à l'amour qui les énerve; leur teint eſt un brun olive, aſſez foncé dans ceux

qui vivent au grand air: leur peau eſt délicate & polie, mais non colorée: la forme de leur viſage eſt agréable ; ils n'ont ni les pommelettes élevées, ni les yeux creux, ni le front proéminent, mais leur nez eſt un peu applati: leurs yeux ſont pleins d'expreſſion & de ſenſibilité, leurs dents égales & blanches, leur haleine douce, leurs cheveux noirs & un peu rudes, les femmes les portent coupés autour des oreilles, les hommes les laiſſent flotter en boucles ſur les épaules: leurs mouvemens ſont remplis de vigueur & d'aiſance, leur démarche agréable, leur maniere noble & généreuſe ; ils ſont d'un caractere franc, ſans ſoupçon ni perfidie, ſans penchant à la vengeance & à la cruauté: nous nous livrions à eux ſans crainte, & ſans leur penchant au vol, nous n'aurions vu en eux que les êtres les plus aimables de la nature.

Nous y avons vu des eſpeces d'*Albinos :* leur peau eſt d'un blanc mat; leurs cheveux, leur barbe, leurs ſourcils ſont blancs, leurs yeux rouges & faibles, leur vue courte, leur peau teigneuſe & revêtue d'un duvet blanc; aucun n'appartenait à la même famille.

Les Otahitiens s'oignent la tête d'une huile

exprimée du coco, dans laquelle ils font infuser des herbes & des fleurs odoriférantes, dont l'odeur nous parut d'abord très-agréable. Le défaut de peigne fait qu'ils ont des poux, & la populace les mange; excepté sur ce point, ils sont d'une propreté extrême, & ils se servirent de nos peignes avec un empressement qui nous montra qu'ils n'avaient de la vermine que parce qu'ils ne pouvaient se l'ôter; ils se lavent le corps trois fois par jour dans une eau courante; ils se piquent la peau avec un instrument partagé en dents aiguës, qu'ils plongent dans un noir de fumée délayé dans l'eau, ils placent la dent sur la peau, & frappant avec un bâton, percent la peau, dans laquelle ils déposent un noir qui ne s'efface jamais, & on leur dessine ainsi différentes figures; l'opération est douloureuse : on la fait aux deux sexes à l'âge de douze à quatorze ans : c'est sur-tout sur les fesses que sont imprimées un plus grand nombre de figures, sur le visage ils n'en mettent point: il les montrent avec une sorte d'ostentation : nous n'avons pu savoir l'origine de cette coutume singuliere.

Dans les tems secs, ils portent une étoffe qui ne résiste pas à l'eau: quand il pleut, ils se

couvrent de nattes, & les arrangent de différentes manieres. L'habillement des femmes eſt composé d'une longue piece d'étoffe dont elles enveloppent plusieurs fois leurs reins, & qui retombe jusqu'à moitié jambe; deux ou trois autres pieces d'étoffes sont percées pour y passer la tête, les bouts retombent devant & derriere, s'attachent avec une ceinture, & laissent les bras libres: l'habillement des hommes est semblable, excepté que la premiere piece est passée autour de leurs cuisses en forme de culottes: plus un homme est distingué, plus il porte d'étoffes: les principaux en ont deux qui flottent sur les épaules comme un manteau; quand il fait chaud, le peuple va presque nud; le soir les femmes d'un rang élevé se découvrent jusqu'à la ceinture: leurs jambes, leurs pieds ne sont point couverts, un petit bonnet de natte ou de feuilles de cocos dérobe la tête à l'ardeur du soleil; les femmes portent une espece de turban, ou entortillent leurs cheveux avec du fil composé de cheveux tressés & les ornent de fleurs; les hommes les ornent des plumes de la queue d'un oiseau du tropique, ou d'une guirlande bisarre de fleurs collées sur du bois: les deux sexes por-

tent des pendans d'oreilles de coquilles, de pois ou graines rouges, mais d'un ſeul côté; ils ſe ſont ſervis de nos quincailleries pour cet uſage.

Les enfans ſont nuds : les filles juſqu'à trois ou quatre ans, les garçons juſqu'à ſix ou ſept.

Toutes les maiſons ſont ornées du plus bel ombrage, & de promenades délicieuſes, formées par des arbres élevés où l'on jouit de la fraîcheur en reſpirant l'air qui y circule librement : nous avons dit que leurs maiſons ſont toutes ouvertes & ſans murs : on y paſſe la nuit, on y mange quand il fait la pluie : ordinairement ils mangent en plein air ſous un arbre : les maîtres ſe couchent au milieu de la cabane, les enfans à leurs pieds, les ſerviteurs dorment ſous le ciel quand il ne pleut pas; les chefs ont de petites maiſons qu'ils tranſportent ſur leurs pirogues : des feuilles de cocos en forment les murs; il en eſt d'autres qui ont 200 pieds de long, ſont conſtruites aux frais communs de ceux qui habitent le diſtrict & ſervent à leurs aſſemblées : nul n'a de retraite cachée, car ils ne connaiſſent pas la honte dans des actes naturels, ni ce que nous appellons la décence dans le diſcours.

Leur principale nourriture conſiſte en végé-

taux: les poiſſons leur fourniſſent un aliment qu'ils aiment, ils mangent cruds les plus petits, ſont paſſionnés de l'écréviſſe, du cancre, des coquillages, des inſectes de mer. Le fruit à pain eſt la baſe de leur repas: chaque Otahitien plante l'arbre qui le nourrit: les noix de cocos, les bananes, les planes & d'autres fruits ſuppléent à ſon défaut; nous avons parlé de leur maniere de faire cuire les alimens & de les préparer: l'eau ſalée en eſt la ſauce univerſelle, & la mer la leur fournit: ils en font cependant une avec l'amande de noix de cocos fermentée & ſalée; l'eau & le jus de cette noix eſt leur ſeule boiſſon; ils ne mâchent aucun narcotique; en leur donnant des liqueurs énivrantes, on les en dégoûtait pour jamais: ils s'énivrent cependant quelquefois avec le jus exprimé de la feuille d'une plante, mais il n'y a qu'un tems pour trouver cette plante mûre, & les chefs ſeuls ſe la réſervent. Ils n'ont point de tables, ils mangent ſeuls, excepté lorſqu'un étranger leur rend viſite, & ordinairement ſous un arbre; des feuilles ſervent de nape, un panier contient la proviſion, deux coques de noix de cocos ſont remplies, l'une d'eau ſalée qui ſert de ſauce, l'autre d'eau

douce: les mets ſont proprement enveloppés de feuilles; on mange avec les doigts, mais on les lave ſouvent: on broie le fruit à pain avec un caillou ſur un tronçon de bois, on l'humecte & le réduit en pâte molle qui reſſemble à un flan épais, & on le hume comme une gelée; le repas finit toujours en ſe lavant la bouche & les dents; ils mangent beaucoup à la fois, & en général les repas n'y ſont pas gais; les femmes n'y paraiſſent pas; c'eſt un beſoin qu'on ſatisfait avec avidité; ce n'eſt pas un moment de récréation où l'on ſe raſſemble pour jouir des agrémens de la ſociété; quand ils venaient nous rendre viſite, chacun apportait ſon panier de proviſions, & lorſque nous nous mettions à table, ils ſortaient, s'aſſeyaient à deux ou trois verges l'un de l'autre en ſe tournant le dos, & mangeaient ſeul ſans dire un mot. Ordinairement ils dorment après leur repas & dans le milieu du jour; ils ſont très-indolens; manger, dormir, ſemblent être leurs principales occupations.

Ils ont cependant des amuſemens, & nous avons parlé de quelques-uns; ils s'exercent à décocher la flêche & à lancer la javeline: la premiere très-loin, mais ſans viſer à un but:

la seconde sans chercher à la lancer à une grande distance, mais à frapper une marque fixée : nous avons parlé de leur flûte : leur tambour est formé d'un tronc de bois cylindrique, creusé, solide à l'un des bouts, recouvert à l'autre avec la peau d'un goulu de mer ; ils le frappent avec les mains : ils ne connaissent point la maniere d'accorder ensemble deux tambours de sons différens ; mais ils savent très-bien mettre leurs flûtes à l'unisson ; ils joignent leurs voix à ces instrumens, & font sur le champ des couplets analogues au sujet qu'on désire, ou qui les frappe ; ils sont rimés, & quand ils les prononcent on y reconnaît un métre ; souvent ils chantent quand ils sont seuls avec leur famille & qu'il est nuit, ou à la lueur que répand une certaine noix huileuse enflammée, dont ils enfilent plusieurs à une baguette. Ils se couchent une heure après que le crépuscule du soir est fini, & se levent avant le soleil. Ils ont une danse lascive à laquelle ils accoutument leurs filles dès le basâge, c'est en quelque maniere les principes de leur éducation : ils paraissent n'avoir pas d'idée de la chasteté : tels offrent leurs filles, leurs sœurs aux étrangers par civilité, ou comme

récompenſe, & la femme infidele n'eſt que grondée oumaltraitée bien légérement. On nous a aſſuré qu'ils formaient des ſociétés où toutes les femmes étaient communes à tous les hommes; où ſi l'une devient enceinte, l'enfant eſt étouffé au moment de ſa naiſſance, pour qu'il n'embarraſſe pas le pere & ne nuiſe pas aux plaiſirs de la mere; quelquefois celle-ci veut le ſauver, & elle ne peut y réuſſir qu'en trouvant un homme qui veuille l'adopter, mais alors l'homme & la femme ſont chaſſés de la ſociété, & la femme eſt déſignée par ce terme auquel ils donnent une acception de mépris: c'eſt une *Whannownow*, (une femme qui a fait des enfans.) C'eſt un titre d'honneur chez eux que d'être admis à ces infames ſociétés qu'on nomme *Arreoy*.

Venons aux arts de ces peuples: les étoffes dont ils s'habillent ſont de trois ſortes, & faites de trois différentes écorces d'arbres. Le mûrier fournit la plus belle & la plus blanche: elle ſe teint en beau rouge; l'arbre à pain en fournit une moins blanche & moins douce, une eſpece de figuier ſauvage donne la troiſieme; elle eſt groſſiere, rude, de la couleur d'un papier gris foncé; mais c'eſt la plus utile,

parce qu'elle eſt la ſeule qui réſiſte à l'eau ; c'eſt celle-ci qui eſt parfumée & ſert aux habits de deuil. Ils prennent beaucoup de ſoin de l'arbre qui porte la premiere, ils le plantent dans les terres cultivées, ils ne s'en ſervent que lorſqu'il a ſix à huit pieds, & que ſa tige a un pouce de diamètre, ils prennent ſoin qu'elle ſoit droite, élevée & ſans branches, alors ils l'arrachent, en coupent la racine & le ſommet, ils en détachent l'écorce & la font tremper dans quelque ruiſſeau, en la chargeant de pierres, pour qu'elle ne ſoit pas entraînée par le courant : quand elle eſt bien macérée, on ſépare l'écorce intérieure de la verte, en la ratiſſant avec la coquille appellée *Langue de Tigre* ; *Tellina gargadia :* ils la plongent dans l'eau juſqu'à ce qu'il ne reſte que les plus belles fibres ; ils les étendent enſuite ſur des feuilles de plane, l'une à côté de l'autre, en mettent deux ou trois couches l'une ſur l'autre & prennent ſoin qu'elles aient par-tout la même épaiſſeur ; on les laiſſe juſqu'au lendemain, où l'eau étant évaporée ou imbibée, les fibres adhèrent déjà enſemble, on poſe la piece ſur le côté poli d'une grande planche de bois préparée, enſuite on la bat avec des maillets d'un

bois dur & fillonné de rainures : elle s'étend, s'amincit, & devient très-flexible, fraîche, douce ; mais elle est spongieuse & fragile : l'étoffe est faite alors, on la blanchit & la rebat chaque fois qu'elle a perdu son éclat : elle est plus ou moins fine, selon qu'elle a été plus ou moins battue : les autres sortes d'étoffes se fabriquent de même : lorsqu'elles se déchirent, ils les rejoignent adroitement avec une colle composée de la racine de *pea*.

Ils teignent la premiere étoffe avec un rouge qui supasse notre plus bel écarlatte, composé de deux végétaux mêlés ensemble, & qui séparément, ne semblent pas devoir donner cette couleur : l'un est le fruit d'une espece de figuier, l'autre la feuille du *Cordia sebestina ;* leur jaune est aussi très-brillant, il est tiré de l'écorce de la racine d'une espece de *Morinda citrifolia ;* ils ne teignent leur étoffe légere que sur les bords ; la plus épaisse est peinte dans toute sa superficie : ils teignent aussi en noir & en brun, mais ces couleurs sont médiocres.

Ils font des nattes dont quelques-unes surpassent ce que nous avons de meilleur en Europe : les plus fines leur servent d'habits dans les tems humides, les plus grossieres

leur ſervent de lits : il y a deux eſpeces des premieres : l'une eſt faite avec l'écorce d'une eſpece d'ortie en arbre nommée par Linnæus, *Hibiſcus tiliacæus* , & il en eſt d'auſſi fines qu'un drap groſſier ; l'autre eſpece plus belle, blanche , luſtrée, brillante, ſe fait avec les feuilles d'une eſpece de *pandanus* ; ils en font encore avec des joncs & des herbes , & elles leur ſervent de lits & de ſiéges ; ils ſont auſſi fort adroits à faire des ouvrages d'oſier : ils font des paniers de mille formes différentes fort artiſtement travaillés ; dans l'eſpace de quelques minutes ils en font un avec des feuilles de noix de coco ; ils en font encore des eſpeces de chapeaux qui leur mettent le viſage à couvert de l'ardeur du ſoleil : avec l'écorce du *poerou*, avec des fils de coco , avec l'écorce de l'*erowa* qui eſt une eſpece d'ortie , ils font des cordes , des ficelles, des lignes pour la pêche, plus fortes que celles que nous faiſons avec la ſoie ; ils fabriquent une eſpece de filet avec une herbe qui a les feuilles larges & groſſieres : ils harponnent le poiſſon avec beaucoup d'adreſſe , & ils ſe ſervent de deux eſpeces d'hameçons : la tige de l'un eſt de nacre de perles très-brillante & eſt armé d'une

touffe de poils de chien ou de ſoie de cochon : l'autre eſt auſſi faite de nacre, ou d'un coquillage dur que chaque pêcheur ſe fabrique lui-même en le limant avec un morceau de corail raboteux.

Leurs pirogues ſont encore un objet très-important ; tous leurs outils pour les fabriquer ſont une hache de pierre qui eſt un baſalte griſâtre, un ciſeau fait avec un os humain, une rape de corail, & qui de cette maniere leur ſert de lime : c'eſt avec cela qu'ils taillent des pierres, abattent, fendent, ſculptent & poliſſent le bois. Ils ont deux ſortes de pirogues : les *ivahahs* & les *pahies* : la premiere a le fond plat, les côtes perpendiculaires ; elle a de 10 juſqu'à plus de 70 pieds de long, ſur un à deux de large : les unes ſont deſtinées pour le combat, d'autres pour les voyages, ou pour la pêche. Celles pour le combat ont la forme d'un demi-cercle, la poupe & la proue ſont fort élevées, on les attache pluſieurs enſemble, & on élève ſur l'avant une eſpece de plate-forme ſoutenue par des poteaux, hauts de 6 pieds : c'eſt de-là qu'ils lancent les pierres & les javelines : les rameurs ſont aſſis au-deſſous :

l'*ivahah*

l'*ivahah* de pèche eſt ſimple : celui de voyage eſt double, garni d'un pavillon propre où l'on s'aſſeie pendant le jour, où l'on dort pendant la nuit. Le *Pahie* varie de 30 à 60 pieds; ſa plus grande largeur eſt de 3 pieds; leur fond eſt un arbre creuſé en auge, ainſi que la partie du bord; ce qui les joint eſt une planche large d'environ 15 pouces; ſes côtés d'abord droits & paralleles, s'élargiſſent tout-à-coup & ſe terminent en angles vers le fond; ils ſervent pour les combats, mais ſurtout pour les longs voyages : ceux-ci ſont ordinairement doubles, & demeurent ſouvent un mois en mer. Il en eſt qui ont deux mâts; la voile eſt de natte, aiguë au ſommet, quarrée dans le fond, courbe dans les côtés, à peu-près comme celle qu'on appelle *épaule de mouton* : elle eſt placée dans un chaſſis de bois, & ne peut ſe plier; les rames ſont ſemblables à la pelle d'un boulanger; ces pahies vont vîte, mais font beaucoup d'eau : leurs poupes élevées facilitent le débarquement : tout y eſt bien travaillé, bien poli; on les conſerve ſous des hangards formés par des poteaux qui ſe rapprochent au ſommet, & forment une eſpece d'arc gothique recouvert d'herbe, excepté à leurs deux bouts.

Dans leurs voyages, ils se dirigent sur le soleil durant le jour, & sur les étoiles pendant la nuit; ils distinguent celles-ci par des noms & connaissent assez bien leur cours : ils prévoient les tempêtes plus sûrement que nous ne le pouvons faire; leur année est de 13 lunes, leur lune ou mois de 29 jours, leur jour de 12 parties, 6 pour la nuit, 6 pour le jour, c'est l'élévation du soleil qui les marque; ils comptent jusqu'à dix, puis ils recommencent, 20 est exprimé par un nom particulier comme les dix premiers nombres, ils en ont un autre pour dix fois vingt, nombre qu'ils répètent dix fois pour faire deux mille, nombre au-delà duquel ils n'imaginent rien : la brasse est leur seule mesure; ils n'expriment la distance des lieux que par le tems employé pour la franchir.

Leur langue douce, harmonieuse, abonde en voyelles, & est aisée à prononcer : les noms ni les verbes n'y ont aucune inflexion; elle a peu de noms qui aient plus d'un cas, peu de verbes qui aient plus d'un tems.

Leur nourriture simple les exempte de beaucoup de maladies : des accès de colique sont leur seule maladie critique; mais ils sont sujets

aux éréſipèles & à une irruption cutanée qui approchent de la lépre, & force ceux qui en ſont atteints de vivre dans des cabanes ſolitaires; quelques-uns ont des ulcères auxquels ils ne font point d'attention; les prêtres y ſont les ſeuls médecins, & leurs remedes ſont de vaines cérémonies & des eſpeces d'amulettes; ils ont des chirurgiens plus experts, mais leur tempérance eſt le baume qui guérit leurs bleſſures. Les maladies vénériennes y ont fait des progrès effrayans; ils en accuſent leur commerce avec des hommes venus dans des vaiſſeaux qui abordent ſur la côte orientale; il ſemble qu'ils aient trouvé un ſpécifique contre elles; il eſt certain du moins qu'elles ſe guériſſent chez eux.

Nous n'avons pu nous faire qu'une idée imparfaite de leur religion; elle nous parut enveloppée de myſtères & de contradictions; leur langage religieux eſt différent du langage ordinaire; ils croient que tout ce qui exiſte provient de l'union de deux Etres, dont l'un, qui eſt la divinité ſuprême, s'appelle *Taroa-taihetoomoo*, & l'autre *Tepapa :* celui-ci avait été un rocher; ils engendrerent une fille qui eſt l'année laquelle donna naiſſance aux

mois ; les deux premiers Etres formerent quelques étoiles & quelques plantes, qui se sont ensuite multipliées par elles-mêmes : ils engendrerent aussi quelques Dieux inférieurs ou *Eatuas*, qui ont fait naître le premier homme d'abord rond comme une boule, mais à qui sa mere étendit les membres par ses soins ; il peupla ensuite la terre avec sa mere. Les hommes adorent les Eatuas mâles, les femmes les Eatuas femelles, mais les prêtres officient pour les deux sexes ; cette qualité est héréditaire, & le nombre de ceux qui la possèdent est grand : leur chef est ordinairement le fils cadet d'une famille distinguée & il est respecté presqu'autant que le roi ; ils sont instruits de toutes les fables de leur religion ; ils connaissent mieux l'astronomie & la navigation que le reste du peuple, & leur nom *Tahowa* signifie un homme instruit, il en est dans chaque classe.

Ils croient l'ame immortelle, & qu'il est deux asyles pour elle après notre mort, un pour les chefs & les principaux, l'autre pour le peuple ; ils ne croient pas que nos actions sur la terre puissent avoir influence sur notre état futur, ni qu'elles intéressent leurs dieux

qui les ignorent; ainſi leur vénération pour eux eſt deſintéreſſée.

Le mariage n'y eſt qu'une convention entre l'homme & la femme; les prêtres n'y interviennent point, non plus que dans le divorce qui ſe fait d'un commun accord : ils n'ont d'inſpection que ſur la coutume de s'imprimer des figures ſur la peau, & ſur une eſpece de circonciſion qui a pour objet la propreté ; toutes deux leur rapportent des honoraires.

Les moraïs ou cimetières y ſont, comme nous l'avons dit, des endroits de culte; ils en approchent avec reſpect, ils y vont adorer une divinité inviſible, & ils ſe découvrent toujours le corps juſqu'à la ceinture; ils ne paraiſſent vénérer rien de ce qui eſt l'ouvrage des mains de l'homme, quoique chacun d'eux ait un oiſeau auquel il fait une attention particuliere: des idées vagues de bonne ou mauvaiſe fortune les y attachent.

Leur gouvernement eſt une eſpece de gouvernement féodal : en voici les différens ordres : l'*Earée Rahie* en eſt le chef ou roi; après lui eſt l'*Earée* ou baron, que ſuit le *Manahoun* ou vaſſal, ſupérieur au *Toutou*

ou payſan. Les rois y ſont plus reſpectés que puiſſans, parce que les Earées bornent leur pouvoir : chacun de ceux-ci préſide ſur un diſtrict où il exerce tout le pouvoir : il partage ſon territoire entre les Manahounis, dont dépendent immédiatement les toutous qui cultivent la terre, vont chercher le bois & l'eau, vont pêcher & apprètent les alimens. Chaque Earée a une cour nombreuſe, composée en partie de ſes officiers ; dès qu'ils ont un enfant mâle, c'eſt lui qui devient Earée ; ſon pere n'eſt plus qu'un particulier & ſon tuteur, à moins qu'il ne le faſſe périr : cet uſage a peut-être contribué à former ces ſociétés appellées *Arreoy*.

Dans les guerres générales, c'eſt le roi qui commande ; les querelles entre les Earées ſe décident par les ſujets : nous avons parlé de leurs armes ; ils ont encore des piques pointues garnies d'un os de raie ; l'arc & la flèche ne leur ſervent que d'amuſement : leurs guerres ſont cruelles, parce que leur colere eſt violente, mais elles ne durent pas. Il y a peu d'occaſions de crime : la punition du coupable dépend de l'offenſé ; il n'y a point de magiſtrats chargés de la vindicte publique ;

mais les chefs puniſſent les fautes quand il ne leur convient pas de les tolérer.

Cette heureuſe isle n'a rien qui excite la cupidité ; elle ne peut être utile aux Européens, que par ſes rafraîchiſſemens, ſi l'on y tranſporte des moutons, des chèvres, des bêtes à cornes, des légumes & des graines d'Europe. Les vents y ſont variables & les marées faibles.

Le tems était beau, un vent agréable enflait doucement nos voiles, & Tupia nous parlait des isles de *Huaheine*, d'*Ulietea*, d'*Otaha* & de *Bolabola*, qui étaient à moins de deux journées d'Otahiti, où nous devions trouver des cochons, de la volaille, des rafraîchiſſemens qui nous manquaient dans les derniers jours de notre ſéjour dans ſon isle ; mais comme du ſommet des monts d'Otahiti, nous avions découvert une isle nommée *Theturoa*, c'eſt là que nous réſolûmes d'abord de nous diriger : elle eſt à huit lieues de la *pointe Venus*. C'eſt un ſol bas, ſans habitans fixes ; on s'y rend pour pêcher, & on y demeure deux ou trois jours ; elle ne nous offrit rien d'intéreſſant, & nous cherchâmes celles d'Huaheine & d'Ulietea, plus grandes & auſſi

peuplées qu'Otahiti. Quand nous eûmes passé l'isle d'*Eimeo* ou d'*York*, nous vîmes celle de *Saunders*, nommée par les habitans *Tapoamanao*; nous apperçumes celle d'Huaheine; mais le calme ne nous permit pas de l'approcher, malgré les prieres de Tupia qui les faisait lorsqu'il appercevait la surface de la mer ridée à quelque distance; mais les brises qu'il se vantait d'obtenir étaient faibles & ne duraient pas; nous étions partis le 13 de Juillet, nous n'arrivâmes à Huaheine que le 16. Quand nous en fûmes assez près, nous vîmes des pirogues se détacher de la côte; mais les Indiens parurent effrayés jusqu'à ce qu'ils eussent reconnu Tupia; alors ils s'approcherent. Le roi de l'isle vint sur le vaisseau avec sa femme; ils furent étonnés, surpris de tout ce qu'ils y virent, mais ne firent point de questions. Le roi s'appellait *Orée*, & il me proposa comme une marque d'amitié de changer de nom avec moi; j'y consentis, & pendant notre séjour dans l'isle, je m'appellai *Orea* & le roi *Cookée*, car c'est ainsi qu'il prononçait mon nom. Nous entrâmes dans un petit havre dont le fond est bon, & qui est à l'abri de tous les vents, situé dans la par-

tie occidentale de l'isle ; nous descendîmes à terre. Tupia se mit nud jusqu'à la ceinture, & pria M. Monkhouse d'en faire autant ; il s'assit devant un grand nombre d'insulaires rassemblés dans une grande maison, composée d'un toit soutenu par des poteaux comme à Otahiti, puis nous plaçant derriere lui, il fit une harangue d'un quart-d'heure, à laquelle le roi, placé vis-à-vis, répondait de tems en tems par quelques mots ; l'orateur finit en offrant à leur *Eatua* ou Dieu, deux mouchoirs, une cravate de soie noire, quelques verroteries, deux petites touffes de plumes & des fruits du plane : il reçut en retour pour notre *Eatua* un cochon, quelques jeunes plantes, deux touffes de plumes qu'il fit porter au vaisseau. Ces cérémonies terminées, chacun alla où il lui plût.

Nous visitâmes les collines de l'isle ; ses productions sont celles d'Otahiti ; mais elles y meurissent plus-tôt : les roches & l'argille en paraissent brulées ; les habitations sont propres, les hangars de leurs pirogues très-grands : nous en mesurâmes un qui avait 50 pas de long & 24 de haut, formant une voûte aiguë par le faîte ; elle était soutenue d'un

côté par 30 piliers, de l'autre par 26, où l'on avait ſculpté groſſiérement des têtes d'hommes & des figures d'imagination : les terreins unis, les plaines ſont ombragées par des cocotiers & des arbres à pain ; on n'en trouve point dans les lagunes, & les lieux détrempés par l'eau ſalée. Un objet ſingulier excita notre curioſité ; c'était une eſpece de coffre dont le couvercle était couſu avec délicateſſe, & revêtu de feuilles de palmiers ; il était poſé ſur deux bâtons & ſoutenu par de petites conſoles de bois très-bien travaillées ; les bâtons ſemblaient deſtinés à le porter : la reſſemblance de ce coffre avec l'arche de l'alliance parmi les Juifs eſt remarquable, & l'on nous dit qu'elle s'appellait *Ewharée no Eatua* (la maiſon de Dieu).

Cependant nos échanges avec les gens du pays allaient aſſez lentement, parce qu'avant de prendre ce que nous leur offrions, il fallait que chacun conſulta 20 ou 30 de ſes compatriotes : nous y acquîmes néanmoins pluſieurs cochons.

Cette isle eſt ſituée au 226 deg. 38 m. de longitude, & ſous le 16 deg. 43 m. de latitude méridionale ; elle eſt éloignée d'Otahiti de 31 lieues ; ſa ſurface eſt inégale, remplie de collines ; ſon port de *Owallo* eſt excellent.

Les habitans ont les vêtemens & la langue des Otahitiens; ils paraissent en avoir les mœurs & les coutumes: en mêlant les noix de cocos à des ignames, ils font un mêts nommé *poe*: ils les réduisent en poudre, les broient ensemble, les mettent dans une auge avec des pierres chaudes, & en font un boudin huileux qui, lorsqu'il était grillé, nous parut assez agréable. M. Banks y trouva 12 nouvelles plantes, y observa quelques insectes, & une espece de scorpion qu'il ne connaissait pas: les insulaires sont plus vigoureux, plus grands que ceux d'Otahiti, mais ils sont plus paresseux encore: aucun ne voulut monter avec nous sur les collines, parce qu'il craignait de se fatiguer à la mort: les femmes y sont en général plus jolies que celles d'Otahiti, mais il n'y en a pas d'aussi belles: les deux sexes y sont timides & moins curieux que dans cette derniere isle: le bruit de nos armes à feu les étonnait, & ne les faisait pas fuir, peut-être parce qu'ils en ignoraient les effets; on nous dit qu'ils n'étaient point voleurs; cependant nous en surprîmes un en flagrant délit, & sur les plaintes que nous en fîmes à ses compatriotes rassemblés, ils le punirent

par la bâtonnade. Nous partîmes d'Huaheine le 19, après avoir donné au roi des monnaies d'argent & une plaque d'étain où mon nom & celui du vaiſſeau étaient gravés : nous vinmes viſiter *Ulietea :* le vaiſſeau fut guidé dans un détroit formé par les rochers qui bordent la côte, & nous jettâmes l'ancre dans un havre nommé *Oopoa*, ſur un fond mou : bientôt nous vîmes arriver deux pirogues, dans chacune deſquelles étaient une femme & un cochon : nous reçumes ces derniers en faiſant aux femmes un préſent de deux cloux de fiches & de quelques colifichets qui leur firent plaiſir : nous deſcendîmes, & après avoir obſervé les mêmes cérémonies qu'à Huaheine, nous viſitâmes le pays : ce que nous en vîmes nous parut moins peuplé qu'Otahiti, moins riche en productions ; on y trouve des fruits du plane, des noix de cocos, des ignames, des cochons & des volailles ; on y peut faire du bois & de l'eau, quoique l'aiguade ſoit d'une approche difficile. Nous y vîmes un grand moraï ; il était composé de murs de pierres de corail, hauts de huit pieds ; l'eſpace qu'il renfermait était d'environ 25 verges quarrées, & couvert de petites pierres :

ſur le ſommet étaient dreſſées pluſieurs planches ſculptées; à côté était un autel ou *Ewhatta* ſur lequel nous vîmes encore un cochon rôti, derniere offrande qu'on y eut placée. Près de là on voyait encore pluſieurs de ces maiſons de Dieu, ſemblables à celles que nous avions remarquées à Huaheine; M. Banks mit la main dans l'une d'elles, il crut y appercevoir quelque choſe qui avait 5 pieds de long, enveloppé dans pluſieurs nattes; il ne put s'aſſurer de ce qu'elles renfermaient, ſur-tout parce que les Indiens paraiſſaient offenſés de ſa hardieſſe. En divers lieux on voit des mâchoires d'hommes attachées comme un trophée de la victoire remportée par les habitans de *Bolabola* qui ont ſoumis cette isle à leur pouvoir : nous y remarquâmes encore un figuier ſemblable à celui que M. Green avait vu à Otahiti. Nous ſortîmes du havre le 24, après avoir couru le danger de nous briſer ſur un écueil : ce havre eſt très-vaſte, & eſt mis à l'abri de l'agitation de la mer par une chaine de rochers de corail : la petite isle d'*Oatara* en marque l'entrée méridionale : la ſeptentrionale eſt entre les islots de *Tamou* & d'*Opururu.*

Le 25, nous étions à une lieue de l'isle

d'*Otaha* qui a un havre sûr dont l'entrée se trouve entre les deux petites isles de *Toahoutu* & de *Whennuaia:* nous voguâmes vers le nord, & le lendemain nous découvrîmes une petite isle basse, située à quatre ou cinq lieues au nord de Bolabola : on la nomme *Tubaï*; trois familles forment tous ses habitans; des noix de cocos sont ses seules productions : les habitans des isles voisines viennent pècher sur ses côtes où le poisson est abondant. Nous envoyâmes des chaloupes dans le havre d'Otaha pour y acheter des rafraîchissemens; ils trouverent que ses productions étaient les mêmes que celles d'Ulietea, & ses habitans semblables à ceux des isles que nous avions visitées; ils ne parurent pas être nombreux, & rendirent à nos gens les honneurs exigés par les chefs; chacun des insulaires qui se présentait devant eux, se découvrait les épaules & enveloppait ses vêtemens autour de sa poitrine : la chaloupe revint pendant la nuit, remplie des fruits du plane, de quelque volaille, de trois porcs : les premiers nous furent très-utiles, parce qu'étant bouillis, ils servaient de pain à l'équipage qui ne mangeait plus qu'un biscuit rongé par les vers.

Nous approchâmes de Bolabola : elle a un pic haut & escarpé, la côte qu'il domine est inabordable, il nous fallut chercher à l'atteindre par un autre côté : en cherchant un havre commode, nous découvrîmes l'isle de *Maurua* qui est au couchant ; elle est petite & environnée de rochers ; elle n'a ni mouillage, ni habitans : du centre s'élève une montagne ronde qu'on voit de dix lieues en mer ; ses productions sont semblables à celles d'Ulietea. Nous jettâmes enfin l'ancre dans un havre de Bolabola ; les habitans s'approcherent bientôt de nous, & nous apporterent des cochons, des volailles, des fruits du plane qui nous coûterent peu. Nous visitâmes le pays : les habitans agirent avec nous comme si nous avions le pouvoir de leur faire du mal, & l'intention de n'en point faire usage : hommes, femmes se rassemblaient autour de nous, cherchaient à nous prévenir & nous portaient sur leur dos lorsque nous rencontrions des mares : on bordait le chemin qui conduisait à une maison, on s'y rangeait le long d'une natte, à l'extrémité de laquelle la famille était assise : là nous voyions de jeunes enfans des deux sexes

habillés avec la plus grande propreté, qui ſemblaient nous attendre ; nous leur fîmes des préſens qui leur firent plaiſir & qui charmerent les inſulaires. Parmi ces enfans était une fille de 6 ans, vêtue d'une robe rouge ; ſes cheveux étaient treſſés au-deſſus de ſa tête ; devant elle s'étendait une natte longue de 30 pieds, ſur laquelle perſonne n'oſait mettre le pied : nous lui offrîmes des verroteries qu'elle accepta avec beaucoup de grâce. On nous donna le ſpectacle d'une danſe bouffonne : ailleurs nous vîmes une troupe de danſeurs, parmi leſquels étaient quelques-uns des principaux habitans de l'isle : ces danſeurs ne reçoivent point de ſalaire ; les danſeuſes portent ſur leurs têtes des cheveux treſſés, ornés de fleurs de jaſmin arrangées avec goût : elles avaient le cou, les bras, les épaules, la gorge nue, mais cette derniere était parée de deux plumets noirs ; elles danſaient avec grace, faiſaient des pas meſurés, leſquels s'accordaient avec le ſon des tambours qui battaient avec force & vîteſſe : elles ſe mirent à remuer les hanches en donnant à leurs habillemens un mouvement très-vif, pendant lequel leur corps prenait différentes attitudes,

titudes, tantôt debout, tantôt assises, s'appuyant sur leurs genoux ou sur leurs coudes, & remuant les doigts avec une promptitude qu'il est difficile d'imaginer : l'une d'elles avait un pendant d'oreilles à trois perles, l'une grosse & terne, les deux autres d'une belle couleur & de la grosseur d'un pois ; elle ne voulut jamais les vendre, quelque valeur qu'on lui en offrit : ces insulaires y mettent un prix égal à celui qu'elles ont parmi nous. Pendant que les femmes dansaient, les hommes exécutaient une espece de farce dialoguée & mêlée de danses ; nous y avons vu depuis un spectacle plus régulier partagé en 4 actes, diverses danses figurées & des farces singulieres ; ils s'exercent aussi à lancer la javeline. *L'Earée Rahie* de Bolabola nous envoya un présent de plusieurs pieces d'étoffes longues de 50 verges & de divers rafraîchissemens, & il nous fit annoncer qu'il viendrait nous faire visite le lendemain ; il ne vint pas, mais envoya en sa place trois jolies filles demander quelque chose en retour de son présent, espérant sans doute recevoir davantage par elles, qu'en se présentant lui-même, & il ne se trompa pas. Nous

l'allâmes enſuite viſiter nous-mêmes : la conquête d'Ulietea, la terreur que ſes ſujets avaient inſpirée, nous faiſait croire que nous allions voir un homme plein de vigueur & de courage ; nous ne vîmes qu'un vieillard faible & décrépit, preſque aveugle & imbécile ; il ſe nommait *Opoony* ; il nous reçut aſſis & ſans cérémonie ; nous le conduiſîmes à Otaha où il avait fixé ſa réſidence & où nous voulions acheter des proviſions ; & en effet nous en rapportâmes, mais pas autant que nous l'avions eſpéré.

Nous appellâmes les isles de Huaheïne, d'Ulietea, d'Otaha, de Bolabola, de Tubaï, & de Maurua, *Isles de la Société*, ſans changer le nom que les Indiens donnent à chacune d'elles : des rochers de corail rempliſſent le détroit qui ſépare la ſeconde de la troiſieme : ces rochers environnent chacune de ces isles & laiſſent entr'elles des paſſages qui conduiſent à des havres excellens, dont les entrées ſont étroites, mais ne peuvent être dangereuſes parce qu'il n'y a pas de rocs cachés.

L'isle de Bolabola eſt à 4 lieues d'*Otaha* ; une chaine de rocs & de petites isles l'environnent : elle ſe fait remarquer par une mon-

tagne presque perpendiculaire & qui se termine en deux pics inégaux : *Ulietea*, *Otaha* sont aussi montueuses, entrecoupées, irregulieres ; les monts en général y sont couverts de verdure & de bois.

Nous partîmes le 9 Août, & le 13 nous découvrîmes une terre : c'était une isle que Tupia nous dit s'appeller *Oheteroa ;* en voguant le long de ses côtes nous vîmes quelques-uns de ses habitans ; notre chaloupe s'approcha du rivage ; les insulaires s'y étaient rassemblés armés de longues lances : quelques-uns vinrent dans une pirogue, on leur fit des signes de bienveillance, on leur montra des clous ; ils hésiterent d'abord, puis vinrent recevoir ce qu'on leur offrait. D'abord satisfaits, ils formerent ensuite le projet de s'emparer de notre bateau : trois s'y élancerent, les autres voulurent les suivre, l'un d'eux luttait contre M. Banks, on fut obligé de faire feu, mais on le fit par-dessus leur tête, & ils sauterent dans l'eau pour rejoindre leur pirogue au rivage où il s'en était rassemblé deux cents autres : nos gens chercherent un havre & ne trouverent qu'un banc de sable sur lequel la mer brisait avec

violence ; ils ſuivirent la côte , & bientôt ils apperçurent un Indien s'avancer vers eux , agiter ſa lance en danſant & pouſſant des cris aigus : c'était un appel au combat. Le bateau ne voyant de lieu où l'on put débarquer que là où la pirogue s'était retirée, y revint pour s'approcher des Indiens & faire la paix avec eux : il ramait lentement le long du rivage où un ſecond champion agita ſa lance pour répèter le défi du premier : ſur ſa tête était un grand bonnet fait de ſqueues d'oiſeau du tropique ; ſon corps était couvert d'une étoffe raiée en jaune, rouge & brun ; il danſait avec plus de légéreté & d'adreſſe que le premier : après lui en vint un autre plus âgé & plus grave qui demanda d'où nous venions & d'où nous étions. Tupia leur dit que nous venions d'Otahiti ; alors ils ſemblerent conſulter entr'eux, puis ils prierent d'une voix très-forte, & entrerent en pourparler avec nous ; on leur parla de commercer avec eux s'ils poſaient leurs armes, ils voulurent que nous poſaſſions les nôtres ; mais cette propoſition, équitable en apparence , nous mettait entre les mains des inſulaires, vu leur grand nombre, & nous la refuſâmes : ils ſe hazarderent ce-

pendant à venir près du bateau, vendirent quelques-unes de leurs étoffes & de leurs armes, & promirent des provisions si l'on voulait débarquer ; on crut qu'il serait dangereux de le faire, & la chaloupe revint au vaisseau. Nous avions fait alors le tour de l'isle où les dispositions hostiles des Indiens ne nous permettaient d'espérer d'avoir des provisions qu'en courant le risque de verser du sang, & nous résolûmes de ne point aller à terre. Cette isle est sous le 227 deg. 43 m. de longitude & le 22 deg. 27 m. de latitude méridionale. Elle a 4 lieues de tour, est assez basse, moins fertile & moins peuplée que celles que nous avions vues ; on y voit plusieurs plantations de l'arbre *Etoa* dont ils font leurs armes : ses habitans sont vigoureux, bien faits, plus bruns que ceux des autres isles ; ils ont des marques noires sous les aisselles, & autour des bras & des jambes : l'étoffe dont ils s'habillent est la même que celle dont nous avons parlé, teinte en un jaune foncé brillant, enduites en dehors d'un vernis rouge couleur de plomb sombre, sur lequel étaient tracées des raies très-régulieres de différens dessins ; la couleur de plomb

était raiée de blanc, la rouge l'était en noir: leur habit eſt une jaquette courte d'une ſeule piece, dont la façon eſt un trou au milieu, bordé à grands points ; & c'eſt ici que pour la premiere fois, nous vîmes l'uſage d'une eſpece d'aiguille ; quand leur tête eſt enfilée dans ce trou, les portions d'étoffe pendent des deux côtés & ſont arrêtées par une ceinture jaune qui tourne d'abord autour du cou, puis ſe croiſe ſur la poitrine & retombe du côté des reins ; cette ceinture en couvrait une autre d'étoffe rouge : quelques Indiens avaient des bonnets de plumes, d'autres portaient une eſpece de turban : leurs armes ſont de grandes lances polies & de bois d'étoa qui eſt très-dur ; quelques-unes ont 20 pieds de long ſur 3 pouces de diamêtre ; ils ont une autre arme qui leur ſert de pique, polie, aiguiſée en large pointe comme la lance ; ils ſe font des cuiraſſes de nattes. Les ouvrages que nous avons vus dans cette isle ſont ſupérieurs en leur genre à ceux qu'on nous a montrés ailleurs ; leur teinture eſt d'une plus belle couleur, elle eſt étendue avec plus de propreté & de goût ; leurs maſſues ſont mieux taillées & mieux polies ; leurs pirogues avaient des ornemens d'une

ſculpture plus belle ; un petit cordon de plumes blanches pendait en dehors de la poupe & de la proue. Tupia nous dit qu'il y avait d'autres isles vers le nord-oueſt, l'oueſt & le ſud ; on peut croire que les isles découvertes & nommées par le Dauphin, telles que *Boſcawen* & *Keppel*, ſont de ce nombre : nous ne crûmes pas devoir perdre du tems à découvrir de nouvelles isles, & nous portâmes au midi pour découvrir un continent.

Le 25 Août, nous célébrâmes l'anniverſaire de notre départ d'Angleterre en mettant en perce un tonneau d'excellente bière forte, & nous régalant d'un fromage de Cheſter : quelques jours après, un de nos matelots mourut d'yvreſſe. Le 30, nous vîmes une cométe dans la partie orientale du ciel. Tupia qui l'obſerva, s'écria que dès que les Indiens de Bolabola l'appercevraient, ils tomberaient ſur ceux d'Ulietea qui s'enfuiraient dans les montagnes.

Le 1 Septembre, ne découvrant point de terre, balotés par de groſſes lames qui venaient du couchant, & par des vents violens, nous réſolûmes de retourner vers le nord, puis nous portâmes vers le couchant ; après nous être avancés pendant pluſieurs jours,

nous crûmes approcher d'une terre, parce que nous vîmes des herbes marines, une piece de bois, divers oiseaux & des veaux marins, qu'on dit ne s'éloigner jamais beaucoup des rivages : cependant nous ne découvrîmes la la terre que quelques jours après ; cette terre, en approchant, nous parut plus grande encore ; on voyait quatre ou cinq rangs de collines s'élevant les unes derriere les autres, & une énorme chaîne de montagnes qui les dominait. Nous crûmes avoir découvert le continent Auſtral. Nous entrâmes dans une baie qui s'enfonçait dans l'intérieur : la fumée s'élevait de différentes parties de la côte, les collines étaient couvertes de bois & les vallées ombragées de grands arbres. Nous ne pûmes entrer dans la baie, mais nous vîmes à ſon entrée diverſes pirogues qui ne parurent pas faire attention à nous : çà & là on découvrait des maiſons, petites, mais propres, & près de l'une d'elles des habitans raſſemblés, aſſis ſur la greve : nous vîmes diſtinctement une paliſſade haute & réguliere qui entourait tout le ſommet d'une colline : ſerait-ce, diſions-nous, un parc de daims, ou un enclos pour les bœufs & les moutons ?

Nous jettâmes enfin l'ancre ſur un côté de la baie, à l'entrée d'une petite riviere, à demi-lieue du rivage, ſur un bon fond de ſable : des roches blanches & élevées forment les côtés de la baie : derriere eſt une terre brune. Nous deſcendîmes à terre ſur la rive orientale de la riviere qui avait là vingt toiſes de large ; nous approchâmes des habitans, ils s'enfuirent ; nous laiſſâmes l'eſquif ſous la garde de quatre mouſſes & marchâmes vers les huttes. Dès que nous fûmes un peu éloignés, quatre hommes armés de longues lances vinrent pour s'emparer de l'eſquif ; mais des hommes que nous avions laiſſés dans la pinaſſe à quelque diſtance, crierent aux mouſſes de ſe laiſſer aller au courant de la riviere ; ils le firent, mais les Indiens les ſuivant de trop près, le maître de la pinaſſe tira ſur leur tête un coup de fuſil qui les étonna & les fit regarder autour d'eux ; bientôt ils recommencerent leur pourſuite : un ſecond coup de fuſil ne les effraya point, & l'un d'eux allait lancer ſa pique ſur le bateau, quand un troiſieme coup l'étendit mort ſur la place : ſes compagnons demeurerent immobiles, puis retournerent ſur leurs pas en traînant le corps qu'ils abandonnerent

un inſtant après pour courir plus vîte, le bruit des coups nous fit revenir au bateau, nous trouvâmes l'Indien mort, la bale lui avait percé le cœur: ſa ſtature était moyenne, ſon teint était brun ſans être foncé, un des côtés de ſon viſage était peint de lignes ſpirales très-régulieres; une belle étoffe fabriquée d'une maniere qui nous était inconnue le couvrait; ſes cheveux étaient noués ſur le ſommet de la tête ſans ornement. Nous prîmes le parti de revenir au vaiſſeau, d'où nous entendîmes les habitans raſſemblés ſur le rivage parler avec beaucoup de chaleur: il y en avait encore le lendemain, ils étaient aſſis: nous nous approchâmes d'eux pour eſſayer s'il n'y aurait pas moyen de faire quelque commerce avec eux: dès que nous fûmes à terre, ils ſe leverent avec vivacité, armés de longues piques ou d'un inſtrument de talc verd très-poli, long d'un pied, peſant quatre ou cinq livres. Tupia voulut leur parler, ils ne répondirent que par des menaces, qu'un coup de fuſil tiré en l'air leur fit ceſſer: la riviere nous ſéparait d'eux, & Tupia leur parla encore, & ils lui répondirent: leur langue & celle d'Otahiti étaient deux dialectes d'une

même langue ; nous demandâmes de l'eau, des provisions, & leur offrîmes du fer ; ils nous inviterent à venir à eux, mais pour y consentir nous voulions qu'ils quittassent leurs armes, ce qu'ils refuserent toujours : nous les pressâmes de venir à nous ; l'un d'eux traversa la riviere sans armes, deux le suivirent, vingt ou trente vinrent après eux, mais armés ; nous leur fîmes des présens, ils méprisaient le fer dont ils ignoraient l'usage, & ne nous donnerent en échange que quelques plumes. Tupia nous dit qu'il fallait s'en défier, & en effet, ils tenterent de nous enlever nos armes ; l'un d'eux arracha le coutelas de Mr. Green, & l'agita autour de la tête avec des cris de triomphe, les autres devinrent insolens ; on tira sur le voleur avec du menu plomb, mais il il ne rendit point le coutelas, & l'emportait : on lui tira un second coup qui le fit tomber mort, & ce fut avec peine qu'on prévint les Indiens pour lui ôter l'arme qu'il avait volée : tous rassemblés en corps s'approchaient de nous ; quelques coups de petit plomb qui en blesserent quelques-uns, les déterminerent à passer la riviere ; ils se retirerent lentement, & nous revinmes au vaisseau.

En perdant l'eſpérance de nous lier avec ces farouches Indiens, nous nous apperçûmes que la riviere était ſalée : nous réſolumes alors de viſiter le fond de la baie pour y trouver de l'eau douce & y ſurprendre quelques habitans, afin de gagner leur amitié à force de careſſes & de préſens, & nous en ſervir pour établir une correſpondance amicale avec les autres; mais on ne trouva point de lieu pour débarquer : nous vîmes deux pirogues venant de la haute mer, l'une à voiles, l'autre à rames, & je crus avoir trouvé l'occaſion que je cherchais : celle à rames nous apperçut trop tôt & nous échappa, l'autre s'avança ſans nous reconnaître; mais dès qu'elle nous eut vus, les Indiens plierent la voile, prirent la rame, & s'en ſervirent avec tant d'activité qu'ils nous échappaient auſſi. Tupia les invitait en vain à nous approcher ſans crainte, ils s'éloignaient toujours : un coup de fuſil tiré ſur leurs têtes les arrêta : ils étaient ſept, tous ſe déshabillerent, & prirent la réſolution, non de fuir, mais de nous attaquer, & ils le firent avec des pierres, des rames & d'autres armes offenſives, il fallut nous défendre, nous tirâmes ſur eux, quatre furent tués, les trois

autres ſe jetterent à l'eau, s'y défendirent encore, & ce ne fut qu'avec beaucoup de peines que nous parvinmes à nous en rendre maîtres. Aujourd'hui encore, je ne penſe qu'avec regret à la néceſſité où je fus de donner la mort à des hommes pour exécuter mes inſtructions.

Dès que les trois Indiens furent dans le bateau, ils ſe jetterent à terre & s'attendaient à la mort: c'était de jeunes gens; nous nous hâtâmes de les raſſurer, nous les vètimes, nous les careſſâmes, & les traitâmes avec bonté: la frayeur fit place en eux à la joie, ils ſe montrerent gais & mangerent avec appétit; ils ſe coucherent d'abord ſatisfaits; mais enſuite on les entendit ſoupirer & s'affliger. Tupia était près d'eux, il les conſola, leur rendit la tranquillité, même la gaîté; car ils chanterent avec beaucoup de goût un air lent & grave comme le plein chant. Leur phyſionomie était expreſſive & annonçait de l'intelligence: le plus âgé avait 15 ans; il avait l'air ouvert, les manieres aiſées; nous les menâmes à terre le lendemain; d'abord ils l'apprirent avec des tranſports de joie, puis voyant que nous allions débarquer dans le même lieu où nous étions deſcendus en arrivant, ils fu-

rent effrayés, & nous dirent que là était l'habitation de leurs ennemis : nous leur fîmes entendre qu'ils pouvaient refter avec nous, & qu'au foir nous les renverrions à une autre habitation qu'ils nous montraient plus loin. Cependant lorfque nous eûmes traverfé la riviere, ils prirent congé de nous en verfant des larmes : puis nous approchâmes des marais pour y tuer des canards ; mais à peine étions-nous à un mille du rivage, qu'on nous fit appercevoir un corps confidérable d'Indiens qui venaient à nous ; nous revinmes à nos bateaux, & dans la marche, nos jeunes Indiens accoururent & reclamerent notre protection ; nous les reçûmes volontiers ; cependant, les Indiensapprochaient, partagés en deux corps, dont l'un marchait fur une hauteur, l'autre faifait le tour des marais : lorfqu'ils nous virent raffemblés, ils ralentirent leur marche, mais en nous fuivant toujours : à peine fûmes-nous fur un des bords de la riviere, que les Indiens parurent par pelotons fur l'autre, tous armés, & quand ils furent raffemblés, ils étaient au nombre de deux cents : nous ne pouvions efpérer de faire la paix avec eux, & il était inutile de les attendre ; ç'aurait été nous expofer

à donner la mort à plufieurs, & nous revenions au vaiffeau lorfqu'un des jeunes Indiens reconnut fon oncle dans la troupe de ceux qui étaient raffemblés. Nous nous arrêtâmes, & bientôt il y eut une conférence établie entre Tupia, nos jeunes gens & les Indiens; mais ni ceux-ci, ni les nôtres ne voulurent paffer la riviere: alors les jeunes Indiens voyant fur le rivage le corps de celui qui avait été tué la veille, le couvrirent de vêtemens, & cette marque d'intérêt fit traverfer la riviere à un homme feul & défarmé: c'était l'oncle du jeune Indien: il tenait à la main un rameau vert, fymbole de paix que nous reçumes, & nous lui fîmes des préfens; mais nous ne pûmes l'engager à venir au vaiffeau, tandis que nos jeunes gens préférerent de nous fuivre, plutôt que de refter avec leur oncle, qui, nous voyant retirés, fit quelques cérémonies en tournant autour du corps mort, & jetta fur lui une branche verte qu'il avait été cueillir, enfuite il rejoignit fes compagnons: bientôt après quatre d'entr'eux fe détacherent, & vinrent fur un radeau chercher le corps autour duquel on avait fait des cérémonies. Le lendemain, les jeunes gens confentirent volon-

tiers à defcendre, ils le firent même avec joie; mais à peine les avait-on quittés, qu'ils accoururent fur le rivage, prier qu'on les ramena au vaiffeau; on ne le fit pas, & l'on apperçut les Indiens qui vinrent les chercher fur un radeau; ils refterent avec eux jufqu'au foleil couchant; puis ils fe rapprocherent du rivage, agiterent trois fois leurs mains du côté du vaiffeau, & coururent rejoindre leurs compagnons avec lefquels ils marcherent vers le canton de leurs ennemis: comme ils étaient libres & qu'on ne les avait point dépouillés, il nous parut qu'il ne leur arriverait aucun mal. De grands cris fe firent entendre fur le rivage pendant la nuit, mais nous n'en pûmes deviner l'objet. Le lendemain nous quittâmes ce canton miférable, que les habitans nomment Taomeroa ou Grand-Sable, & à qui nous donnâmes le nom de *Baye de Pauvreté*. Elle eft fous le 195 degrés 54 minutes de longitude & le 38 degrés 42 minutes de latitude méridionale : fa forme eft celle d'un fer à cheval, une isle & deux pointes de rocs blancs & efcarpés en forment l'entrée. Nous dirigeâmes notre courfe au midi, mais le calme ne nous permit pas d'avancer; des pirogues

fe

se montrerent, Tupia s'efforça en vain de les inviter à s'approcher, elles demeuraient immobiles, lorsqu'une autre sortit de la Baie de Pauvreté & cingla directement vers nous ; quatre hommes qui la montaient vinrent sur le vaisseau ; nous sûmes d'eux que nos jeunes Indiens étaient en sûreté dans leurs habitations, & que la bonté que nous avions eue pour eux les avaient engagés à venir vers nous : leur exemple amena tous les autres ; nous leur fîmes des présens ; ils étaient avides de nos marchandises, & pour en remporter davantage, ils vendirent jusqu'à leurs vêtemens & aux pagayes de leurs canots : ils n'avaient que deux armes faites de talc verd, ayant la forme d'un battoir pointu, un manche court, des bords tranchans, ils l'appellaient *patou-patou :* elles sont propres à combattre de près, & à fendre d'un coup le crâne le plus dur : ils nous firent beaucoup d'amitiés & nous inviterent à revenir chez eux ; mais j'avais résolu de continuer mes recherches, & les pirogues regagnerent lentement la terre ; cependant elles laisserent trois Indiens à bord ; les autres ne voulurent pas les venir reprendre, & eux-mêmes étaient si contens de rester, que nous en fûmes étonnés. Ce-

pendant le lendemain, ſe voyant éloignés de quelques lieues du lieu d'où ils étaient venus, ils furent conſternés, & verſerent des larmes; Tupia les conſola, & bientôt après nous rencontrâmes deux pirogues, qui craignirent de s'approcher; mais l'une d'elles, cédant aux prieres des Indiens qui les appellaient, vint à côté du vaiſſeau. Nous y remarquâmes un vieillard qui, par la beauté de ſon vêtement, & ſon patoupatou fait d'os de baleine, nous parut être un chef: il reçut les trois Indiens dans ſa pirogue. Nous commençâmes à croire que ces peuples mangeaient des hommes; nos trois jeunes Indiens nous l'avaient dit, & ceux-ci, pour diſſiper la crainte de leurs compatriotes, leur criaient que nous ne les mangerions pas.

Nous dépaſſâmes une pointe fort élevée, terminée en angle aigu vers la mer, & plate à ſon ſommet: nous la nommâmes *Cap Table:* une chaîne de rochers était entre nous & la côte; plus loin, une petite isle nous ſemblait terminer la terre au midi, elle eſt nommée par les habitans *Teahowray;* elle le fut par nous, *Isle de Portland*, à cauſe de ſa reſſemblance avec Portland: nous vîmes ſur la

côte & ſur l'isle les habitans raſſemblés en grand nombre ; des terreins cultivés, les uns fraîchement ſillonnés, d'autres couverts de plantes ; des paliſſades élevées & rangées en ligne qui ne renfermaient aucun eſpace & dont nous ne pûmes deviner l'uſage : une pirogue s'approcha de nous en faiſant diverſes cérémonies ; l'un des hommes qui la montaient ſemblait tour à tour nous demander la paix ou nous préſenter la guerre, puis il danſait & chantait. Tupia ne put les perſuader de venir à nous. En avançant davantage, nous découvrîmes au couchant de Portland une terre qui s'étendait au midi à perte de vue, & en s'en approchant, le vaiſſeau ſe trouva tout à coup ſur un fond extrêmement raboteux, puis quelque tems après nous trouvâmes une eau profonde. Nous étions alors à un mille de l'isle dont le ſommet était formé de roches blanches, ſur les flancs deſquelles nous voyions un grand nombre d'Indiens qui nous regardaient avec attention ; croyant nous voir dans l'embarras, ils lancerent en mer cinq pirogues qui ſe remplirent d'hommes armés ; en navigeant vers nous, leurs cris, leurs geſtes menaçans, leurs lances qu'ils agitaient,

nous annonçaient ce que nous avions à en craindre : on tira un coup de fusil qui sembla les exciter encore ; il fallut tirer un coup de canon ; au bruit de l'explosion, ils se leverent tous, firent de grands cris, se rassemblerent, & ensuite retournerent tranquillement au rivage.

Après avoir tourné Portland, nous vîmes une baie profonde au couchant du Cap Table qui forme l'extrêmité d'une péninsule : nous jettâmes l'ancre à quelque distance, & là, nous apperçûmes deux pirogues qui s'approcherent de nous. Tupia leur parla, mais ne put les déterminer à monter sur le vaisseau : on leur jetta quelques bagatelles dont ils parurent contens, puis ils s'en allerent : des feux allumés nous prouverent les craintes & la vigilance des Indiens. La côte nous parut médiocrement élevée ; la greve est de sable, entrecoupée de roches blanches ; la terre au loin paraît fertile & couverte de bois ; dans l'intérieur on distingue de hautes montagnes. En voguant le long de la côte, diverses pirogues nous suivirent de loin, & semblaient nous défier & nous insulter. Le 14, nous vîmes des montagnes où il y avait encore de la neige ; au bas le pays paraît marécageux, il nous sembla y

voir des champs jaunes qui, probablement ne ſont que des glayeuls ſecs; plus loin ſont des bocages d'arbres : je voulais y envoyer chercher de l'eau douce, mais des pirogues qui du bord s'avançaient vers nous, me firent craindre quelque combat, & je renonçai à mon deſſein; cinq d'entr'elles portant plus de 80 hommes s'approcherent de nous; les Indiens chantaient leurs chanſons de guerre & agitaient leurs lances: nous les avertîmes par le moyen de Tupia, que s'ils s'approchaient davantage, nous avions des armes qui les détruiraient comme la foudre, & que nous allions leur en montrer un eſſai ſans leur faire de mal: l'exploſion du canon, le feu, le plomb qui retomba en pluie ſur la mer, les intimiderent, & ils retournerent vers le rivage. Tupia les rappella, les invita à venir ſans armes, & qu'ils ſeraient reçus en amis; une pirogue dépoſa ſes armes, & vint ſous la poupe du vaiſſeau; nous leur fîmes des préſens, & ils allaient monter à bord lorſque les autres revinrent avec des menaces: bientôt après toutes les pirogues diſparurent. Le 16, nous rencontrâmes des pêcheurs qui nous vendirent du poiſſon gâté; c'était le meilleur qu'ils euſſent, & nous vou-

lions commercer avec eux: une longue pirogue portant 22 hommes armés s'approcha aussi de nous; ils n'avaient pas de marchandises, & nous leur donnâmes quelques morceaux d'étoffes qu'ils aimaient passionnément: l'un d'eux portait une peau qui me parut celle d'une ourse, & pour m'en assurer je lui offris en échange un morceau de revêche rouge; il la reçut, & l'enveloppa avec sa peau dans un panier, sans s'embarrasser de mes plaintes: puis la pirogue & les pêcheurs s'éloignerent: ceux-ci revinrent un instant après, nous en achetâmes encore du poisson dont nous ne pouvions nous servir, & la pirogue suivit les pêcheurs: notre trafic se renouvellait, lorsqu'un des Indiens saisissant *Tayeto*, jeune Otahitien qui servait Tupia, l'entraîna dans sa pirogue & s'éloigna: pour les obliger de relâcher leur proie, nous tirâmes près d'eux; un des Indiens tomba, & les autres abandonnerent Tayeto qui, se jettant à la nage, vint vers le vaisseau, poursuivi par la grande pirogue que nous forçâmes de s'éloigner avec quelques coups de fusil & un coup de canon: les Indiens eurent quelques hommes blessés. Nous donnâmes au cap qui était alors vis-à-vis de nous le nom

de *Kidnappers*, (voleur d'enfant) : il eſt ſitué au 39e degré 43 minutes de latitude, & au 195e degré 4 minutes de longitude : deux rochers blancs, ayant la forme de meules de foin, le font aiſément reconnaître ; il fait la pointe méridionale de la grande baie que nous nommâmes *baie de Hawkes*. De là, nous ſuivîmes encore la côte, en nous dirigeant au midi : à une lieue du rivage, nous vîmes une petite isle élevée & ſtérile, où étaient des maiſons, des pirogues, des Indiens : ſans doute c'étaient des pêcheurs : l'isle fut nommée *Bare*. Plus loin nous découvrîmes une grande étendue de terre s'étendant au midi ; en le côtoyant encore, nous n'y découvrîmes point de havres, & le pays me paraiſſant toujours plus ſtérile, je réſolus de retourner vers le nord. Vis-à-vis de nous était une pointe élevée & ronde formée de roches jaunâtres ; nous la nommâmes cap *Turnagain*, (du retour) : il eſt ſous le 40e degré 34 minutes de latitude méridionale & le 194e degré 35 minutes de longitude : entre ce cap & le précédent la terre eſt fort inégale ; la côte moins couverte de bois que celle dont nous avons parlé, reſſemble davantage aux Dunes d'Angleterre ; elle paraît ce-

pendant fort peuplée; on voit plusieurs villages dans les vallées, sur les sommets & les flancs des collines; on y voyait la chaîne des monts s'étendre à perte de vue marquetée de neige : dans l'intérieur du pays, nous vîmes deux feux très-étendus, allumés pour nettaier un terrein qu'on voulait cultiver. Le 18, étant voisin d'une péninsule de l'isle Portland, une pirogue vint à nous ; elle portait cinq Indiens, dont deux paraissaient des chefs; ceux-ci monterent sur le vaisseau, nous les reçûmes d'une maniere qui les flatta, & ils voulûrent demeurer la nuit avec nous : j'eus beau leur dire que le lendemain nous serions fort loin de leur habitation, ils persisterent, & nous les gardâmes : leur pirogue & les trois autres Indiens furent mis à bord. L'un de ces chefs avait la physionomie la plus ouverte & la plus franche; ils examinaient tout avec curiosité, & furent reconnaissans des petits présens que nous leur fîmes; mais ils ne voulurent ni manger ni boire : leurs domestiques au contraire dévorerent tout ce qu'on leur présenta : le lendemain nous laissâmes partir nos hôtes étonnés de se voir si éloignés de leur canton.

Au nord de la *Baie de Pauvreté*, est un

cap remarquable, dont la roche blanche de la pointe reſſemblait au bord du toit d'une maiſon, & nous le nommâmes *Gable-end Foreland*, (promontoire du bord du toit). Le 20, nous deſcendîmes dans une baie à quelques lieues au nord du cap; les Indiens dans leurs pirogues nous inviterent à y deſcendre, ils nous dirent que nous y trouverions de l'eau douce; ces diſpoſitions amicales nous arrêterent: parmi ces Indiens, deux nous parurent des chefs; l'un était habillé d'une jaquette ornée d'une peau de chien, celle de l'autre était couverte de petites touffes de plumes rouges; nous les invitâmes à monter à bord; ils y vinrent; nous leur donnâmes de la toile qui leur fit plaiſir, & un clou qu'ils regarderent avec indifférence: nous fîmes quelque trafic avec les autres. Enſuite je voulus aller à terre avec les deux chefs & des hommes armés pour chercher de l'eau douce; mais la mer trop orageuſe ne me le permit pas, les chefs s'y rendirent ſur une pirogue qu'ils firent venir; ils nous promirent pour le lendemain, du poiſſon & des pommes de terre. Nous débarquâmes le lendemain par un tems calme, nous découvrîmes deux courans d'eau douce; les Indiens

nous reçurent par-tout avec amitié, éviterent de nous offenser, & de se rassembler en grandes troupes; nous leur fîmes de petits présens; & le lendemain nous vînmes faire de l'eau & visiter le pays: ces hommes semblaient nous voir avec plaisir, mais ne se mêlaient point avec nous: ils firent quelques échanges, puis reprirent leurs occupations ordinaires sans s'inquiéter de nos actions: Mr. Banks visita leurs habitations; il y fut reçu avec franchise & sans crainte: il les trouva quelquefois faisant leurs repas, que sa présence n'interrompait point: leur nourriture dans cette saison consistait en poisson, leur pain était la racine d'une espece de fougere; ils la grillent sur le feu, ils la battent ensuite pour en faire tomber l'écorce; l'intérieur est une pâte molle, assez douce, point désagréable au goût, mais mêlée de fils, que quelques-uns crachaient & d'autres avalaient: en d'autres tems ils ont d'excellens végétaux: on n'y vit d'animaux apprivoisés que des chiens d'une vilaine figure: leurs champs produisent des patates douces, plantées en planches, des *eddas*, connus dans les Indes orientales, des citrouilles placées dans de petits creux: chaque district était fermé

d'une haie de roſeaux très-ſerrée ; il y avait 150 à 200 âcres de terrain cultivé dans cette baie où l'on comptait environ cent habitans.

Les femmes s'y peignent le viſage avec de l'ocre rouge & de l'huile ; elles ſont coquettes & les filles folâtres : toutes portaient un jupon, au-deſſous duquel était une ceinture d'herbes parfumées à laquelle était attachée une petite touffe de feuilles de petites plantes odoriférantes : quelques hommes étaient peints, & nous en vîmes un qui avait barbouillé d'ocre ſec juſqu'à ſes vètemens, & qui en tenait ſans ceſſe un morceau à la main pour réparer ce que le frottement faiſait perdre à leur couleur : ils ne ſe baignent pas auſſi ſouvent que les Otahitiens, parce que leur climat eſt froid ; mais ils les ſurpaſſent en un point, c'eſt dans le ſoin qu'ils ont d'avoir des privés : nulle ordure ne ſe voit ſur la terre ; les reſtes des repas, la litiere, les immondices ſont raſſemblés & régulierement diſpoſés.

Les bateaux étaient occupés à faire de l'eau, & Mrs. Banks, Solander & leur compagnie voulant revenir au vaiſſeau pour mettre en ordre leur récolte de plantes, les Indiens voulurent bien les y conduire dans une pirogue,

mais ils la firent renverser dans la houle en s'y plaçant : cet accident ne les rebuta pas, seulement ils firent en deux voyages ce qu'ils avaient voulu faire en un ; ils trafiquerent tout le jour au vaisseau : c'étaient des étoffes qu'ils préféraient, mais ils semblaient d'abord donner plus de prix à celles d'Otahiti ; ils admirerent tout ce qu'on leur montra de notre bâtiment ; ils paraissaient s'attacher à nous : mais comme il était très-pénible de faire de l'eau dans cette baie, qu'on nommait *Tegadoo*, nous mîmes à la voile le lendemain. Un vent directement contraire nous empêcha d'avancer, & des Indiens vinrent pendant que nous luttions contre le vent, nous indiquer une baie plus au midi où il y avait de l'excellente eau douce : je crus devoir m'y rendre. L'aiguade, fort commode, était dans une petite anse bordée de bois, & en effet, l'eau en était très-bonne ; des Indiens accoururent pour échanger leurs armes & des provisions contre des étoffes d'Otahiti, & des bouteilles de verre qu'ils aiment avec passion ; ils montraient beaucoup de bonne foi. Mrs. Banks & Solander y recueillirent des plantes, & virent dans les vallées des maisons qui leur parurent désertes. Les

Indiens vivaient ſur les collines dans des eſpèces de hangars conſtruits très-proprement: en avançant dans une de ces vallées, ils virent un rocher troué dans toute ſa profondeur; il formait une arcade caverneuſe d'où l'on découvrait la mer, la baie & une partie des collines voiſines: l'ouverture était de 75 pieds de long, 27 de large, 45 de haut. En revenant, ils rencontrerent un vieillard qui leur montra les exercices militaires de ſon pays avec la lance & le patou-patou: c'eſt avec la lance qu'ils cherchent d'abord à percer leur ennemi, c'eſt avec le patou-patou qu'ils l'achevent. Pendant ce tems nous coupions du bois, nous rempliſſions d'eau nos futailles, nous achetions du poiſſon des Indiens. Tupia eut une correſpondance avec un prêtre du pays, & ils parurent parfaitement d'accord dans leurs idées ſur la religion; l'Otahitien demanda au prêtre s'ils mangeaient les hommes: celui-ci l'avoua, mais en aſſurant qu'ils ne mangeaient que leurs ennemis tués dans le combat. M. Banks gravit une collline eſcarpée pour y voir une haie de pieux dont nous ne pouvions concevoir l'uſage; près d'elle étaient des maiſons abandonnées; les pieux avaient ſeize pieds de haut &

étaient rangés ſur deux lignes à ſix pieds l'une de l'autre, un eſpace de dix pieds ſéparait chaque pieu ; la diſtance entre les deux lignes était hériſſée de bâtons, qui du ſommet des pieux ſe joignaient par le haut, formant une eſpece de toît ; cette paliſſade, avec un foſſé qui lui était parallele, ſe prolongeait à cent verges ſur le flanc de la colline : M. Banks n'en put pas mieux deviner l'uſage, après l'avoir vue de près, que nous ne l'avions pu de loin. Pendant ce tems nous faiſions chanter aux Indiens leur chanſon de guerre : les femmes l'accompagnerent de contorſions affreuſes, roulaient leurs yeux, tiraient leur langue & pouſſaient de profonds ſoupirs en meſure. Sur une petite isle voiſine, nous vîmes une pirogue de 68 pieds de long, 5 de large, & trois pieds & demi de haut ; ſon fond en quille était formé de trois gros troncs d'arbres creuſés, dont celui du milieu était le plus long ; les planches des côtés d'une ſeule piece, ſculptées en bas-relief, avaient 62 pieds de long : près de-là auſſi était la plus grande maiſon que nous euſſions vue dans le pays ; les parties qui étaient de bois étaient très-bien équarries, très-unies, les poteaux ſculptés en lignes ſpirales & offraient des

figures en contorſion. Nous trouvâmes d'excellent céleri dans cette baie, appellé *Tolaga*, où l'on eſt à l'abri de tous les vents. Sur la pointe méridionale eſt une petite isle très-voiſine de la terre où ſont deux rochers, dont l'un reſſemble par ſes trous, aux arches d'un pont; vers la pointe ſeptentrionale on trouve auſſi une petite isle qui n'eſt qu'un rocher; la latitude de cette baie eſt de 38 degrés 22 minutes, ſa longitude 196 degrés 43 minutes. Du poiſſon, des patates douces furent toutes les proviſions que nous y trouvâmes; il y a des rats & des chiens: on mange la chair de ceux-ci & on ſe ſert de leur peau: nous n'y vîmes pas d'autres quadrupèdes. Le ſommet des collines y eſt couvert de fougere, les flancs le ſont de bois épais formés de vingt eſpeces d'arbres qui nous ſont inconnus; celui qui nous fournit du bois à brûler reſſemble un peu à l'érable, & il en diſtille une gomme blanche; il en eſt une autre eſpece d'un jaune foncé; on y trouve des choux palmiſtes; le pays eſt abondant en plantes, les bois ſont remplis d'oiſeaux divers, tous inconnus; le ſol y eſt léger & ſablonneux.

En ſortant de la baie, nous vinmes dans

une isle que nous nommâmes d'*Est*, parce que la terre ſe dirige à l'eſt. L'isle eſt élevée, ronde, nue, ſtérile; au nord du cap qui eſt vis-à-vis, on voit beaucoup de villages & de terres cultivées & très-fertiles. Le 31, nous découvrîmes une terre qui reſſemblait à une isle: cinq pirogues montées par plus de quarante hommes armés de piques & de haches de bataille vinrent nous défier; une autre plus grande qu'aucune de celles que nous avions vues, chargée de ſoixante Indiens, partit de la côte & vint droit à nous; il fallait les empêcher d'avancer; un coup de canon chargé à mitraille les arrêta; un autre dont on dirigea le boulet au-deſſus de leur tête, les fit retourner vers la terre avec une précipitation extraordinaire. Sur le ſoir, il en vint aſſez près de nous, mais ſans armes; nos invitations ne purent les déterminer à s'approcher davantage. Nous nommâmes le cap près duquel nous arriva cette aventure, *Runaway*, ou de la fuite. Nous nous aſſurâmes que la terre découverte le matin était en effet une isle, & nous la nommâmes *White-Island*, isle blanche.

Le 1 Novembre, nous comptâmes quarante-cinq pirogues autour de nous; quelques-unes

nous

nous parlerent & nous vendirent des écrevisses de mer, des moules, deux congres; les premiers furent très-honnêtes, d'autres vinrent ensuite qui voulurent nous tromper; un coup de fusil tiré en l'air rappella la bonne foi dans les échanges; puis ils l'oublierent, nous volerent & se moquerent de nous; on tira avec du menu plomb sur l'un d'eux qui nous avait dérobé de la toile, il serra les épaules & continua de faire, avec la plus grande tranquillité, un paquet de ce qu'il nous avait pris; toutes les pirogues entonnerent leur chanson de défi: nous nous éloignâmes sans qu'elles nous poursuivissent: mais ne voulant pas qu'elles pussent répandre sur la côte qu'elles nous avaient bravés avec impunité, je fis tirer de fort loin un coup de canon à boulet; en passant près d'eux, il fit des ricochets, & les épouvanta de maniere qu'ils ramerent rapidement vers la terre.

Nous découvrîmes ensuite plusieurs isles à quelque distance de la grande terre, & vîmes partir de celle qu'on nomme *Mowtohora* une pirogue double, couverte de planches qui formaient une espece de tillac; les Indiens vinrent, nous parlerent comme amis, puis

après nous avoir lancé une grêle de pierres, ramerent vers la côte; nous paſsâmes la nuit au-deſſous de Mowtohora, & évitâmes par-là les écueils ſemés entre cette isle & la terre. D'autres pirogues revinrent le lendemain, & parmi elles celle qui nous avait inſultés la veille: elle répéta la même manœuvre; un coup de fuſil lâché en l'air la fit promptement s'éloigner. Au-delà de l'isle, la grande terre aſſez élevée, unie & ſans bois, était remplie de plantations & de villages: ceux-ci étaient grands, ſitués ſur des éminences, fortifiés du côté de terre par un parapet & un foſſé, environnés dans l'intérieur d'une haute paliſſade & de quelques autres défenſes. Nous vîmes enſuite l'isle *Mayor*, ou le *Maire*, près de laquelle ſont de petites isles que nous nommâmes *Cour des Aldermans*, entremêlées de rocs qui s'élevaient comme des colonnes & des châteaux. Sur la terre, nous découvrions des bourgades, de grandes pirogues; mais plus loin le pays parut ſtérile & déſert: les pirogues que nous en vîmes partir n'étaient que des troncs d'arbres creuſés par le feu; les Indiens preſque nuds & d'un teint brun, d'abord nous défierent, puis parurent s'adoucir; deux

javelines lancées ſur le vaiſſeau terminerent l'entretien qu'on avait avec eux; un coup de fuſil les fit fuir vers la côte. Nous entrâmes enſuite dans une grande baie où nous fûmes environnés de pirogues ; les Indiens ſe montrerent d'abord honnêtes, officieux, & nous leur témoignâmes de la reconnaiſſance ; puis ſur le ſoir, ils chanterent leur chanſon de guerre : deux coups tirés en l'air ſembla les irriter plus que les effrayer ; ils ſe retirerent cependant, mais en nous annonçant qu'ils viendraient le lendemain nous attaquer avec de plus grandes forces : ils n'attendirent pas même au lendemain ; deux fois ils vinrent pendant la nuit, mais trouvant que l'on veillait, ils ſe retirerent pour reparaître pendant le jour. Douze pirogues chargées d'environ cent cinquante hommes armés de piques, de lances & de pierres s'avancerent. Tupia leur fit des repréſentations qu'ils parurent écouter ; ils vinrent commercer, échanger leurs armes contre des toiles ou autres objets ; un d'eux reçut deux fois le prix de la ſienne ſans la vouloir céder ; il nous menaça, nous brava, & nous l'en punîmes ; car voulant demeurer quelques jours dans ce lieu, il fallait leur inſpirer aſſez

de crainte pour qu'ils ne troublaſſent pas notre tranquillité ; nous tirâmes contre lui avec du menu plomb & nous perçâmes ſa pirogue d'un coup de balle ; il s'éloigna,& les autres ne firent attention ni à ſon vol, ni à la punition que nous en avions fait ; ils continuerent d'échanger avec l'air de l'inſenſibilité. Un autre s'enfuit avec ſa pirogue en nous emportant deux pieces d'étoffes ; nous perçâmes ſa pirogue, & tous s'enfuirent. Nous nous avançâmes plus près de la côte après voir viſité la baie, puis nous reçûmes une nouvelle viſite des Indiens, mais ils montrerent plus de bonne foi ; parmi eux était un vieillard qui nous avait frappé par ſon honnêteté & ſa prudence : il paraiſſait être d'un rang diſtingué ; nous le fîmes monter à bord, & je lui fis préſent d'une piece d'étoffe & d'un clou de fiche ; il nous dit que ſes compatriotes nous craignaient ; nous l'aſſurâmes que nous ſerions leurs amis s'ils voulaient vivre en paix. Nous allâmes enſuite viſiter le pays en remontant une riviere qui était près de là ; nous pêchâmes quelques mulets, nos filets amenerent quelques coquillages, & la chaſſe nous fournit différens oiſeaux : pluſieurs reſſemblaient à la pie de mer dont ils ne ſe diſ-

tinguaient que par un plumage noir, un bec & des pieds rouges. Nous vîmes auſſi un combat entre deux Indiens : d'abord ils chercherent à ſe percer avec la lance, puis des vieillards les ayant obligés de quitter leurs lances, ils finirent leurs querelles à coups de poing. On ne voyait nulle habitation ſur la côte ; les Indiens paſſaient la nuit ſous des buiſſons, les hommes formant une enceinte où leurs femmes & leurs enfans ſont renfermés ; à côté d'eux ſont leurs armes : ils ne viennent ſur le rivage que pour y faire leur proviſion de poiſſons & de coquillages : le pays paraît déſert & ſtérile ; plus loin, en remontant la riviere, il eſt plus déſert encore : le ſommet des collines eſt ſeul couvert de verdure : il n'y croît que l'eſpece de fougere dont la racine ſert de pain aux naturels, & ils en faiſaient leurs proviſions. Ces peuples ſont diviſés en peuplades ennemies les unes des autres. Souvent ils ſe combattent, d'autrefois ils s'évitent, & nous en vîmes un exemple ; des pirogues qui venaient, faiſaient éloigner les autres juſqu'à ce qu'on ſe fut aſſuré ſi les nouveaux venus étaient ennemis ; ces peuples ne reconnaiſſent point de chefs ou *Teratu* ; nous achetâmes d'eux beau-

coup de poiſſons, ſur-tout de deux eſpeces de maqueraux, l'un ſemblable à celui qu'on pêche en Angleterre, l'autre un peu différent. Mrs. Banks & Solander trouverent ici beaucoup de plantes, & nous y obſervâmes le paſſage de Mercure ſur le ſoleil. Cette obſervation nous fit donner le nom de *Mercure* à la baie où nous étions & aux isles qui ſont plus au nord.

Pendant que nous obſervions à terre, nous entendîmes un coup de canon : deux grandes pirogues portant 47 hommes armés, s'étaient approchées avec des apparences hoſtiles ; mais ce que les autres Indiens leur raconterent de nos armes les fit avancer pour faire quelques échanges ; l'un d'eux voulut échanger ſon *haakow*, piece d'étoffe quarrée qui fait partie de leur habillement, contre un morceau de drap d'Angleterre ; il reçut le drap, puis l'emporta avec la piece ; dès qu'on en parut mécontent, lui & ſes compagnons entonnerent leur chanſon de guerre, agiterent leurs lances & défierent nos gens. Mon lieutenant irrité perça le voleur d'une balle ; il tomba mort ; les pirogues s'aſſemblerent à quelque diſtance & on crut que les Indiens méditaient une attaque ; un

boulet tiré ſur leurs têtes les mit en fuite : cette nouvelle indiſpoſa d'abord ceux avec qui nous étions, mais étant inſtruits comment le fait était arrivé, ils ſe rapprocherent : nous les vîmes prendre leur repas composé de poiſſons, d'écreviſſes de mer & d'oiſeaux que nous ne connaiſſions pas : ceux-ci étaient grillés ſur le feu, ou rôtis dans un trou garni de pierres chaudes. Parmi eux était une femme aſſiſe à terre, verſant un torrent de larmes, répétant d'une voix baſſe des paroles plaintives que Tupia n'entendait pas ; elle ſe déchirait les bras, le viſage, la poitrine avec le tranchant d'une coquille, & ſon ſang la couvrait : c'était ainſi qu'elle déplorait, à la mode du pays, la mort d'un de ſes parens. J'avais découvert une grande riviere dont l'embouchure eſt au fond de la baie, & j'allai la viſiter : nous la trouvâmes diviſée en pluſieurs branches par des isles plattes couvertes de paletuviers, & inondées à la haute marée ; de ces arbres diſtille une ſorte de reſine que nous avions vue ſur le bord de la mer en petites maſſes. Là, nous tuâmes une vingtaine d'oiſeaux de l'eſpece des Cormorans, nous les rôtîmes ſur le champ & en fîmes un repas excellent, puis

montant ſur les collines, nous ſuivîmes de l'œil au loin le cours de la riviere; ſes bords étaient couverts de paletuviers, la greve abondait en petoncles, en huitres de rochers; on y voyait un grand nombre de canards, de cormorans, de corlieus, de pies de mer, d'autres oiſeaux de riviere; à l'orient de celle-ci le pays eſt ſtérile & nud, au couchant il eſt orné d'arbres: la riviere eſt poiſſonneuſe: différens ruiſſeaux s'y rendent après avoir arroſé les lieux voiſins: ſur ſon bord oriental, près de ſon embouchure, était un petit village: nous y fûmes reçus avec honnêteté; ils nous regalerent d'un poiſſon à coquille plate qui, ſortant de deſſus les charbons, était d'un goût délicieux: près de là, eſt une péninſule où l'on remarque le reſte d'un fort dans une ſituation très-heureuſe & très-forte: des rochers eſcarpés l'enferment de trois côtés, le quatrieme l'eſt par un foſſé profond de 14 pieds & par un parapet haut de 8: il était fortifié par une double paliſſade dont les pieux inclinés vers le foſſé entraient profondément en terre: il paraiſſait avoir été détruit par le feu: ce ſerait un lieu commode pour les Européens qui voudraient paſſer quelque tems dans ces lieux.

Près de là ſont des bancs où la mer dépoſe d'excellentes huitres, dont nous régalâmes tout l'équipage. Nous viſitâmes auſſi le côté ſeptentrional de la baie où il y avait deux villages fortifiés : l'un d'eux eſt dans la ſituation la plus pittoreſque qu'on puiſſe imaginer, ſur un rocher détaché que la mer environne dans la haute marée : ce rocher était percé dans toute ſa profondeur par une arche dont le ſommet s'élevait à ſoixante pieds au-deſſus du niveau de la mer, qui coulait à travers le fond dans la haute marée : le haut du rocher au-deſſus de l'arche était fortifié de paliſſades ; l'enceinte qu'elles formaient ne pouvait renfermer que cinq ou ſix maiſons, un ſentier étroit, eſcarpé, y conduiſait ; les habitans nous invitaient à y monter, mais nous préférâmes de viſiter la bourgade voiſine dont les hommes, les femmes, les enfans vinrent au-devant de nous en criant *Horamaï*, puis ils s'aſſirent parmi les buiſſons ; ce ſont des indices de leurs diſpoſitions amicales : nous leur fimes des préſens & leur demandâmes la permiſſion de voir leur village ou *Heppah*, qui s'appellait *Warretouva*, & ils nous y conduiſirent avec joie ; il eſt ſitué ſur un promontoire élevé, dont deux

côtés lavés par les flots ſont inacceſſibles : lès deux autres le ſont, l'un par ſon élévation eſcarpée, l'autre par une paliſſade de gros pieux joints fortement enſemble avec des baguettes d'oſier, par un double foſſé dont l'intérieur avait un parapet & une ſeconde paliſſade ; toutes deux ſont enfoncées obliquement en terre : le ſecond foſſé était profond de vingt-quatre pieds ; auprès était une plateforme élevée de vingt pieds, ſoutenue par de gros poteaux, d'où l'on pouvait accabler les aſſaillans de dards & de pierres ; du côté eſcarpé où un ſentier étroit conduiſait au village était encore une plateforme, des huttes, quelques autres ouvrages de fortifications : tout le ſommet de la colline était environné de paliſſades du côté de la mer, comme de celui de la terre ; l'intérieur s'élevait par des plans différens en amphithéâtre, & chaque plan était paliſſadé ; ils communiquaient entr'eux par des ſentiers étroits qu'on pouvait fermer avec facilité : toutes les parties en étaient bien défendues ; on pouvait y faire des amas de proviſions, & nous y vîmes des racines de fougere & des poiſſons ſecs, l'eau ſeule y aurait manqué ; car on n'y boit que celle d'un ruiſſeau qui paſſe au pied de la colline ; nous

ne ſavons s'ils ont des moyens d'en faire proviſion, mais cela doit être. Nous déſirâmes voir leurs exercices d'attaque & de défenſe, & d'abord l'un deux monta ſur la plateforme, un autre deſcendit dans le foſſé; ils entonnerent leur chanſon de guerre, danſerent en faiſant des geſtes effrayans, & ſe mirent en fureur; c'eſt le prélude de tous leurs combats.

Sur le flanc de la colline, eſt un demi-acre de terrein planté de citrouilles & de patates douces; c'eſt le ſeul endroit de la baie qui ſoit cultivé: deux autres rochers détachés de la terre qui ſemblaient ne devoir ſervir que de retraite aux oiſeaux, renferment des maiſons, & ont des places de défenſe: plus loin, ſur différentes parties de la côte, nous vîmes d'autres villages dans une ſituation ſemblable; l'état de guerre continuel dans lequel vivent ces peuples, leur fait une néceſſité de fortifier les rocs où ils ſe réfugient; ce même état ne leur permet pas de cultiver beaucoup de terrein; & ſouvent auſſi, ils ſe font la guerre, parce qu'ils manquent de nourriture. Nous nous étonnâmes qu'ayant pu élever preſque ſans inſtrumens, des moyens d'une défenſe ſûre, ils n'euſſent point imaginé des armes telles

que l'arc, la flèche & la fronde, qui demandaient moins de combinaiſons : ils n'ont pour armes que la lance barbelée, le patou-patou, & un bâton long de cinq pieds, ordinairement pointu à une extrêmité & formé en hache à l'autre ; ils les manient avec la plus grande force & la plus grande agilité.

Après avoir examiné le pays & fait une ample proviſion de céleri, nous revinmes au vaiſſeau, puis nous ſortîmes de la baie accompagné des pirogues dans leſquelles était le bon vieillard *Toiava*, qui nous dit qu'il allait ſe réfugier dans ſon *Heppah*, pour échapper à la vengeance des amis de l'homme que nous avions tués. Nous remarquerons avant de quitter ce lieu, que ces Indiens ne connaiſſent point les métaux, quoiqu'il y ait lieu de croire qu'il y a dans les montagnes des mines de fer, puiſque des ruiſſeaux amenent ſur les bords de la baie beaucoup de ſable ferrugineux.

Deux jours après notre départ, nous vîmes ſur un promontoire remarquable, des Indiens qui ſemblaient être dans une conteſtation fort vive : bientôt de différens endroits, partirent différentes pirogues, dont deux portant 60 hommes, vinrent nous défier, s'éloigne-

rent, revinrent comme auparavant, déclamant leur chanſon de guerre, agitant leurs armes, nous menaçant de la mort ſi nous oſions approcher de terre. Tupia leur repréſenta en vain que la mer ne leur appartenait pas plus qu'auv aiſſeau,& qu'ils n'avaient pas le droit de nous y pourſuivre; ils continuerent leurs menaces: un argument plus fort opéra; une de leurs pirogues percée par un coup de fuſil les fit retourner ſur leur côte.

D'ici, la terre prenait une direction entre le couchant & le midi; de petites isles étaient ſemées à quelque diſtance, nous ſuivîmes la côte qui, lorſque nous eûmes doublé la pointe, tournait au midi & à l'orient; des deux côtés nous voyions la terre, nous avançâmes dans l'ouverture, où des Indiens vinrent à nous, & parlerent de *Toiava*, de *Tupia*; nous vîmes même le petit-fils du premier: nous fîmes des préſens à tous, puis continuâmes notre route juſqu'à ce que ne trouvant plus aſſez de fond pour aller plus avant, nous jettâmes l'ancre & allâmes reconnaître le pays dans nos canots; nous reconnumes que la baie aboutiſſait à une riviere que nous remontâmes l'eau en était douce: ſur ſes bords était un

village d'Indiens à qui Toiava avait parlé de nous, & nous leur rendîmes visite : nous continuâmes de remonter la riviere; mais étant à quatorze milles de son embouchure & voyant que l'aspect du pays était le même, que le cours de la riviere ne changeait point, nous abordâmes sur le rivage occidental. Là étaient des arbres élevés, d'une espece dont nous n'en avions point vus encore: à six pieds de terre, il en était qui avaient vingt pieds de tour, & quatre-vingt-dix de haut, de la racine à la premiere branche; le bois en est pesant & solide, propre à faire de belles planches, ayant comme le pin la propriété de devenir léger par des incisions, & par-là, pouvant servir à faire d'excellens mâts; c'est peut-être le plus beau bois qu'il y ait dans le monde: nous vîmes encore dans ce lieu divers arbres d'especes inconnues; la riviere y est aussi large que la Tamise peut l'être à Greenwich; le flot de la marée y est aussi fort, mais elle y est moins profonde; le fond est d'un vase très-mol; nous lui donnâmes le nom de la riviere à laquelle nous la comparions; en nous rapprochant du vaisseau, nous rencontrâmes nos honnêtes Indiens avec qui nous trafiquâmes: la marée qui remonta

& le vent, ne nous permirent pas d'atteindre notre bâtiment; il nous fallut attacher notre bateau au rivage & y paſſer la nuit fort incommodés par la pluie: dès le grand matin nous redoublâmes nos efforts & parvinmes au vaiſſeau dans le moment où le vent devenant plus fort, nous en aurait ôté l'eſpérance ſi nous avions été encore ſur la riviere. Nous fimes voile juſqu'à ce que le flux nous obligea de jetter l'ancre; alors j'allai viſiter la côte occidentale, tandis que le vaiſſeau était environné de pirogues avec leſquelles nos gens faiſaient un commerce pacifique; mais l'un d'eux ayant volé une partie d'un téleſcope, on voulut l'en punir par deux coups de fouet, & les Indiens croyant qu'on voulait le faire périr, eſſayerent de l'arracher de nos mains, & prirent des armes pour le venger; on leur expliqua ce qu'on ſe propoſait de faire, ils y conſentirent; le châtiment fut infligé, & un vieillard qui était probablement le pere du coupable, le battit encore & le renvoya à terre: cette aventure inſpira cependant des défiances aux Indiens, & ils s'éloignerent quelque tems après pour ne plus ſe remontrer. Nous continuâmes notre route ayant toujours la terre des deux côtés,

& devant nous de petites isles : à l'extrêmité nord-ouest de la riviere que nous nommâmes *la Tamise*, est une pointe à laquelle nous donnâmes le nom de *Rodney* ; à l'extrêmité nord-est, est une autre pointe que nous appellâmes cap *Colville* ; celui-ci est sous le 36e degré 26 minutes de latitude méridionale, & le 183e degré 3 minutes de longitude : il est fort élevé ; un rocher situé au sommet le rend remarquable & le fait distinguer de loin.

La Tamise descend le long d'une vallée parallèle au bord de la mer : à son orient le sol est élevé ; il est bas au couchant, par-tout il est couvert de bois & de verdure : le lit du fleuve s'élargit & forme la vaste baie où nous entrâmes pendant l'espace de 14 lieues, elle n'a nulle part moins de trois lieues de large ; les arbres couvrent ses bords qui, dans quelques endroits, sont marécageux ; entre les deux caps & dans l'embouchure, elle forme différentes petites isles, & au nord du cap Colville, il y en a une longue chaîne que nous nommâmes *Isles de la Barriere*, qui font qu'au-dedans l'ancrage est sûr : les deux caps dont nous avons parlé sont séparés par un espace de neuf lieues : les habitans qui habitent ses bords sont peu nombreux,

breux; mais ils ſont forts, bien faits, actifs; ils ſe peignent tout le corps avec de l'ocre rouge & de l'huile : leurs pirogues ſont grandes, bien conſtruites, & ſculptées avec goût.

Nous ſuivîmes les côtes de la grande terre, & vinmes jetter l'ancre dans une baie, à qui nous donnâmes le nom de *Baie des Brêmes*, de l'abondance de ces poiſſons qu'on y trouve: en peu de tems la ligne nous en fournit pour nourrir l'équipage pendant deux jours: ſon ouverture eſt de cinq lieues, ſa profondeur de trois ou quatre; au nord eſt une terre élevée couronnée de rocs pointus; vis-à-vis ſont de petites isles que nous nommâmes *Hen and Chickens*, (la Poule & les Pouſſins). Entre la baie & le cap Rodney, la terre eſt baſſe & garnie de bouquets de bois; nous n'y vîmes point d'habitans; mais les feux qu'on y remarquait pendant la nuit, prouvaient qu'elle n'eſt pas déſerte. Plus loin la terre eſt baſſe encore, & couverte de bois; nous y entrevîmes des maiſons éparſes, des bourgades fortifiées, des terres cultivées. Nous y reçûmes la viſite de deux cents Indiens amenés par ſept pirogues; nous fimes des préſens aux chefs qui ſe retirerent; mais alors les autres devinrent incommodes &

fripons, nous en punîmes un avec du menu plomb, les autres nous défierent, nous menacerent; il fallut les épouvanter avec le canon pour s'en défaire; & nous continuâmes à ſuivre la côte : des Indiens inſtruits de l'aventure de la veille vinrent amicalement trafiquer; d'autres les ſuivirent: ceux-ci avaient des pirogues bien ſculptées, & décorées de pluſieurs ornemens : ils étaient armés de patou-patous, de pierres & d'os de baleine; ils avaient auſſi des fanons de baleine ſculptés, & ornés de poils de chien. Leur teint était plus brun, plus marqué de tâches noires que celui des autres Indiens; ils avaient une large ligne ſpirale ſur chaque feſſe, & de loin on aurait cru qu'ils portaient en général des culottes raiées; mais les uns étaient plus raiés que les autres; tous avaient les lèvres noires : l'un d'eux nous vola une piece d'étoffe; un coup de fuſil l'obligea de nous la rapporter, mais alors tous ſe retirerent. Nous découvrîmes une pointe remarquable que nous nommâmes cap *Bret:* la terre en eſt élevée; à quelque diſtance eſt une petite isle où eſt un rocher percé de part en part & reſſemblant à l'arche d'un pont: au couchant eſt une baie large & profonde dont

les bords ſont peuplés : les isles voiſines le ſont auſſi : des pirogues nous approcherent ; ceux qui les montaient, étaient vigoureux & bien faits ; leurs cheveux noirs s'attachaient en touffes ſur leurs têtes garnies de plumes blanches : les chefs étaient diſtingués par la fineſſe des étoffes qui les couvraient ; ils commercerent frauduleuſement comme les autres, & un ſeul fut puni par un officier qui, avec l'hameçon d'une ligne de pêche le ſaiſit par le dos ; l'hameçon rompit & rendit la vengeance plus courte, mais peut-être plus cruelle. Les viſites fréquentes & nombreuſes que nous recevions dans notre lente navigation le long de ces côtes, nous prouverent que cette partie de la *Nouvelle Zélande* était très-peuplée. Forcés par le vent contraire, nous approchâmes de la côte pour chercher un abri près d'une petite isle ; nous y eûmes de nouvelles conteſtations avec les Indiens, qu'un boulet effleurant la ſurface de l'eau rendit plus honnêtes, ou moins fripons. J'allai viſiter l'isle avec deux bateaux armés ; dès que j'eus débarqué, les Indiens quitterent le vaiſſeau pour accourir en différentes parties de l'isle, & bientôt nous fûmes environnés de deux ou trois

cents insulaires armés qui s'approchaient en désordre; nous marchâmes à leur rencontre; ils resterent d'abord paisibles devant nous, mais leurs armes étaient prêtes, & ils étaient plutôt irrésolus que pacifiques; leur nombre s'augmentant à chaque instant, ils devinrent plus hardis, commencerent leurs danses, leurs chansons, & envoyerent deux détachemens pour se saisir de nos bateaux; je vis alors qu'il était tems de déployer notre puissance, & je tirai mon fusil chargé à petit plomb, Mr. Banks & deux autres m'imiterent, & les Indiens en désordre reculerent un peu: un chef vint les rallier, & agitant son patou-patou, les conduisit à la charge avec de grands cris. Le docteur Solander arrêta son impétuosité; se sentant blessé, il s'enfuit comme les autres; ils se rassemblerent tous sur un monticule, & y semblaient attendre un chef qui se mit à leur tête pour charger. Ils étaient hors de notre atteinte, mais le vaisseau s'étant approché de la côte, fit voler quelques boulets sur la tête des Indiens qui se disperserent alors entierement: aucun d'entr'eux ne fut tué, deux seulement furent blessés avec le menu plomb, parce que je retins l'ardeur sanguinaire de mes

gens : devenus paiſibles poſſeſſeurs du terrein où nous avions combattu, nous déposâmes nos armes & cueillîmes du céleri : peu de tems après, ayant apperçu quelques Indiens, nous nous en approchâmes; un vieillard ſuivi de ſa femme & de ſon frere, vint à nous en poſture de ſuppliant; nous le raſſurâmes: un de ſes freres avait été bleſſé, & il nous demanda avec inquiétude s'il en mourait, nous lui dîmes qu'il ne devait pas le craindre ; mais que ſi l'on nous attaquait encore, nous donnerions la mort; en lui parlant avec amitié, en lui faiſant quelques préſens, il reprit courage, & en donna aux ſiens qui s'aſſirent paiſiblement près de nous. De-là, nous montâmes ſur une colline d'où la vue s'étendait au loin; la perſpective était ſinguliere & pittoreſque, elle s'étendait ſur une multitude d'isles, de bourgades, de maiſons diſperſées & de plantations; le pays était peuplé; des Indiens s'approcherent de nous, en montrant qu'ils étaient ſans armes; ils furent témoins de la punition infligée à quelques-uns de nos gens qui leur avaient volé des pommes de terre; j'infligeai une peine plus grave à l'un d'eux qui prétendait que l'Anglais avait des droits ſur les poſſeſſions

des Indiens qui n'en avaient pas ſur les ſiennes. Nous trafiquâmes amicalement avec les Indiens ſur le vaiſſeau, ils nous reçurent honnêtement lorſque nous redeſcendîmes à terre, ce qui nous arriva ſouvent, parce que les vents contraires nous retinrent longtems dans cette baie. Un jour, un vieillard nous montra l'inſtrument dont ils ſe ſervent pour peindre des taches ſur leur corps; il reſſemble à celui que les Otahitiens employent au même uſage; nous vîmes ceux que nous avions bleſſés; la diete & la nature les avaient déja preſque guéris.

Dans leurs plantations, nous diſtinguâmes le *Morus-papyriſera*, avec lequel ils font leurs étoffes; mais cette plante y paraît rare, & les étoffes qu'on en fait n'y ont d'autre uſage que celui de leur ſervir de pendans d'oreilles. Un autre jour nous débarquâmes dans une partie très-éloignée de la baie; tous les Indiens qui l'habitaient prirent la fuite, excepté un vieillard qui nous ſuivait par-tout, & à qui nous fîmes des préſens: malgré ces marques d'amitié, il montra beaucoup d'inquiétude en nous voyant approcher d'un fort, ſitué ſur un rocher ceint de la mer & où l'on montait avec une échelle; quand il vit que nous voulions y mon-

ter, il nous dit que ſa femme y était ; & comme cette nouvelle ne nous arrêtait pas, il promit de nous accompagner, pourvu que nous fuſſions décens : l'échelle était dangereuſe & fragile, nous nous en ſervîmes cependant ; trois femmes nous virent & fondirent en larmes ; des préſens, des paroles amicales diſſiperent leurs craintes : nous viſitâmes les maiſons, & laiſſâmes les Indiens ſatisfaits de notre honnêteté.

Nous partîmes de ce lieu le 5 Décembre ; mais nous avançâmes avec lenteur ; le calme ſurvint enſuite & nous livra au courant qui nous entraînait rapidement ſur des écueils ; nous fîmes les plus grands efforts pour nous tirer de ce danger, le vent qui s'éleva ſeconda nos efforts & nous regagnâmes le large ; mais au moment où nous croyions être en ſûreté, & que nous trouvions dix-ſept braſſes de fond, le vaiſſeau toucha : ce choc nous jetta dans la plus grande conſternation ; on accourut, on s'informa, & on demandait encore où était l'écueil, que déja le vent nous l'avait fait dépaſſer.

Nous nommâmes la baie où nous avions ſéjourné, *Baie des Isles* ; elles y forment plu-

ſieurs havres ſûrs & commodes, on y trouve par-tout un bon mouillage & des rafraîchiſſemens : le poiſſon y eſt abondant ; la ſeine avec laquelle les Indiens le prennent eſt d'une grandeur énorme, elle eſt faite d'une herbe très-forte, & occupe un eſpace de trois à quatre cents braſſes ſur cinq de profondeur ; la pèche eſt leur principale occupation, des filets mis en tas ſe voient aux environs de leurs maiſons ; on y trouve des goulus, des mulets, des maquereaux, des brêmes, des paſtenades & d'autres poiſſons : les habitans paraiſſent vivre ſans avoir de rois, ils vivent en paix, quoique leurs bourgades ſoient fortifiées ; la marée s'y éleve de ſix à huit pieds.

Le vent contraire ralentit notre marche ; nous paſſâmes près des isles *Cavalles*, que nous avions déja vues ; des poiſſons qui portent ce nom & qu'on nous y vendit, le leur firent donner : à ſept lieues plus au couchant, nous vîmes une baie profonde que nous appellâmes *Doubtleſs*, & où le vent ne nous permit pas d'entrer : bientôt le calme nous ſurprit, des Indiens nous approcherent, ils nous vendirent du poiſſon, & nous apprirent que dans trois

jours, nous verrions la terre ne s'étendre plus au couchant & tourner au midi; nous pensâmes que ce lieu qu'ils nommaient *Moore Whennua*, était la terre découverte & nommée par Tasman, *Cap Maria van Diemen :* nous leur demandâmes s'ils connaissaient d'autres pays, ils répondirent que quelques-uns de leurs ancêtres avaient visité dans une grande pirogue, une contrée étendue, nommée *Ulimaroa*, qu'après un voyage d'un mois, ils avaient vu un pays où l'on mangeait des cochons. --- En ont-ils amené de-là, dit Tupia ; --- non, répondirent les Indiens : --- il faut donc que cette histoire soit fausse, --- répartit l'Otahitien ; --- peut-on aller dans un pays où il y a des cochons & n'en point ramener chez soi? --- Mais aussi pouvait-on lui répondre, comment ces Indiens pouvaient-ils en savoir le nom s'ils n'en avaient jamais vu?

Une langue basse de terre qui forme une péninsule que nous nommâmes *Knuckle*, ou (de la jointure), sépare la baie Doubtless d'une autre qui est fort grande, à laquelle nous donnâmes le nom de *Sandy Bay*, (baie de Sable): nous vîmes de-là, une haute montagne qui s'éleve sur une côte éloignée; je la nommai

Mont Camel, (mont du Chameau): autour de la baie de Sable, la terre eſt très-baſſe, fort ſtérile, compoſée d'un ſable blanc amaſſé en petites collines irrégulieres qui s'étendaient en cordons parallèles à la côte; nous y vîmes deux villages, & des pirogues qui ramerent après nous & ne purent nous atteindre, parce qu'aucune raiſon ne pouvait nous attirer dans cette baie. Déja nous croyions voir l'extrêmité de la terre de Zélande, lorſqu'une tempête nous aſſaillit, nous força d'abattre nos voiles hautes & déchira notre grand hunier. Elle ne dura pas & nous laiſſa en pleine mer, ne découvrant la terre nulle part; à peine eûmes-nous découvert une petite isle ſituée à la hauteur de la pointe Knuckle, que le vent vint de nouveau déchirer nos voiles; malgré tous nos efforts pour nous rapprocher de terre, nous en étions encore à 17 lieues; lorſque le 16 Décembre, nous découvrîmes une terre qui nous reſtait vers le ſud à 14 lieues, nous tendîmes vers elle, mais un bouillonnement violent d'eau nous fit dériver: c'était l'effet d'un courant; & après avoir lutté contre lui pendant 24 heures, nous étions encore au même lieu. Nous vîmes alors la pointe la plus ſeptentrionale de

la *Nouvelle Zélande*; elle eſt ſous le 34e degré 22 minutes de latitude méridionale & le 190e degré 35 minutes de longitude; nous la nommâmes *Cap Nord*; il ſe termine en un mondrain applati au ſommet, l'iſthme qui le joint à la terre eſt bas, & le fait paraître une isle: on y voit un *Hippah* ou village. Les vents nous forcerent à louvoyer pendant deux jours, puis nous reconnûmes de petites isles qui nous parurent celles que Taſman découvrit & nomma *les trois Rois*: & comme nous n'appercevions point la terre, quoique ſeulement à 20 lieues au couchant du cap *Nord*, nous en conclûmes que la partie ſeptentrionale de la Nouvelle Zélande était très-étroite: des raffales violentes, une tempête nous ſecouerent pendant quelques jours encore, pendant leſquels nous portâmes tantôt au midi, tantôt à l'orient, & ce ne fut que le 30 Décembre, que nous pûmes découvrir le cap Maria van Diemen, qui nous parut avoir été bien déſigné par les Indiens. Nous revîmes le *Mont Camel*, qui, de l'autre côté ne nous avait paru éloigné que d'un mille de la mer, & de celui-ci n'en paraiſſait qu'à la même diſtance, ce qui nous fit conclure que la terre n'avait pas plus d'une

lieue de large dans cet endroit. Nous étions au milieu de l'été de ces climats, & le vent y était d'une force & d'une durée dont j'avais à peine vu un exemple: nous consumâmes cinq semaines à faire 50 lieues, & encore, nous nous estimions heureux de n'avoir pas été durant ce tems, plus voisin de la terre, contre laquelle les vents nous auraient brisé.

Le cap Maria est sous le 34e degré 40 minutes de latitude méridionale & le 190e degré 22 minutes de longitude: de là, au mont Camel, la terre n'est qu'une côte stérile composée de bancs de sable blanc; plus au midi est une terre basse à laquelle succèdent des terres plus hautes, coupées de monticules: plus au midi elles présentent un aspect désert, stérile, effrayant; ce sont des collines de sable où l'on ne découvre pas une tache de verdure, où la mer se brisant en lames terribles, affecte l'ame des tristes images de la solitude, de la désolation & de la mort. Nous nous éloignâmes de ces lieux, & suivant ensuite une direction parallèle à la côte, nous arrivâmes le 10 Janvier 1770, près d'une terre qui s'élevait en petites pentes, couvertes d'arbres & de verdure; la fumée des maisons dispersées, nous annon-

çaient que le pays était peuplé. Nous appellâmes un promontoire qui s'éleve doucement de la mer à une grande hauteur, *Pointe Woody*, ou boisée ; & une isle qui en est voisine, *Gannet Island*, ou isle des Mouettes, parce que nous y en vîmes un grand nombre. Plus au midi est une pointe escarpée, que nous nommâmes *Pointe Albatross:* à quelque distance de celle-ci, nous découvrîmes une montagne très-haute & semblable au pic de Teneriffe ; sa pointe s'élevait au-dessus des nuages dont sa base était environnée ; elle était couverte de neige ; sa base est fort large & s'éleve par degrés depuis la mer qui l'avoisine ; le pays qui l'environne est plat, agréable, couvert d'arbres & de verdure. Nous appellâmes la montagne *Mont Egmont*, nous donnâmes le même nom au grand cap que forme la côte près de lui. La côte au-delà de ce mont s'étend entre le midi & l'orient : en avançant plus loin nous découvrîmes une terre élevée entre le midi & le couchant : elle avait l'apparence d'une isle située au-dessous de la Nouvelle Zélande, & elle conserva toujours cette apparence : la côte que nous suivions était fort haute, coupée par des vallons & des col-

lines, formant plusieurs baies, dans l'une desquelles je voulais entrer pour carener & réparer le vaisseau; bientôt je me trouvai dans un canal dont l'entrée se remarque par de petites isles & une chaîne de rocs ; la marée nous jetta près de la côte; mais nos bateaux nous aiderent à nous en éloigner ; nous vîmes la tête d'un lion marin s'élevant au-dessus de l'eau, une pirogue qui traversait une baie sur la côte que nous avions au midi, & un village situé sur la pointe d'une isle ; nous nous en approchâmes, & les habitans en armes se montrerent sur le rivage; nous jettâmes l'ancre à quelque distance, dans une anse très-sûre & très-commode, sur un fond mou, à la profondeur de onze brasses: quatre pirogues s'approcherent de nous : les Indiens étaient habillés comme les peint Tasman : deux coins de l'étoffe dont ils s'enveloppaient le corps, se relevaient par derriere, passaient sur les épaules & venaient se rattacher sous la poitrine ; peu avaient des plumes dans leurs cheveux ; ils tournerent autour de nous en faisant leurs menaces & leurs défis ordinaires, & ils commençaient à nous lancer des pierres, lorsqu'un vieillard voulut monter sur notre bord, & y monta malgré les

efforts que firent ses compagnons pour le retenir; nous le reçûmes avec toutes les marques de bienveillance possible, nous lui donnâmes ce qui lui faisait plaisir, & le chargeâmes de présens pour les autres Indiens. Quand il fut descendu dans sa pirogue, les Indiens danserent ou de satisfaction, ou pour nous défier encore; car ils font le même acte dans des sentimens bien différens; puis ils se retirerent dans leur Heppah. Devant nous était une vaste forêt traversée par un beau courant d'une eau excellente; nous pêchâmes & prîmes en peu d'instans 300 livres de poisson: c'est là que nous carenâmes notre vaisseau; pendant que nous étions occupés à le faire, des pirogues arriverent près de nous, & nous fûmes bien aise d'y voir des femmes, qui annoncent ordinairement des intentions paisibles chez ces sauvages insulaires; cependant ceux-ci nous firent craindre une attaque, que le bruit seul des fusils les obligea d'abandonner, & la friponnerie suivie de menaces de l'un d'eux, nous ayant fait encore recourir au menu plomb, ils s'éloignerent de nous, & ramerent à l'entour à quelque distance. Nous leur fîmes demander par Tupia, s'ils avaient jamais vu un vaisseau comme le

nôtre, s'ils n'avaient point entendu dire qu'un ſemblable y eut abordé: ils répondirent que non. La baie que Taſman appella *Baie des Aſſaſſins*, ne peut être éloignée cependant de plus de cinq lieues du lieu où nous étions.

Les femmes & quelques-uns des Indiens avaient une coëffure compoſée de touffes de plumes noires, diſpoſées en rond ſur le ſommet de la tête qu'elle couvrait & hauſſait du double. Nous deſcendîmes à terre, & notre aſpect fit fuir avec effroi une famille d'Indiens; un ſeul reſta & celui-là raſſuré, fit revenir les autres: lorſque l'un d'eux meurt, ils attachent une pierre à ſon corps & le lancent dans la mer; nous vîmes flotter ſur l'eau le corps d'une femme qu'ils avaient lancé ainſi & s'était ſéparé de la pierre. Les inſulaires s'occupaient alors à apprêter des alimens; ils faiſaient cuire un chien dans leur four: près d'eux étaient des paniers de proviſions, dans l'un deſquels nous reconnûmes des os humains rongés; ils paraiſſaient avoir été cuits & l'on voyait encore ſur les cartilages la marque des dents qui y avaient mordu. Ce ſpectacle nous fit horreur. Les Indiens dirent que c'était un de leurs ennemis

mis qui était venu ſur la côte avec ſix autres hommes, & qu'ils avaient tué celui-là. Comme nous paraiſſions douter encore qu'ils mangeaſſent les hommes, l'un des Indiens nous montra les parties du corps ſemblables à celles dont nous voyions les reſtes, rongea l'os & dit que la chair qui n'y était plus lui avait fourni un excellent repas. Parmi les femmes qui étaient là, il en était une dont les bras, les cuiſſes, les jambes étaient déchirées d'une maniere effrayante; elle l'avait fait pour exprimer la douleur que lui causa ſon mari tué & mangé par les habitans de la côte oppoſée. Le 17, nous eûmes un reveil charmant; nous entendîmes le chant très-agréable d'une multitude d'oiſeaux; on croyait entendre de petites cloches parfaitement d'accord; ces oiſeaux commencent toujours à chanter vers les deux heures du matin, & gardent le ſilence dès que le ſoleil eſt ſur l'horiſon. Le vieillard revint encore nous faire une viſite; on lui parla de l'uſage de manger ſes ennemis; on lui demanda ce qu'ils faiſaient de la tête; il dit qu'on en mangeait la cervelle, & qu'on attendait bientôt les Indiens du bord oppoſé qui devaient

venir venger la mort de leurs compagnons ; il nous apporta deux jours après quatre têtes des hommes qu'ils avaient mangé ; la chair, les cheveux y étaient encore ; elles n'avaient point d'odeur désagréable, parce qu'elles avaient été préservées de la putréfaction par quelque ingrédient. On n'en put acheter qu'une, les Indiens réservaient les autres pour leur servir de trophées.

La baie où nous étions était vaste & composée de petites anses dans toutes les directions : par-tout elle était bordée d'une forêt épaisse : nous y tuâmes des cormorans : le poisson est très-abondant dans ce lieu ; nous allâmes examiner le filet d'un Indien qui pêchait ; sans nous craindre, ni faire beaucoup d'attention à nous, il fit ce que nous désirions de lui & nous montra son filet : il était de forme circulaire, de 8 pieds de diamètre, & étendu par deux cerceaux : l'appât était au fond, le haut était ouvert, & quand le poisson est au fond, le pêcheur releve le filet lentement & le ferme : nous trouvâmes en divers lieux trois os de hanches d'hommes, & des cheveux suspendus à une branche d'arbre : quelques Indiens vinrent d'un bourg que nous

n'avions pas vu, quoique ſitué ſur la baie, & nous vendirent du poiſſon pour des clous dont ils avaient appris l'uſage. Pendant que quelques-uns de nous pêchaient ſur les rochers, que d'autres erraient au loin ſans appercevoir nulle part des traces de culture, que MM. Banks & Solander s'occupaient ſur la grève de recherches botaniques, je grimpai ſur les collines avec un matelot : je croyais pouvoir découvrir de là l'étendue du canal; mais d'autres collines & des bois impénétrables nous en déroberent la vue ; je vis cependant un paſſage qui conduiſait de la baie où nous étions à la côte occidentale, & la mer qui baignait la côte orientale : je m'aſſurai que ce qui m'avait paru une partie de la terre ferme n'était que de petites isles où je vis deux villages abandonnés depuis long-tems. Le 14, nous allâmes dans le *Hippah* que nous avions découvert d'abord en arrivant dans la baie : ſes habitans nous reçurent avec civilité, avec confiance : le roc ſur lequel il eſt bâti n'eſt ſéparé de la terre que par une fente de quelques pieds ; il eſt eſcarpé de toutes parts ; un ſeul endroit peut être regardé comme acceſſible &

là il eſt paliſſadé : les maiſons des Indiens ſont propres & commodes ; ils nous vendirent des os humains & nous vîmes une croix ornée de plumes, monument élevé à la mémoire d'un mort. Les lieux voiſins de cette isle n'ont que des maiſons déſertes : nous fumes ſurpris de ce qu'au milieu de la confiance que les Indiens nous marquaient, ils ne parlerent à Tupia que de fuſils & d'hommes tués ; nous ignorions alors qu'un de nos officiers s'amuſant ſur un bateau, avait vu trois pirogues s'approcher, & que craignant d'en être attaqué, il avait fait feu ſur eux ; mais perſuadés qu'ils n'avaient eu que des intentions pacifiques, nous fumes affligés de ce qu'elles avaient été ſi mal reconnues. Le lendemain, en viſitant l'embouchure du canal, nous rencontrâmes ſur la côte une famille d'Indiens qui ſe diſperſait pour pêcher ; ils vinrent au-devant de nous, ils étaient au nombre de trente, hommes, femmes ou enfans ; nous leur donnâmes des rubans, des verroteries ; tous nous embraſſerent & nous donnerent du poiſſon ; nous fumes charmés de cette nouvelle connaiſſance : le 26, nous allâmes voir le détroit qui joint les deux

mers : du haut d'une colline très-élevée, nous le découvrîmes ; il nous parut avoir 4 lieues de large : nous élevâmes là une pyramide où nous laiſſâmes des balles, du petit plomb, des verroteries &c. pour être un monument qui aſſurât ceux qui viſiteront ce lieu que des Européens y ont été avant eux : au bas de la colline nous trouvâmes une autre famille d'Indiens qui nous virent avec joie & nous montrerent où nous trouverions de l'eau douce : nous nous rendîmes auſſi dans le bourg dont on nous avait parlé ; on ne s'y rend pas ſans danger, mais les Indiens nous y reçurent à bras ouverts ; nous y comptâmes une centaine de maiſons ; le rocher & une plate-forme les défendent : nous donnâmes des clous, des rubans, du papier à ces bonnes gens, & ces préſens leur firent tant de plaiſir, qu'ils remplirent notre bateau de poiſſons ſecs dont ils avaient fait de grandes proviſions. Nous avions auſſi voulu pénétrer dans les terres, mais des plantes paraſites, touffues, entrelaſſées qui rempliſſaient l'eſpace entre les arbres, rendaient les bois impénétrables ; nous cueillîmes du céleri ſur une isle où il était abondant, & pendant que

nous nous y occupions de cet objet, des Indiens y aborderent; cinq ou six femmes qu'ils avaient avec eux, s'assirent, se firent des blessures effrayantes avec des coquilles ou des morceaux de talc, tandis que les hommes insensibles à leur état, travaillaient à réparer des huttes abandonnées.

Avant que de quitter ce pays, nous élevâmes deux poteaux surmontés d'un pavillon, l'un dans le lieu de l'aiguade, l'autre près du Hippah de l'isle, que les habitans nomment *Mortuara* : nous y gravâmes le nom du vaisseau, & le tems du débarquement; les Indiens promirent de ne l'abattre jamais: nous leur fîmes encore des présens, nous y joignîmes une piece de monnaie & des clous de fiche où étaient gravés la grande flèche du Roi: ils nous dirent que la terre que nous avions au sud-ouest était composée de plusieurs isles, parmi lesquelles en était une très grande située à l'orient; ils nous assurerent qu'ils n'avaient jamais entendu parler d'un vaisseau semblable au nôtre, mais que leurs ancêtres leur avaient dit qu'un petit bâtiment venant d'une contrée éloignée nommée *Ulimaraa*, portant quatre hommes, avaient été tués en débarquant: selon eux

Ulimaraa eſt ſitué vers le nord. Tupia nous avait parlé auſſi de ce pays dont il avait des notions confuſes : nous remarquâmes qu'ils nous vendaient du poiſſon avec peine : quelques-uns s'affligeaient des préparatifs de notre départ, d'autres s'en réjouiſſaient.

Deux fois nous levâmes l'ancre pour nous éloigner ; deux fois les mauvais tems nous forcerent de la rejeter : dans l'intervalle M. Banks & Solander rencontrerent une famille d'Indiens très-aimable ; une veuve y pleurait ſon époux avec des larmes de ſang, ſon fils était près d'elle, tous deux étaient aſſis ſur des nattes, les autres au nombre de ſeize, étaient autour d'eux aſſis en plein air, car ces Indiens ne paraiſſent pas même avoir un abri contre la pluie & les orages : ils ſe montrerent affables, obligeans, & firent regretter à nos obſervateurs de ne les avoir pas connus plus-tôt. Enfin le 6 de Février, nous ſortîmes du canal que nous nommâmes *canal de la reine Charlotte*, il eſt ſous le 41e d. de latitude méridionale & le 192e d. 45 m. de longitude : la terre au midi du canal eſt appellée par les habitans *Kaomaroo* ; la terre de l'anſe où nous mouillâmes

ſe nomme *Totaranue* ; nous donnâmes à l'anſe même le nom de *Ship-cove* (anſe de vaiſſeau) ; c'eſt la plus méridionale des trois qui ſont au dedans de l'isle Mortuara ; elle eſt très-commode & très-sûre ; deux canaux entre les isles y conduiſent ; les marées y montent de 6 à 8 pieds : le canal même a trois lieues de large à ſon entrée & dix lieues de long : autour, la terre eſt ſi élevée que nous l'apperçûmes de vingt lieues en mer : ce ſont de hautes collines, de profondes vallées couvertes de grands arbres dont le bois eſt très-dur & peſant : la mer y abonde en poiſſons, & ſes rivages en cormorans & en oiſeaux ſauvages : le nombre des habitans que nous vîmes ne ſurpaſſait pas 400 ; ils ne cultivent point la terre & vivent diſperſés le long des côtes où ils trouvent du poiſſon & des racines de fougere dont ils vivent : dans les dangers, ils ſe retirent dans leurs hippas ; ils paraiſſent pauvres ; leurs pirogues ſont ſans ornement ; ils ſemblent connaître l'uſage du fer, & préférerent d'abord le papier à toute autre choſe dans les échanges ; mais quand ils virent que l'eau le gâtait, ils le mépriſerent ; ils eſtimaient

peu les étoffes d'Otahiti, mais beaucoup le gros drap d'Angleterre & le *Kerſey* rouge.

Dès que nous fûmes ſortis du canal, je me dirigeai vers le levant; mais le calme nous ſurprit, & un courant rapide nous porta près d'un roc qui s'élevait perpendiculairement de la mer; le danger augmentait à chaque inſtant, & il ne nous reſtait qu'un moyen pour nous ſauver; ce fut de jetter une ancre; le fond était à 75 braſſes, elle nous ſoutint juſqu'à-ce que la marée vint nous aider à changer de ſituation: dès qu'elle ceſſa nous remîmes à la voile, & nous approchâmes de la côte méridionale; d'où l'on voyait s'élever une montagne d'une hauteur prodigieuſe & couverte de neige. Nous donnâmes le nom de *Palliſer* à la pointe la plus méridionale de la terre que nous avions vers le nord: la pointe la plus avancée de celle que nous avions au midi, reçut le nom de *Campbell:* nous étions alors vis-à-vis d'une baie profonde que je nommai *Bay Cloudy*, baie nebuleuſe ou obſcure, au fond de laquelle eſt une terre baſſe couverte de grands arbres. Je ſuivis la côte de la terre ſituée vers le nord, pour m'aſſurer que c'était une

isle; j'en étais presque assuré, mais plusieurs de mes officiers en doutaient, & je ne voulais pas laisser de doutes : il s'agissait donc de remonter le long de la côte jusqu'au cap Turnagain que nous avions déjà reconnu & qui n'était éloigné que de 15 lieues du lieu où nous étions. Nous voguâmes vers le nord ; trois pirogues nous atteignirent à force de rames : ceux qu'elles portaient étaient plus propres que ceux de la baie dont nous sortions, ils étaient aussi plus civils : leurs pirogues sont sculptées. En recevant nos présens, ils nous en donnerent en échange : ils nous demanderent des clous & n'en avaient jamais vus ; sans doute ils en avaient entendu parler à leurs voisins, & ce fait prouve qu'il y a beaucoup de communications entre ces peuples : ceux-ci ne sont point soumis au *Teratu* ; ils se retirerent contens de nous comme nous l'étions d'eux. Le tems s'était éclairci, nous vîmes le cap Turnagain à quelque distance, & tous nos officiers étant persuadés que la terre que nous voyions, ou l'*Eaheinomowe*, était une isle, nous cinglâmes vers le levant. Mais le vent nous chassa jusqu'auprès du cap *Palliser* ; entre lui & le

cap Turnagain, la terre en pluſieurs endroits eſt baſſe & plate, verte, agréable; dans l'intérieur on y découvre de hautes collines. Le 14, nous étions vis-à-vis la haute montagne couverte de neige dont nous avons parlé, nous cinglions vers le midi, & nous laiſſions derriere nous une chaîne de montagnes très-élevées dont l'extrêmité ſeptentrionale n'eſt pas éloignée du cap *Campbell*; à ſon pied nous découvrions au loin vers les lieux où nous tendions, une terre baſſe qui ſemblait une isle: l'après-midi M. Banks étant deſcendu dans le bateau, s'éloigna de nous pour chaſſer; bientôt nous apperçûmes quatre doubles pirogues s'avancer vers lui; nous fîmes des ſignaux pour le rappeller, il ne les apperçut pas: le calme était profond, & nous craignîmes qu'il ne fut atteint avant de nous avoir approché; mais les Indiens n'avaient quitté le rivage que pour contempler le vaiſſeau, & M. Banks revint tranquillement. Tupia employa en vain toute ſon éloquence pour inviter les inſulaires à venir vers nous; après nous avoir examinés, ils s'en retournerent: nous donnâmes à la terre d'où ils étaient partis le nom de *Lookers-on*,

ou des ſpectateurs : c'était celle qui avait l'apparence d'une isle. Nous crûmes voir terre au ſud - eſt, & nous en approchâmes ; mais le lendemain au matin, nous ne vîmes plus même l'apparence qui nous avait trompés. Le 16, nous en vîmes une dirigée vers le midi & détachée de la côte que nous ſuivions : c'était en effet une isle à laquelle nous donnâmes le nom de *Banks :* elle eſt de forme circulaire & a vingt-quatre lieues de tour ; ſa ſurface élevée, irréguliere, briſée, paraît peu fertile ; cependant la fumée qui s'en élevait nous prouva qu'elle n'était pas déſerte : ſa latitude eſt de 43 d. 32 m. ſud, ſa longitude 191 d. Un nuage que l'on crut être une terre ſituée plus à l'orient, nous fit éloigner de ſes côtes ; on fut bientôt perſuadé qu'on s'était trompé, & nous revinmes près des côtes de la terre que nous avions ſuivie juſqu'alors & que les habitans nommaient *Tovy Pœnammoo :* balotés par un vent violent, par une mer agitée, nous avançâmes peu ; nous revîmes la côte : c'était un ſol bas, plat, terminé par de hautes montagnes, paraiſſant par-tout ſtérile & déſert ; nous étions alors au midi de l'isle Banks : plus loin nous entre-

vîmes encore une haute montagne ; nous nous tenions à ſept lieues, à cauſe des lames fortes & bruiantes qui ſecouaient le vaiſſeau ; dans cette ſituation nous tuâmes deux poules *du Port Egmont*, les premieres que nous ayons vues ſur cette côte : la terre entrecoupée de collines & de vallées nous parut tourner vers le couchant ; le brouillard nous la cacha peu de tems après, mais les montagnes paraiſſaient au-deſſus du brouillard : lorſqu'il fut diſſipé, nous découvrîmes une pointe de terre ou cap avancé que nous nommâmes *Saunders* ; une montagne qui s'éleve à quelque diſtance en forme de ſelle, le fait remarquer. Plus au midi la côte paraît médiocrement élevée, entrecoupée de montagnes couvertes de bois & de verdure. Une tempête rendit notre route pénible, dangereuſe & lente ; nous nous éloignâmes de la côte, & ne vîmes au loin aucune apparence de terre ; nous revinmes vers celle que nous avions quittée, & nous apperçûmes des baleines & des veaux marins ; la côte, lorſque nous pûmes la revoir, était élevée & unie ; plus loin nous vîmes deux terres, l'une élevée, l'autre baſſe, qui nous parurent

être des isles ; une bande de rochers qui parut tout à coup devant nous, nous aurait mis en danger si le vent du nord ne s'était élevé ; elle est à 6 lieues de terre, & à quelque distance, on en voit une autre contre laquelle la mer brise avec fureur ; nous leur donnâmes le nom de *Traps* ou de piége, parce qu'en effet ils peuvent surprendre & perdre des navigateurs peu attentifs. Vis-à-vis, la terre nous parut élevée & stérile, on n'y voit point d'arbres ; quelques arbrisseaux y sont répandus çà & là ; elle est marquée de taches blanches que je pris pour du marbre : nous nommâmes *Cap Sud* la pointe la plus méridionale de cette terre ; il est sous le 47e d. 19 m. de latitude méridionale & sous le 185e d. 12 m. de longitude. Au-delà est un golfe formé par la terre terminée par le Cap Sud, qui est un grand promontoire joint à la grande terre de la Nouvelle Zélande par une terre basse. Devant ce golfe est une isle ou rocher de mille pas de circuit, très-haut, fort stérile ; & nous lui donnâmes le nom de *Solander:* le golfe même paraît n'offrir aucun abri ; le pays est hérissé de montagnes dont le sommet était marqueté de neige ; on y

voit des bois dans les vallées & les lieux élevés, mais nul indice d'habitation : il eſt terminé par la pointe la plus occidentale de cette contrée, & c'eſt pourquoi nous lui donnâmes le nom de *Cap Oueſt*, ſous le 45e d. 54 m. de latitude méridionale & le 185e d. 7 m. de longitude : trois lieues plus au nord eſt une baie que nous nommâmes *Dusky*, ou obſcure ; ſon ouverture eſt de plus d'une lieue, ſa profondeur paraît égale ; elle renferme des isles qui doivent former des abris sûrs ; ſa pointe ſeptentrionale préſente cinq rochers qui préſentent l'apparence des quatre doigts & du pouce de l'homme, & nous l'appellâmes pointe de cinq doigts, *Point five Fingers* : le terrein qui y eſt joint eſt élevé & couvert de bois ; dans l'intérieur on ne voit que montagnes & rochers ſtériles. Je n'entrai pas dans la baie *Dusky*, non plus que dans une autre ſituée plus au nord, & qui paraît offrir un aſile sûr & commode ; à chacun de ſes côtés, la terre s'éleve preſque perpendiculairement à une hauteur prodigieuſe, & ce fut ce qui me fit craindre d'y entrer, car je n'en aurais pu ſortir que par un vent qui aurait ſoufflé directement vers ſon entrée,

& on ne peut eſpérer qu'aſſez rarement : mes officiers cependant déſiraient vivement qu'on y jetta l'ancre. Nous continuâmes de ſuivre la côte dont la direction était vers le nord. Le 15 Mars, en nous approchant de la terre, nous crûmes voir un canal, qui, vu de plus près, ne fut plus qu'une vallée profonde entre deux hautes collines ; plus au nord était une pointe formée de rochers élevés & rougeâtres d'où tombe une caſcade qui ſe partage en quatre ruiſſeaux, & nous lui donnâmes le nom de *Pointe de la Caſcade* : aſſez près de la côte, nous ne trouvions point de fond ; tantôt la terre coupée en vallées & en montagnes ſe montrait à nous couverte de neige ; tantôt un brouillard épais la dérobait à nos regards ; il nous fallait combattre des lames qui nous portaient ſur la côte, & quelquefois un calme profond : la terre continua toujours de ſe montrer eſcarpée & montueuſe dans l'intérieur ; vers le rivage elle eſt baſſe, & s'éleve doucement juſqu'au pié des montagnes ; la plus grande partie eſt couverte de bois : les montagnes forment au-delà de la Pointe des cinq doigts une autre chaîne d'une hauteur prodigieuſe, ne préſentant que des rocs dépouillés,

dépouillés, ou des fondrieres de neige; il eſt difficile d'imaginer une perſpective plus ſauvage, plus effrayante que celle de ce pays vu de la mer: on n'y voit que des fentes entre les rochers, & point de vallées; mais à leur pied, juſqu'au rivage, le ſol eſt couvert de bois, il forme des vallées très-larges & unies où il paraît qu'il y a beaucoup de marais. Nous navigeâmes en ſuivant toujours cette côte juſqu'au 27, où le brouillard diſſipé me fit appercevoir une isle que je reconnus bientôt pour être la même que j'avais vue à l'entrée du détroit de *la Reine Charlotte.* Alors nous eumes fait le tour de ce pays; mais je voulus faire de l'eau avant de le quitter; j'entrai donc dans une baie, où je trouvai un abri pour le vaiſſeau & une aiguade; nous nous occupâmes à remplir nos futailles, à couper du bois: nous examinâmes les côtes de la baie; du haut d'une colline je n'en pus voir l'extrêmité, & il me parut qu'elle avait pluſieurs entrées, ou des baies plus petites, à couvert des vents de mer par les isles qui ſont en dehors; la terre y eſt montueuſe, couverte d'arbres, de buiſſons, de fougères, de huttes abandonnées:

les pierres veinées y ont une apparence minérale, mais nous n'y trouvâmes aucun minerai.

J'aurais desiré revenir en Europe par le cap *Horn* ; mais il aurait fallu braver le froid qui règne dans ces climats, même lorsqu'on y arrive en été, & nous y serions arrivés dans le milieu de l'hiver : en revenant par le cap de *Bonne-Espérance*, nous ne pouvions espérer de faire aucune découverte intéressante. Nous résolumes de prendre la route des Indes orientales, de tendre au couchant jusqu'à ce que nous eussions rencontré la *Nouvelle-Hollande*, & de la suivre jusqu'à son extrêmité septentrionale, ou de chercher les isles de *Quiros*. Nous partîmes donc le 31 Mars 1770, de la Nouvelle-Zélande, en partant du point le plus oriental de la terre que nous venions de parcourir, & je l'appellai cap *Farewell* ou d'*adieu* ; la baie de laquelle nous sortions reçut le nom de *Baie de l'Amirauté* : les deux pointes qui la forment eurent le nom de *Stepheens* & de *Jackson* : entre l'isle qui est à son entrée & le cap Farewell, est une autre baie dont nous ne pûmes distinguer le fond,

l'eau n'y eſt pas profonde, nous l'appellâmes Baie des Aveugles, *Blind-Baie ;* je crois que c'eſt la *Baie des aſſaſſins* de Taſman. Mais avant de quitter ces lieux, jetons un coup-d'œil général ſur le pays, ſes habitans, leurs mœurs, leurs uſages.

Ce pays, diſtingué ſur les cartes ſous le nom de *Nouvelle-Zélande* fut découvert le 13 Décembre 1642 par *Abel Janſen Taſman*, qui la nomma *Terre des Etats ;* attaqué dans la Baie des Aſſaſſins, il ne deſcendit plus à terre & ne la connut qu'imparfaitement. Elle eſt formée de deux isles & ſituée entre le 34e & le 48e d. de latitude méridionale, & entre le 196e d. 30 m. & le 183e d. 30 min. de longitude. Nous avons dit que les habitans donnent à la plus ſeptentrionale le nom d'*Eaheinomauwe*, à la méridionale celui de *Tovy* ou *Tavai-Poenammoo.* Celle-ci eſt un pays montueux pour la plus grande partie, preſque ſtérile, & peu habitée : celle-là eſt remplie de collines & de montagnes, mais toutes couvertes de bois ; chaque vallée y eſt arroſée par un ruiſſeau d'eau douce : leur ſol, celui de leurs plaines, eſt léger, cependant fertile, & on peut croire

que toutes les graines & les légumes d'Europe y viendraient bien ; les végétaux qu'on y voit nous ont fait penſer que les hivers y ſont plus doux qu'en Angleterre, & l'été n'y eſt pas plus chaud ; un établiſſement Européen pourrait y proſpérer promptement ; les ſeuls quadrupèdes ſont les chiens & les rats : ceux-ci y ſont peu nombreux ; il y a des veaux marins ſur la côte, mais en petit nombre ; les naturels du pays en travaillent les dents en forme d'aiguilles de têtes ; on y trouve auſſi quelques baleines : des oiſeaux qui y vivent, la mouette eſt peut-être la ſeule qui ſoit exactement comme celle d'Europe : les canards, les cormorans cependant reſſemblent aſſez aux nôtres : on y trouve auſſi des eſpeces de faucons, de chouettes, de cailles & pluſieurs petits oiſeaux dont le chant eſt très-mélodieux. Les oiſeaux de l'Océan, comme les albatroſs, les fous, les pintades, n'y paraiſſent que de tems en tems. On y voit auſſi le pengoin ou nuance, eſpece mitoyenne entre l'oiſeau & le poiſſon, dont les plumes diffèrent peu des écailles, & les aîles des nageoires. Il y a aſſez peu d'inſectes ; on y voit des papillons, des eſcarbots, des mou-

ches de ſable ; mais ils ne ſont pas aſſez nombreux pour être incommodes. La mer y fourmille de poiſſons très-ſains & d'un goût agréable, leur diverſité eſt égale à leur abondance : on y voit des troupes innombrables de diverſes eſpeces de maquereaux & pluſieurs ſortes d'autres poiſſons que nous n'avions jamais vus ; le plus délicat eſt une eſpece de hommard, différent en divers points de l'écreviſſe d'Angleterre ; il eſt rouge & tout hériſſé de pointes ſur le dos : nous y avons trouvé l'*éléphant de Pejegalo* ou le *poiſſon coq* décrit par Frezier, des eſpeces de chiens de mer, des anguilles, des congres de différentes eſpeces, & d'excellens poiſſons à coquille, comme des clams, des pétoncles & des huîtres. Le pays eſt couvert de grandes forêts remplies de bois de charpente, d'arbres droits & vigoureux : il y en a un ſur-tout qui ſe faiſait diſtinguer par une fleur écarlate qui ſemble être un aſſemblage de pluſieurs fibres ; il eſt de la groſſeur du chêne, eſt très-dur, très-peſant, & convient pour tous les ouvrages de moulin : un autre très-élevé & très-droit qui croît dans les marais, peut fournir de très-beaux mâts de vaiſſeau ; ſa feuille reſſemble à celle

de l'if, & il porte des baies dans de petites touffes : aucun ne porte des fruits bons à manger. Le sol est couvert de verdure, & il s'y trouve beaucoup de plantes inconnues en Europe ; mais on y trouve peu de celles que nous connaissons ; il n'en est qu'un petit nombre qui fournissent un aliment ; le céleri, le cresson y sont abondans ; on y mange la racine de fougère & une autre plante qui est désagréable au goût : on y cultive les ignames, les patates douces, les cocos, & des citrouilles qui fournissent des vases utiles : le meurier à papier chinois s'y trouve, mais il est rare : il y a deux especes d'une plante qui tient lieu aux habitans de chanvre & de lin ; toutes deux ont la feuille du glayeul, les fleurs de l'une sont jaunes, celles de l'autre sont d'un rouge foncé : ils s'habillent avec les feuilles sans autre préparation ; ils en font des cordons, des filets, des lignes, des cordages plus forts que ceux du chanvre, & en font encore des étoffes excellentes : cette plante utile serait un beau présent à faire à l'Europe. Il paraît qu'il y a des métaux, mais on ne peut le dire que par conjecture : les lieux où un établissement pourrait le mieux réussir, se-

raient dans les environs de la Tamiſe, & dans la *Baie des Isles.*

Ce pays a de grands eſpaces abſolument déſerts, & là où il eſt habité, il ne paraît l'être que près des côtes: les hommes y ſont grands, forts, bien proportionnés, vigoureux, agiles, ils montrent dans tout ce qu'ils font beaucoup de dextérité; leur teint eſt brun; les femmes n'ont pas les organes délicats, mais leur voix eſt très-douce; elles ſont plus gaies, plus enjouées, plus vives que les hommes: l'habillement des deux ſexes eſt le même: les hommes ont les cheveux & la barbe noire, les dents régulieres & très-blanches; ils vieilliſſent & ont peu de maladies; & comme leurs femmes ils ſont doux & affables, & ſe traitent avec beaucoup d'égards, mais ils ſont implacables envers leurs ennemis: la miſere & la détreſſe où peuvent être réduites des peuplades qui ont peu de végétaux comeſtibles, preſque point d'animaux domeſtiques, paraiſſent être les cauſes de ces guerres qui changent ces hommes doux en bêtes féroces, & en antropophages: ils nous regarderent d'abord comme des ennemis, puis lorſqu'ils eurent connu nos forces, &

que nos intentions n'étaient pas de leur nuire, quoique nous en eussions le pouvoir, ils eurent en nous une confiance sans bornes, & nous les surprîmes rarement dans une action mal-honnête ; ils montrent dans leur commerce & leur maintien, autant de réserve, de décence & de modestie dans des actes qu'ils ne croient pourtant pas criminels, qu'on en trouve parmi les peuples les plus civilisés : les femmes sans être sévères, étaient décentes, & manquer aux égards qu'elles exigeaient, c'était rompre avec elles. L'huile ou graisse dont les deux sexes s'oignent les cheveux, est ce qu'ils ont de plus désagréable ; ils connaissent l'usage du peigne & en ont besoin : les hommes attachent leurs cheveux au-dessus de leur tête, ou les font avancer en pointe de chaque côté des joues ; les femmes les portent courts ou les laissent flotter sur leurs épaules ; les uns & les autres se peignent le corps de taches noires ; mais les femmes en ont moins & de plus petites que les hommes ; ceux-ci semblent en ajouter toutes les années, & les vieillards en sont couverts : outre ces taches, ils ont sur le corps des sillons profonds & larges d'une li-

gne, dont les bords ſont dentelés : le viſage des hommes âgés en eſt preſqu'entierement couvert ; elles ſont ordinairement tracées en ſpirales, avec beaucoup de préciſion & d'élégance : ſur le corps elles reſſemblent au feuillage des ciſelures anciennes : de loin elles paraiſſent toutes ſemblables ; elles ſont toutes différentes quand on les voit de près : c'eſt ici ſur les feſſes où l'on en voit le moins: nous avons vu qu'ils ſe peignent auſſi la peau avec de l'ochre rouge & de l'huile.

Leur habillement paraît d'abord bizarre ; les feuilles de glayeul dont ils le compoſent, ſont coupées en 3 ou 4 bandes qu'ils entrelaſſent, & ils en forment une étoffe qui tient le milieu entre le réſeau & le drap ; deux pieces de cette étoffe font un habillement complet ; l'un s'attache ſur l'épaule & pend juſqu'aux genoux ; l'autre eſt enveloppée autour de la ceinture & pend juſqu'à terre : cette couverture convient à des hommes accoutumés à vivre & dormir en plein air : ils font d'autres étoffes plus unies & qui ſont faites avec bien plus d'art ; la plus belle ſe fait des fibres dont nous avons parlé, entrelaſſées comme nos toiles ; ils la manufactu-

rent dans une eſpece de chaſſis de 5 pieds de long, de 4 de large; les fils qui forment la chaine ſont attachés au bout du chaſſis, & la trame ſe fait à la main. Ces étoffes ſont bordées de franges de différentes couleurs, faites ſur différens modèles, travaillées avec beaucoup de propreté, & même d'élégance, quoiqu'ils n'aient point d'aiguilles; leur plus riche habillement eſt celui qui a une fourrure de bandes de peaux de chien différemment colorées. Les femmes négligent plus leur habillement que les hommes; elles n'ôtent la piece d'enbas que lorſqu'elles entrent dans l'eau pour prendre des écreviſſes de mer, mais alors elles ont ſoin de ſe cacher aux hommes : nous en ſurprîmes un jour dans cette occupation, & nous vîmes les unes ſe cacher dans les rochers, & les autres ſe tapir dans la mer juſqu'à ce qu'elles euſſent fait une ceinture & un tablier des herbes marines qu'elles purent trouver, & encore elles ne ſe montraient qu'avec peine. Les deux ſexes ont des trous aux oreilles, aſſez grands pour y paſſer le doigt, où ils enfilent de l'étoffe, des plumes, des os d'oiſeaux, quelquefois du bois, ou des clous

que nous leur donnions, ou le duvet de l'albatrofs, formant deux touffes de la groffeur du poing & blanches comme la neige : ils y fufpendent auffi des cifeaux, des aiguilles de talc vert, des dents & des ongles de leurs parens morts, &c. : les femmes fe font des bracelets, des colliers d'os d'oifeaux & des coquillages ; les hommes portent un cordon autour du cou, auquel ils attachent un morceau de talc vert ou d'os de baleine, fur lequel on a groffièrement fculpté la figure d'un homme : nous avons vu un homme qui portait une plume au travers le cartilage de fon nez.

Leurs habitations font groffièrement conftruites ; elles ont 20 pieds de long, 10 de large, 6 de haut, & font formées de perches minces, recouvertes d'herbes feches, garnies quelquefois en dedans d'écorces d'arbres ; on y entre en fe traînant fur fes mains : près de la porte eft un trou quarré qui fert de cheminée & de fenêtre, & dans l'endroit le plus vifible, eft fufpendue une planche fculptée dont ils font beaucoup de cas : le toit s'avance fur les côtés & forme un abri où la famille s'affied fur des bancs ; le foyer eft un quarré creux en-

touré de cloiſons de bois ou de pierres ; un peu de paille étendue ſur les côtés forme leurs lits. Un coffre qui renferme des paniers, des citrouilles vuidées, quelques outils groſſiers, leurs habits, leurs armes, leurs plumes, eſt tout leur meuble, toutes leurs richeſſes : ceux qui ſont d'une claſſe diſtinguée ont des maiſons plus grandes : ces habitations ſuffiſent à des hommes qui couchent preſque toujours ſous des buiſſons avec leurs femmes & leurs enfans, & qui ne cherchent pas même d'abri pendant la pluie. Nous avons parlé de leurs alimens ; ils n'ont point de vaſe pour faire bouillir l'eau ; ils font cuire la viande dans des fours, ou l'enfilent à une broche qu'ils élevent & plantent près du feu : dans la partie méridionale, nous n'avons point vu que l'on cultivât des végétaux. Ces hommes n'ont d'autre boiſſon que de l'eau. Leurs pirogues ſont conſtruites avec beaucoup d'art ; elles ſont longues & étroites ; les plus grandes ſont deſtinées pour la guerre & peuvent porter cent hommes ; le fond en eſt aigu, avec des côtés droits en forme de coins, composé de trois longueurs creuſées d'environ deux pouces, bien attachées par des corda-

ges; chaque côté eſt fait d'une longue planche d'un pied de large, d'un pouce & demi d'épaiſſeur; un grand nombre de traverſes les aſſurent; la poupe & la proue étaient ornées de planches ſculptées, & dans la derniere elle avait 14 pieds de haut; quelques-unes ne ſont formées que d'un arbre creuſé, ne ſont ornées que d'un viſage hideux qui lance une langue monſtrueuſe & dont les yeux ſont des coquillages blancs; les bâtimens de guerre ſont décorés de planches à jour, & couverts de franges flottantes de plumes noires; les pagaies avec leſquelles ils les font mouvoir, ſont petites, légeres, bien faites; la pèle eſt ovale, a deux pieds de long & le manche quatre; ils ne ſavent naviger que par un vent favorable; la voile de natte ou de réſeau, eſt dreſſée entre deux planches qui ſervent à la fois de mâts & de vergues; deux pagaies leur tiennent lieu de gouvernail. Ils ont des haches faites d'une pierre noire & dure, ou d'un talc vert qui ne caſſe point: leurs ciſeaux ſont faits d'oſſemens humains, ou de jaſpe coupée en parties angulaires comme nos pierres à fuſil; nous ne ſavons comment ils les aiguiſent. Un long pieu étroit

& éguiſé par un bout avec une petite traverſe de bois ſur laquelle ils appuient le pied, leur ſert de bèche & de charrue : ils cultivent leurs terres avec ſoin dans la partie ſeptentrionale; l'art de la guerre ſeul eſt également connu dans la méridionale. Nous avons parlé de leurs armes; la principale eſt le *patou-patou* qu'ils attachent à leur poignet avec une forte courroie, pour qu'on ne puiſſe le leur arracher : ils le portent dans la paix à leur ceinture ; une côte de baleine, blanche comme la neige, décorée de ſculpture, de poils de chien & de plumes, ſert de bâton de diſtinction aux chefs qui ordinairement ſont âgés; leurs paroles de défi ſont preſque toujours les mêmes. *Haromai, haromai, harre uta a patou patou oge.* « Venez » à nous, venez à terre, & nous vous tue» rons tous avec nos patou-patous » : leur danſe de guerre conſiſte en mouvemens violens, en contorſions hideuſes : ils tirent la langue & relèvent les paupieres de maniere qu'on ne voit que le blanc de l'œil; ils agitent leurs lances, ébranlent leurs dards & frappent l'air avec leurs patou-patous : les couplets de leur chanſon de guerre eſt tou-

jours terminé par un ſoupir long & profond : dans leurs danſes, ils montrent beaucoup d'adreſſe & de dextérité, & dans leurs chants beaucoup d'oreille & de goût, les femmes y donnent l'accent le plus doux & le plus agréable, la meſure en eſt lente & la chûte plaintive; il nous ſembla que leurs airs étaient à pluſieurs parties; ils ont des inſtrumens ſonores : l'un eſt la coquille, appellée la *trompette de Triton* : l'autre eſt une petite flûte de bois, ou une eſpece de ſifflet; ils ne s'en ſervent pas pour chanter avec des voix.

Nous avons parlé de leurs *heppahs*; nous ajouterons ici que nous n'en trouvâmes point dans les environs de la baie de *Pauvreté*, de *Hawke*, de *Tegadoo* & de *Tolaga*, mais ſeulement des plate-formes longues, garnies de pierres & de dards : le peuple y paraît vivre dans la plus grande ſécurité; leurs plantations ſont plus nombreuſes, leurs pirogues mieux décorées, leurs étoffes plus fines; ils reconnaiſſent l'autorité d'un roi qu'ils nommaient *Teratie*, & qui habitait à *Bay-plenty*, ou dans la baie de l'Abondance : ſon empire paraît s'étendre ſur 80 lieues de côtes : il a ſous lui pluſieurs chefs ſubalternes, dans quelques diſtricts

l'autorité paraît héréditaire, presque toujours elle est dans les mains des vieillards. Les petites sociétés dispersées semblent avoir & conserver en commun leurs belles étoffes & leurs filets de pêche: les deux sexes mangent ensemble, mais nous ne connaissons point la maniere dont ils partagent leurs travaux: il nous parut que l'homme labourait, faisait des filets, allait à la chasse & à la pêche, que la femme recueille les racines de fougère, ramasse près de la grève les poissons à coquilles, apprête les alimens, fabrique les étoffes. Il nous parut encore que ces peuples reconnaissaient l'influence de plusieurs êtres supérieurs, dont l'un commande à tous: nous ne savons quels hommages ils leur rendent, nous n'y avons vus aucun lieu destiné à un culte public, excepté peut-être une petite place quarrée environnée de pierres, au milieu de laquelle s'éleve un des pieux qui leur servent de bêche, soutenant un panier rempli de racines de fougère, que les Indiens nous dirent être une offrande, pour se rendre les dieux favorables. Dans la partie septentrionale, on nous dit qu'ils enterraient leurs morts; dans la méridionale, qu'ils les jettaient à la mer: ils nous cachaient comme un

un myſtere, tout ce qui eſt rélatif aux morts: les cicatrices des parens annoncent la mort de ceux qui leur furent chers. Leurs mœurs ont aſſez de reſſemblance avec celles des inſulaires de la mer du Sud, pour faire croire qu'ils ont la même origine; ils diſent que leurs ancêtres vinrent, il y a très-long-tems, d'un autre pays, nommé *Heawiſe*; la conformité de langage en eſt une plus forte preuve encore, car Tupia ſe fit par-tout entendre des Zélandois: la prononciation eſt différente dans les deux isles en quelques points, mais les mots ſont les mêmes: devant les noms, ils mettent les articles *he* ou *ko*; après beaucoup de mots ils ajoutent celui d'*œia*, ſur-tout lorſqu'ils répondent à une queſtion une ſeconde fois, comme pour affirmer ce qu'ils ont dit d'abord. Mais quel pays peupla originairement celui-ci? L'exiſtence du continent Auſtral eſt plus que problêmatique, nous n'en avons point trouvé dans les parties de l'océan que nous avons viſitées, & pluſieurs raiſons appuient l'opinion contraire; mais pour la décider, il faudrait un nouveau voyage entrepris dans ce but.

Revenons à notre voyage. Après avoir quitté le cap *Farewel*, nous nous dirigeâmes au cou-

chant : il y avait douze jours que nous navigions lorſque nous vîmes des oiſeaux & des poiſſons volans qui nous annonçaient la terre ; mais, nous ne la découvrîmes que huit jours après, c'était le 19 Avril : nous donnâmes à la pointe la plus méridionale de la terre que nous apperçûmes, le nom de *Points-Hicks*, du nom de mon premier lieutenant qui la découvrit le premier ; & quoique par le Journal de Taſman, le milieu de la terre de *Van Diemen*, dût être plus au midi, nous n'appercevions aucune terre au-delà de ce promontoire qui eſt ſous le 37ᵉ degré 58 minutes de latitude méridionale, & le 166ᵉ degré 51 minutes de longitude. Plus au nord, nous vîmes un mondrain rond qui reſſemble au *Ram-head*, (tête de bélier) : qui eſt à l'entrée du goulet de Plymouth, & je lui en donnai le nom : la terre nous parut baſſe, unie, le rivage couvert d'un ſable blanc, l'intérieur l'était de verdure & de bois ; nous vîmes là trois trombes à la fois, & ſur le ſoir nous découvrîmes une petite isle voiſine d'un promontoire, derriere lequel ſont des collines ondes : je le nommai *Cap Howe*. Le 20, la terre ſe préſenta ſous un aſpect agréable ; ſon élévation était médiocre, elle était mêlée de

collines qui s'élevaient insensiblement, de vallées, de plaines, de forêts, entre lesquelles on voyait quelques prairies; nous continuâmes de nous diriger au nord, & le lendemain nous vîmes vis-à-vis de nous une haute montagne à qui sa figure fit donner le nom de *Dromadaire;* au-dessous est un cap qui reçut le même nom: nous n'avions vu de lieu propre à un mouillage qu'une baie qui nous parut même peu sûre; plus haut est un cap formé par un rocher coupé à pic, nous l'appellâmes *Pointe Upright;* c'est près de lui que nous apperçûmes pour la premiere fois de la fumée. Le lendemain 22 Avril, nous vîmes sur le rivage plusieurs habitans qui nous parurent d'une couleur noirâtre ou d'un brun très-foncé. Une montagne qui ressemblait par sa forme à un colombier, s'élevait devant nous; vis-à-vis était une petite isle, derriere laquelle nous espérâmes trouver un abri; mais notre espérance fut trompée, & de grosses lames nous forcerent de nous en éloigner: la côte nous offrait alors un mêlange de rochêrs pointus & de grèves, derriere lesquelles on voyait au loin de hautes montagnes couvertes de bois; presque toutes sont applaties au sommet, & leurs

flancs ſont hériſſés de rochers eſcarpés: les arbres qui ombragent ce pays ſont gros & élevés. Nous continuâmes de cingler au nord, & le jour de *St. George*, je découvris un promontoire auquel je donnai ce nom, & deux lieues plus loin une baie, que le vent ne me permit pas de viſiter. Sa pointe ſeptentrionale reçut le nom de *Long-Noſe*, (long-nez): plus avant dans les terres eſt une colline ronde dont le ſommet a la figure d'un chapeau, & au bas de laquelle eſt une pointe que nous nommâmes *Red-Point*, ou Pointe-rouge. Sur le ſoir nous vîmes le long de la côte quelques colonnes de fumée, & des roches blanches qui s'élevent perpendiculairement de la mer à une grande hauteur. Le 27, nous cherchâmes à deſcendre à terre avec l'eſquif; nous voyions des hommes marcher à grands pas ſur le rivage; quatre d'entr'eux portaient un canot ſur leurs épaules. J'allai à eux ſuivi de Mrs. Banks & Solander, de Tupia, & de quatre rameurs. Les Indiens s'aſſirent ſur les rochers, devant eux étaient quatre petits canots, mais dès que nous fûmes près du rivage, ils s'enfuirent dans les bois; la houle ne nous permit pas d'aborder, nous regardâmes de loin

les canots aſſez ſemblables aux petites pirogues de la Nouvelle Zélande; nous remarquâmes qu'il n'y avait point de brouſſailles entre les arbres répandus ſur la côte; nous y vîmes des palmiers & des palmiſtes; après ces obſervations, nous revinmes aſſez mécontens au vaiſſeau; le calme rendait dangereux des briſans qui étaient aſſez près de nous, & nous nous eſtimâmes heureux qu'une briſe légere s'élevât pour nous en éloigner: le lendemain à la pointe du jour nous découvrîmes une baie qui paraiſſait être à l'abri de tous les vents, je m'en approchai, je la fis ſonder, & nous réſolûmes d'y entrer. Les habitans parurent armés de longues piques, & d'une eſpece de ſabre de bois; les uns nous invitaient à deſcendre, les autres agitaient leurs armes & nous menaçaient; deux avaient le viſage ſaupoudré d'une farine blanche, leur corps était partagé en larges raies de la même couleur, qui ſur la poitrine & le dos préſentaient l'apparence de bandoulieres, & de jarretieres ſur les jambes & les cuiſſes; tous parlaient entr'eux avec beaucoup de chaleur. Nous jettâmes enfin l'ancre dans la baie, ſur les pointes de laquelle nous voyions des huttes & des familles d'Indiens: près d'elles,

des hommes chacun dans une pirogue, harponnaient du poiſſon, & ils s'en occupaient ſi fortement qu'ils ne firent pas attention au vaiſſeau qui paſſa près d'eux : vis-à-vis de nous était un village de ſix à huit maiſons ; nous en vîmes ſortir de jeunes enfans qui allerent audevant d'autres enfans & d'une vieille femme qui ſortait d'un bois voiſin, chargés de fagots à brûler ; tous étaient nuds ; la femme nous regarda ſans crainte, ſans ſurpriſe ; les hommes arriverent avec leur poiſſon, & apprêterent leur dîné près du feu que la vieille avait allumé : tous étaient nuds, ils ne faiſaient nulle attention à nous, & nous penſions qu'ils ne s'embarraſſeraient pas davantage de notre deſcente à terre ; nous nous trompions : dès que nous parûmes, les uns s'enfuirent, deux vinrent nous diſputer le paſſage, armés d'une pique longue de dix pieds & d'un bâton court ; ils nous parlerent d'un ton élevé, dans un langage dur & déſagréable, où ni Tupia, ni nous, ne pûmes rien comprendre : j'admirai leur courage, fis ceſſer de ramer, & tâchant de nous faire entendre par ſignes, nous cherchâmes à les gagner en leur jettant des clous, des verroteries & autres bagatelles ; ils parurent s'ap-

paiser, mais dès que nous approchâmes, ils reprirent leur ton menaçant; je fis tirer sur eux un coup de fusil sans plomb: l'un d'eux était jeune & fut d'abord effrayé, bientôt il reprit avec vivacité les armes que la surprise avait fait tomber de ses mains, & ils nous lancerent une pierre: alors je fis lâcher un fusil chargé à petit plomb qui blessa le plus âgé à la jambe, & le mit en fuite, nous le crûmes du moins; mais à peine étions-nous débarqués, qu'il revint avec une espece de bouclier & nous lança ainsi que son camarade des javelines; il fallut encore un nouveau coup pour les forcer à se retirer dans les bois où nous n'allâmes point les poursuivre. Nous vîmes des petits enfans dans leurs huttes où nous déposâmes des morceaux d'étoffes, des rubans & d'autres présens; mais d'où nous emportâmes 50 lances, avec des branches armées d'os de poisson, toutes barbouillées d'une substance visqueuse de couleur verte, qui nous faisait croire qu'elles étaient empoisonnées; mais l'examen détruisit cette idée: elles étaient ainsi barbouillées, parce qu'ils s'en étaient servis à prendre du poisson dans des lieux embarrassés d'herbes marines; les pirogues voisines mal travail-

lées étaient faites d'une ſeule écorce d'arbre que des bâtons tenaient ouverte : nous cherchâmes de l'eau & n'en trouvâmes que dans un trou creuſé dans le ſable ; mais en viſitant la pointe ſeptentrionale de la baie, nous en vîmes qui tombait du haut des rochers dans une mare : ce lieu était abſolument déſert : dans un autre endroit, nous en trouvâmes un courant où il était plus facile de remplir nos futailles.

Sur le rivage, nous vîmes des écailles d'huitres plus grandes que toutes celles que j'avais pu voir ailleurs ; quelques Indiens ſe montrerent & s'enfuirent auſſi-tôt ; ils n'avaient pas touché aux préſens que nous avions laiſſé dans leurs huttes : on en vit qui examinerent avec beaucoup d'attention nos futailles ſans y toucher, & emmenerent leurs pirogues : en vain leur faiſait-on tous les ſignes d'amitié & de bienveuillance qu'on pouvait imaginer, ils ſe retiraient avant qu'on put les aborder ; nous les entendîmes avant le jour entrer dans leurs huttes & pouſſer de grands cris, puis ſe promener le long de la grève & ſe retirer enſuite dans les bois où ils allumaient des feux ; le 30, ils parurent vouloir attaquer nos gens occupés

à cueillir des plantes, mais ils ſe bornerent à pouſſer des cris & rentrerent dans la forêt. Le 1 Mai, un de nos matelots nommé *Sutherland*, fut enterré ſur la pointe méridionale de la baie qui reçut ſon nom: nous allâmes enſuite viſiter le pays; nos préſens étaient toujours dans les huttes, nous y en ajoutâmes de nouveaux, tels que des étoffes, des miroirs, des quincailleries: la terre y eſt couverte d'un gazon épais & de grands arbres; nous y vîmes un quadrupède de la groſſeur d'un lapin que nous ne pûmes prendre, & la fiente d'un autre qui par analogie nous parût être de la taille du daim, des traces d'un animal dont les pattes étaient comme celles du chien, & d'autres qui ſemblaient être celles d'un putois ou d'une belette: nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux, parmi leſquels il y en avait d'une très-grande beauté, tels que des loriots & des catacouas. Nous revinmes de notre courſe, & nous apprîmes qu'une vingtaine d'Indiens avaient ſuivi quelque tems deux de nos officiers ſans les attaquer, que s'étant enſuite arrêtés en voyant que les deux officiers avaient rejoint pluſieurs d'entre nous, quelques matelots avaient voulu marcher à eux, mais que voyant

qu'ils ne fuiaient pas, ils avaient eu peur eux-mêmes, & qu'en ſe retirant avec précipitation, ils avaient encouragé quatre de ces Indiens qui s'étant avancés, leur avaient lancé leurs javelines: nous arrivions alors, & pour faire voir aux Indiens que nous ne les craignions ni ne leur voulions du mal, nous allâmes vers eux en leur faiſant des ſignes de paix; mais ils s'éloignerent: les jours ſuivans, on en vit quelques-uns; tous s'enfuirent; nos armes dont ils nous avaient vus faire uſage à la chaſſe, leur avaient inſpiré de la terreur: dans une de nos promenades nous en découvrîmes dans de petites pirogues; en nous voyant ils s'éloignerent à la rame: lorſque nous revinmes, nous trouvâmes les reſtes d'un repas des Indiens, c'étaient des moules que chacun avait grillées à part; ils les avaient abandonnées en nous voyant, nous en goutâmes & plaçâmes auprès quelques préſens. Un jour, cependant, un de nos officiers rencontra un vieillard, une femme & quelques enfans, ſous un arbre au bord de l'eau: ils ne s'apperçurent mutuellement que lorſqu'ils furent près les uns des autres: les Indiens témoignerent d'abord des craintes, mais ne s'enfuirent pas; ils refuſerent un perroquet que

l'officier avait tué & leur offrait; il resta peu de tems avec eux; ils avaient la peau d'un brun très-foncé; l'homme & la femme avaient les cheveux gris, & tous étaient nuds. Deux autres Anglais en rencontrerent six dans les bois, & un septieme perché sur un arbre, qui au signal qu'ils donnerent, leur lança une javeline; mais voyant que le coup n'avait pas porté, ils s'enfuirent: il fallut renoncer à l'espérance de les apprivoiser.

La baie où nous étions était sous le 34e degré de latitude méridionale, & le 160e degré 53 minutes de longitude; la grande quantité de plantes nouvelles qu'on y trouva, m'engagea à l'appeller *Baie de Botanique*; elle est étendue, sûre, commode, reconnaissable par une terre unie & médiocrement élevée; son entrée a un quart de mille de large; la meilleure situation est vers la côte du nord; on y peut facilement faire du bois & de l'eau; elle est très-poissonneuse & on y trouve des pastenades de plus de 300 livres; au fond il y a beaucoup d'oiseaux aquatiques, & par-tout d'excellens coquillages; la marée y est haute de quatre à cinq pieds: des deux pointes qui en forment l'entrée, l'une reçut le nom de *Solander*, l'autre celle de *Banks*.

Nous en partîmes le 6 Mai, & suivîmes la côte toujours en cinglant vers le nord ; quelques lieues plus loin, nous vîmes un havre que nous appellâmes *Port-Jackson ;* une autre plus au nord fut nommée *Bay-Broken*, ou Baie-rompue : le lendemain nous eûmes la vue d'une terre qui s'avançait en trois pointes arrondies, que nous nommâmes *Cap des trois Pointes :* nous n'y vîmes point d'habitans, mais çà & là un peu de fumée. Le 10, nous apperçûmes une montagne remarquable, un peu éloignée de la côte : elle avait la forme d'un chapeau ; sur le soir nous vîmes au nord d'une pointe basse de rocher, une anse qui me parut à l'abri de tous les vents ; nous lui donnâmes ainsi qu'à la pointe le nom de *Stephens* ; à son entrée sont trois petites isles : dans l'intérieur, assez près de la côte, sont quelques montagnes hautes & rondes ; de la fumée s'élevait en divers endroits ; au-delà du cap *Hawke*, nous en vîmes s'élever du sommet d'une montagne : parmi celles que nous voyions il en était trois très-grosses, très-élevées, qui se joignent l'une à l'autre & se ressemblent : elles peuvent être vues de 15 à 16 lieues au loin, nous les nommâmes les *Trois Freres*. Nous nous

approchâmes de la terre vers un lieu d'où nous voyions des colonnes de fumée obſcurcir l'air: c'était un cap d'une hauteur conſidérable, ſurmonté d'un mondrain rond, derriere lequel il y en a deux plus gros & plus élevés; il reçut le nom de *Smoakey*, (ou de la fumée): à une aſſez grande diſtance de la côte, nous ne trouvions que de 21 à 30 braſſes. Plus nous nous éloignions de la baie Botanique, plus la terre devenait montueuſe: d'abord elle préſenta un mêlange agréable de hauteurs, de collines, de vallées & de plaines couvertes de bois; près du rivage, la terre était ſablonneuſe, coupées de rocs, & quelquefois de montagnes qui de loin paraiſſent des isles. Le 15, étant à une lieue de la côte, nous regardâmes avec nos lunettes vers le rivage & nous vîmes une vingtaine d'hommes qui avaient ſur leur dos un gros paquet qui nous parut de feuilles de palmiers: ils marchaient ſans nous regarder le long d'un ſentier qui conduiſait ſur une colline derriere laquelle nous les perdîmes de vûe: près de-là était une pointe élevée que nous nommâmes cap *Byron;* à l'orient d'une montagne coupée à pic ſont des briſans dangereux, ce qui nous lui fit donner le nom de

Mount Warning, ou *Mont d'Avis.* Après avoir paſſé les caps que nous appellâmes *Look-Out* & *Moreton*, nous vîmes la baie de ce dernier nom, où le fond eſt une terre baſſe, & où quelques perſonnes ſuppoſaient une riviere, parce que la mer y était plus pâle; le vent ne nous permit pas de nous en aſſurer: au nord de ce lieu ſont trois montagnes, remarquables par la forme ſinguliere de leur élévation qui les fait reſſembler à une verrerie; auſſi les nommâmes-nous *Glaſs-Houſe.* Le 18, nous vîmes une pointe de terre ſi inégale, qu'elle reſſemble à deux isles ſituées au-deſſous de la terre; nous l'appellâmes *Double-Island:* ſur ſon flanc ſeptentrional ſont des roches blanches, & la terre y forme une grande baie ouverte dont le fond eſt une terre très-baſſe: cette partie de la côte eſt médiocrement élevée, le ſol en eſt ſablonneux & ſtérile; avec nos lunettes nous découvrions des amas mobiles de ſable que le vent tranſportait, ils ne laiſſaient voir que la tête encore verte des arbres qu'ils avaient couverts, & abandonnaient des troncs dépouillés: des terrains bas remplis de brouſſailles paraiſſaient habitables, mais ne nous laiſſaient voir aucun veſtige d'habitans.

Près de nous passerent en nageant deux serpens d'eau ; ils ressemblaient à des serpens de terre, & avaient de fort belles taches, mais leur queue était large & plate, sans doute pour leur servir de nageoires : le 19, nous vîmes un grand nombre d'Indiens rassemblés sur une pointe ronde & noire ; il s'en éleva de la fumée pendant le jour, & des feux y brillerent pendant la nuit : une chaîne de rochers qu'on nomma *Brise-mer*, qui s'étendait au nord, semblait partir d'un cap couvert de deux monceaux de sable blanc, que nous nommâmes *Sandy ;* nous navigeames à l'orient de ce banc jusqu'à ce que nous eussions trouvé assez de fond pour le traverser ; nous le traversâmes en effet à huit lieues du cap Sandy ; nous vîmes près de là pour la premiere fois l'oiseau appellé *Boubie* ; il en passait des volées continuelles qui volant le soir entre le nord & le couchant, en revenaient le matin & se dirigeaient entre le midi & le levant ; nous conjecturâmes qu'il y avait dans cette direction au fond d'une baie profonde que nous appercevions un lagon, ou une riviere, ou un canal d'eau basse, où ils allaient pêcher le jour, & qu'il y avait vers le nord des isles où ils se

retiraient la nuit : nous nommâmes cette baie, baie d'*Hervey*. Nous nous approchâmes de la terre qui était basse; mais au-delà de laquelle il y avait des collines couvertes de bois. Plus loin nous vîmes une large baie où je résolus de mouiller : la terre autour de nous, parut couverte de palmiers, & sur le rivage se promenaient des Indiens qui ne daignaient pas nous regarder. Nous y jettâmes l'ancre sur le soir, & je descendis à terre le lendemain pour examiner le pays : le vent était si froid que nous fûmes obligés de prendre nos manteaux; nous trouvâmes dans la baie un canal qui conduisait dans un grand lagon où il y a des bas-fonds : les vaisseaux peuvent mouiller dans le canal qui a un quart de mille de large : autour sont des fondrieres & des marais salans sur lesquels croit le véritable paletuvier des isles de l'Amérique, que nous n'avions point vu encore : sur ses branches nous remarquâmes des nids de fourmis vertes, qui sortaient en foule lorsqu'on agitait les branches; leur piquure est plus douloureuse que celle des autres fourmis : sur ces arbres se trouvent encore des chenilles vertes, rangées sur les feuilles comme des files de soldats; leur corps est couvert d'un

poil

poil épais qui pique comme une aiguille ; mais la douleur qu'elle cauſe eſt moins durable. Parmi les bas-fonds étaient de gros oiſeaux dont quelques-uns nous parurent être des pelicans très-ſauvages : nous y tuâmes une eſpece d'outarde qui peſait 17 livres & demie, & qui fut le meilleur oiſeau que nous euſſions mangé depuis notre départ d'Angleterre : la mer y abonde en poiſſons ; on y trouve auſſi des huitres de toutes eſpeces, entr'autres le marteau, & de petites huitres perlieres. Nous ne vîmes point d'habitans, mais du vaiſſeau on en apperçut une vingtaine qui vinrent l'examiner, puis ſe retirerent : nous remarquâmes bien de la fumée en divers endroits & trouvâmes dix petits feux qui brûlaient les uns près des autres dans un boſquet d'arbres fort ſerrés, contre leſquels étaient élevés des morceaux d'écorce pour mieux les préſerver du vent : cette écorce était molle & d'autres morceaux étendus par terre paraiſſaient avoir ſervi de lits : des vaſes d'écorces, des coquilles, des os de poiſſons, reſtes d'un repas, étaient répandus autour : nous n'apperçumes nulle part des maiſons ni des débris de cabanes.

Nous partîmes de ce lieu le 24, par un

vent léger, nous côtoyâmes des brisans, puis nous suivîmes les sinuosités de la terre : le lendemain nous passâmes le tropique du Capricorne, & donnâmes son nom à un promontoire qui est situé directement sous cette ligne : il est élevé, blanc, stérile ; près de lui sont des rocs & des isles : à son couchant est un lagon dont deux bancs de sable forment l'entrée ; sur ces bancs on découvrait une multitude d'oiseaux ressemblans aux pelicans : au-delà du promontoire la terre est basse & sablonneuse, coupée par des pointes de rocs ; l'intérieur est montueux & triste : nous passâmes ensuite entre la terre & plusieurs isles hautes, d'un circuit resserré, & peu fertiles. Nous vîmes au loin dans les terres de la fumée ; l'aspect du pays nous fit croire qu'il y avait là un canal ou une riviere, nous avions trop peu de fond pour tenter de le vérifier, & sans nous approcher de terre, nous fûmes bientôt obligés de jetter l'ancre & de faire sonder tout autour de nous pour trouver un canal plus profond ; pendant ce tems on s'amusait à pêcher, mais on ne prit rien que des crabes de deux especes, l'une du plus beau bleu sur le dos, les pinces & les jointures, avait le ventre du

blanc le plus brillant: l'autre marquée d'un outremer léger ſur les jointures & les pinces, avait ſur le dos trois tâches brunes qui formaient un coup d'œil ſingulier. Nous cherchâmes un paſſage au travers des isles que nous nommâmes *Keppel*, ainſi que la baie qu'elles paraiſſent défendre; & nous le trouvâmes: la terre, les isles ſont habitées; nous y vîmes de la fumée & des habitans. Plus loin eſt le cap *Monifold*, où la terre eſt haute & s'éleve en collines: devant lui ſont trois isles. Au nord d'un cap que nous nommâmes *Townshend*, ſont pluſieurs isles, & le cap même dont la terre eſt élevée, unie, preſque nue, nous parut en être une: elles s'étendaient auſſi loin que notre vue; leur élévation, leur contour eſt très-varié, aucune ne ſe reſſemble; des bas-fonds nous firent aller ſans ceſſe la ſonde à la main, ayant un bateau devant nous. Le 29, nous vîmes un canal où je déſirais entrer pour viſiter le pays & attendre la pleine lune: nous y jettâmes l'ancre, & y deſcendîmes; la terre y eſt couverte d'une herbe dont les tiges pointues & barbelées s'attachaient aux habits & pénétraient juſqu'à la chair; une nuée de moſquites nous y tourmentaient; aucun courant d'eau

douce ne s'offrait ; nous y remarquâmes des branches d'arbres, où de petites fourmis blanches avaient fait des nids d'argile larges comme un boiſſeau, & d'autres qui étaient perforées par une fourmi noire, qui en faiſait ſortir la moëlle & s'y logeait enſuite : ces branches étaient verdoyantes & fleuries comme les autres : une multitude de papillons y repoſaient, tandis que des millions d'autres voltigeaient dans l'air : là, nous vîmes encore une eſpece de poiſſon laiſſé ſur la grève par la marée, armé de deux nageoires de poitrine très-fortes avec leſquelles il ſautillait comme une grenouille. J'avais remarqué que cette terre donnait des indices de minéraux, & j'en eus bientôt une preuve nouvelle ; je voulus prendre le plan de cette baie, & je remarquai que l'aiguille de ma bouſſole variait prodigieuſement dans ſa poſition ; j'en conclus qu'il y avait dans les collines des mines de fer. En remontant le golfe avec le docteur Solander, nous le trouvâmes dans un eſpace de huit lieues, large de quatre à cinq milles, puis ſes côtés s'ouvraient & formaient un grand lac : j'obſervai qu'un bras de ce lac s'étendait vers le levant, & peut-être il communique avec la baie ſituée au cou-

chant du cap *Townshend:* au midi je voyais des collines élevées où je désirais gravir, mais le tems était mauvais, le jour touchait à sa fin, & nous revinmes : nous avions vu çà & là de la fumée & même deux hommes qui marchaient le long de la côte. Mr. Banks d'un autre côté, avec plusieurs personnes de l'équipage, visiterent le pays; ils entrerent dans un marais fangeux, couvert de paletuviers dont les branches enfoncées dans la boue leur servaient quelquefois d'appui, & qui s'échappant quelquefois sous leurs pieds, les faisaient enfoncer plus avant; souvent il fallait enfoncer ses pieds & ses mains dans la vase pour s'en tirer. Ils virent les restes d'un repas de quelques Indiens & des tas d'herbes où ils avaient couché. Un autre détachement entendit la voix de quelques hommes, vit les traces d'un grand animal, apperçut des outardes & d'autres oiseaux, parmi lesquels il y avait de beaux loriots. Le pays était en général sablonneux & stérile, coupé par de profonds ravins, effets d'abondantes pluies qui forment des torrens. Nous donnâmes à ce golfe le nom de *Thyrsty-Sound*, ou canal de la soif, parce que nous n'y trouvâmes point d'eau douce: chacune des pointes

qui le forment a une colline élevée, ronde, escarpée, & des deux côtés est un groupe d'isles: les oiseaux y sont si sauvages qu'on ne put en prendre. Sa latitude méridionale est de 22 degrés 10 minutes, sa longitude est 167 degrés 12 minutes.

Nous quittâmes ce lieu, le 31 Mai; nous navigeâmes encore entre la côte & des isles; bientôt un banc nous força de jetter l'ancre: nous nous éloignâmes ensuite de ce lieu, & nous mîmes à l'abri de trois isles, que nous restâmes jusqu'au lendemain, où nous continuâmes notre route; un grand nombre d'isles s'étendaient toujours à perte de vue; nous vîmes le large canal (*Broad-Sound*); il a dix lieues à son entrée, est embarrassé d'isles & de bancs de sable, & a au nord une pointe que je nommai *Palmerston*: notre navigation était lente, & les bas-fonds la rendaient dangereuse, quoique nous fussions à deux lieues de terre & à quatre des isles: plus loin est le cap *Hillborough*, promontoire élevé, derriere lequel la terre paraît entrecoupée de montagnes, de collines, de plaines, de vallées, couverte de verdure & de bois: la plus grande des isles avait à peine cinq milles de tour; plus près

de la terre il en était de très-petites d'où nous vîmes s'élever de la fumée.

Le 3 Juin, nous navigeâmes au couchant, vers un paſſage qui ſe trouva une baie dont le fond était une terre très-baſſe, éloignée de ſix lieues de ſon ouverture, nous lui donnâmes le nom de *Baie Repulſe:* nous évitâmes d'y entrer, & tournant au nord-oueſt, nous paſſâmes encore entre la terre & d'autres isles, parmi leſquelles on en remarque une petite, très-élevée & ſe terminant en pic: cet eſpece de canal a ici cinq lieues de long; le fond y eſt bon, & il peut être regardé comme un havre ſûr, près duquel la terre offre des baſſins; la terre, les isles y préſentent auſſi des prairies & des bois: ſur l'une des dernieres nous vîmes deux hommes & une femme, & une pirogue mieux travaillée que celles que nous venions de voir: nous donnâmes aux isles le nom de *Cumberland*, & au paſſage celui de *Pentecôte*, parce que nous le traverſâmes durant ces fêtes. Lorſqu'on en eſt ſorti, on découvre le cap *Gloceſter:* il eſt élevé & a près de lui l'isle d'*Holborne:* au couchant du cap eſt une baie profonde qui paraît ſe joindre à la baie Repulſe: nous l'appellâmes *Edgcumbe:* à ſon couchant eſt un pro-

montoire qui s'éleve tout-à-coup au milieu de terres basses, & nous le nommâmes cap *Upstart*; on le découvre de 12 lieues; derriere sont des terres élevées & stériles; mais en général la côte est basse, & presque par-tout nous voyions s'en élever de la fumée. Le 6, nous vîmes l'embouchure d'une baie qui s'étend à deux lieues de profondeur; elle & le cap qui la termine au levant, eurent le nom de *Cleveland;* devant elle est une isle qui fut appellée *Magnétique*, parce qu'en s'en approchant l'aiguille se dérangeait sans cesse: tout autour, le terrain est rocailleux, brisé, stérile; cependant la fumée annonce qu'il n'est pas sans habitans. Au-delà, nous trouvâmes un groupe d'isles situées à cinq lieues de la terre, où nous vîmes de grandes colonnes de fumée ondoyer dans l'air: sur les isles nous vîmes quelques habitans & des pirogues: nous crûmes y découvrir des cocotiers, & tandis que je m'en approchais avec le vaisseau, Mrs. Banks & Solander s'y firent conduire dans la chaloupe; en y débarquant, ils trouverent que ces cocotiers n'étaient que des palmistes: ils y cueillirent quelques plantes, & y virent un homme qui, en les appercevant, fit un grand cri & se

cacha. Nous cinglâmes vers le promontoire que nous appercevions au-delà ; il était élevé, & vers ſa pointe eſt un mondrain rond qui ſemble en être détaché: je l'appellai *Pointe Hillock*, (pointe du mondrain); avec l'isle Magnétique il forme la large baie que nous nommâmes *Hallifax*; entre le cap *Hillock* & celui de *Sandwich*, qui en eſt à près de quatre lieues, eſt une terre élevée, briſée, ſtérile: plus loin ſont de nouvelles isles, & vis-à-vis, une belle & grande baie qui ſemble offrir un bon abri; mais je ne m'y arrêtai pas, & lui donnai le nom de *Rockingham:* entre ſa pointe ſeptentrionale & quelques isles, eſt un paſſage où nous nous engageâmes, & d'où, avec nos lunettes, nous découvrîmes une trentaine d'habitans raſſemblés ſur une isle; ils étaient nuds, bruns, & avaient les cheveux courts: ils regarderent le vaiſſeau avec curioſité : l'une de ces isles ſemble toucher la terre, & nous la nommâmes *Isle Dunk:* d'autres plus au nord, reçurent le nom de *Frankland:* devant elles eſt une pointe élevée, qui eut le nom de *Grafton*; elle commence une côte de 20 lieues, remplie de rochers, preſque nue, mais cependant habitée: près du cap eſt une isle baſſe, couverte de bois

& de verdure, vis-à-vis de laquelle est une baie où nous entrâmes pour faire provision d'eau douce: le fond était un sol bas rempli de paletuviers: le pays s'élevait ensuite partout en collines escarpées & n'offraient aucune commodité pour faire de l'eau, ce qui me détermina à revenir au vaisseau & à continuer notre route: jusqu'alors, pendant un espace de 1300 milles au travers des bas-fonds, les noms que nous avions imposé n'avaient point été des monumens de détresse. Un cap situé au-delà de la baie *Trinité*, mérita que nous lui donnassions le nom de *Cap de la Tribulation:* nous découvrions vis-à-vis de lui différentes isles ou des rochers; & voulant éviter le danger où nous pouvions nous jetter pendant la nuit, comme aussi m'assurer s'il n'y avait pas des isles en pleine mer, je voulus gagner le large: le vent était bon, la lune brillait, le fond était de 21 brasses, & nous étions tranquilles: pendant que nous soupions, on nous annonça que le fond n'était plus que de huit brasses, & à cette nouvelle nous courrions tous à nos postes; mais nous retrouvant l'instant après dans une eau profonde, nous crûmes avoir échappé au danger: vers les dix

heures le fond diminua de nouveau, de 20 brasses il vint à 17, & avant qu'on put rejetter la sonde, le vaisseau toucha & n'eut de mouvement que celui que la houle lui donnait en le battant sur le rocher où il était: en un instant nous fûmes sur le tillac, tous épouvantés; nous craignions que le vaisseau ne fut engagé dans un rocher de corail, le plus dangereux de tous: on abattit les voiles, les vergues, les huniers; on mit les bateaux en mer pour sonder; ils trouverent que nous étions sur une bande de rochers & le bâtiment échoué dans un trou qui était au milieu: en des endroits, il y avait trois ou quatre brasses d'eau, en d'autres il n'y avait pas quatre pieds; nous portâmes nos ancres à l'arriere où il y avait du fond à une moindre distance, & travaillâmes en vain de toutes nos forces pour le faire mouvoir; il battait toujours avec tant de violence que nous ne pouvions nous tenir sur nos jambes: à la lueur de la lune nous voyions autour de nous flotter les planches du doublage de la quille, puis la fausse quille, & à chaque instant nous croyions le voir s'écrouler sous nos pieds; nous pensions à l'alléger, mais alors la marée baissait,

& nous perdions par-là autant de fond que nous en pouvions gagner par nos efforts à décharger le bâtiment : notre ſeul eſpoir était dans la marée ſuivante ; mais le bâtiment pourra-t-il tenir juſqu'alors ? le rocher le froiſſait avec force, & nous travaillâmes à notre délivrance ſans l'eſpérer : les pompes agirent, nous jetâmes dans la mer les canons que nous avions ſur le tillac, avec notre leſt & des futailles, des jarres d'huiles, de vieilles proviſions, tous les matériaux les plus peſans ; tous agiſſaient ſans murmure, ſans juremens ; l'aurore parut & nous montra la terre à huit lieues de nous, & point d'isles entr'elles & nous, pour aider à tranſporter nos débris quand le vaiſſeau ſerait en pieces : heureuſement le calme ſurvint, il fit naître une faible eſpérance ; & dans le moment que la marée monta, nous portâmes nos ancres dehors, cependant & la marée & tout ce que nous fîmes pour l'alléger ne le firent flotter que d'un pied & demi; il fallut l'alléger davantage encore : juſqu'alors il n'avait pas fait beaucoup d'eau : mais à meſure que la marée montait, l'eau y entrait avec tant de force, que deux pompes travaillant ſans ceſſe, pouvaient à peine nous empêcher de couler à fond : peu

de tems après d'autres voies d'eau s'ouvrirent. Nous n'avions plus d'espoir que dans la marée de minuit qui devait être plus forte que celle du jour ; nous disposâmes tous nos instrumens pour les faire agir tous à la fois de la maniere la plus avantageuse ; à cinq heures nous vîmes la marée remonter, mais nous remarquâmes en même tems que les voies d'eau faisaient des progrès allarmans ; à trois pompes qui travaillaient sans cesse, nous voulûmes en joindre deux autres, l'une d'elles se trouva hors d'état de servir, & l'eau faisait des progrès qui nous persuadaient que lorsque le vaisseau cesserait de toucher, il coulerait à fond ; tout en regardant ce moment comme celui de notre destruction, nous ne laissâmes pas d'y travailler avec la plus grande vigueur : il nous semblait déjà être à cet instant fatal, entendre les cris, les contestations qui s'éléveraient pour être reçu dans les bateaux qui ne pouvaient tous nous contenir : arrivés à terre, que pouvions-nous faire dans un désert horrible, sans subsistances, sans aucune défense contre les habitans, qui même comme amis ne pouvaient pas nous donner des consolations ? il approchait cet instant ; tout était disposé pour

agir, & les hommes qui n'étaient pas occupés à pomper, ſe tinrent près du cabeſtan & du vindar : à 10 heures dix minutes la mer fit baloter le vaiſſeau, nous fîmes les derniers efforts & nous le vîmes enfin flotter en pleine eau, il y en avait près de 4 pieds dans la cale ; tout le monde ſe mit aux pompes & l'on parvint à empêcher les progrès de l'eau ; mais après des fatigues exceſſives pendant 24 heures, après l'agitation d'eſprit qui nous avait tourmentés, nous tombions dans l'abattement ; on ne pouvait plus travailler à la pompe que ſix minutes de ſuite, & on ſe jettait ſur le tillac, épuiſé, inondé par l'eau qui ſortait des pompes ; on ſe relevait, on renouvellait ſes efforts, & l'eſpérance ſoutenait encore ; une erreur vint l'abattre ; entre le fond extérieur & l'intérieur d'un vaiſſeau eſt un eſpace de 18 pouces, l'homme qui juſqu'alors avait meſuré la hauteur de l'eau l'avait priſe ſur le fond intérieur ; celui qui lui ſuccéda pour le même ſervice la prit ſur le fond extérieur & annonça que l'eau avait gagné tout d'un coup de 18 pouces : à cette nouvelle terrible, on fut tenté de renoncer au travail & à ſes eſpérances ; mais l'erreur

bientôt reconnue, inſpira une joie ſubite qui ſembla faire évanouir tout le péril; on reprit un nouveau courage, une nouvelle activité, & à huit heures du matin les pompes ſe trouvèrent avoir beaucoup gagné ſur la voie d'eau; on parla d'arriver à un havre, & tous ceux qui ne pompaient pas travaillèrent à relever les ancres; nous en perdîmes deux dans ces rochers, mais notre ſituation nous rendit inſenſible à cette perte; nous élevâmes le petit mât de hune & la vergue de miſaine, & à onze heures un vent léger s'étant fait ſentir, nous mîmes à la voile & portâmes vers la terre.

Cependant il était impoſſible de continuer aſſez le travail de la pompe pour qu'elle gagnât la voie d'eau & qu'on put l'arrêter en dedans. M. Monkouſe, officier de poupe, propoſa un expédient qu'il avait pratiqué à la Virginie ſur un vaiſſeau marchand; c'était ce qu'on appelle *larder la bonnette* : il piqua légérement ſur une voile une grande quantité de fil de caret & de laine hachés très-menu & étendit par-deſſus le fumier de notre bétail puis on plaça cette voile ſur la quille par le moyen de quelques cordes qui la te-

naient étendue : la voie, en tirant de l'eau, tira auſſi de la voile qui ſe trouva près du trou, la laine & le fil de caret qui s'y enchaſſerent & pour ainſi dire, s'y conglutinerent ; la voie d'eau fut ainſi beaucoup diminuée, une ſeule pompe ſuffit pour en arrêter les progrès, & nous en eûmes autant de joie que ſi nous euſſions touché au port ; loin de penſer à ſe faire échouer pour reconſtruire un petit vaiſſeau des débris du nôtre, on ne s'occupa plus qu'à ſuivre la côte de la *Nouvelle-Hollande*, afin d'y trouver un lieu propre pour s'y radouber ; le courage ne manqua jamais à l'équipage, & c'eſt à ce courage que nous dûmes notre ſalut.

Nous élevâmes de nouvelles voiles, & jettâmes l'ancre ſur le ſoir, à une lieue du banc de corail où nous avions touché ; il eſt en partie à ſec dans la marée baſſe ; on en voit un autre plus au midi. Nous meſurâmes alors l'eau que le vaiſſeau faiſait par heure, & nous trouvâmes qu'il en faiſait 15 pouces ; ce qui n'annonçait pas un danger ſi prochain : le 13, dès le matin, nous remîmes à la voile & paſſâmes près de deux petites isles que nous avions appellées *Hops-Island*, Isle de l'eſpérance,

rance, parce qu'alors tout notre eſpoir aurait été d'y aborder. Dans l'après-midi nous vîmes une ouverture qui avait l'apparence d'un havre, & nos bateaux l'allerent viſiter tandis que nous louvoyions; ils n'y trouverent pas l'eau aſſez profonde pour le vaiſſeau : la nuit vint & il nous fallut jetter l'ancre : la pinaſſe continua cependant ſes recherches & trouva deux lieues plus loin un havre très-commode: nous nous en approchâmes le lendemain; la route était ſemée de bas-fonds que nous fûmes aſſez heureux pour évitrer; mais dans ce moment le vent s'éleva, le vaiſſeau ne pouvait plus manœuvrer, & il fallut ſe hâter de le traîner dans un abri avec les bateaux: en attendant on jetta l'ancre, on viſita exactement le havre; je le trouvai petit, mais plus propre à la ſituation où nous nous trouvions qu'aucun de ceux que nous euſſions vus encore: le vent était trop fort pour lever l'ancre, & pour qu'il fatiguât moins le vaiſſeau, nous abattîmes & déſagreâmes tout ce qui pouvait l'être pour en alléger l'avant, où nous penſions que la voie d'eau devait être, & nous n'oubliâmes pas que notre conſervation ne tenait qu'à un bouchon de

laine : le 16, le vent ſe calma un peu ; nous voulûmes mettre à la voile & ne le pûmes pas ; le vent continua ; s'il ſe fut élevé dans le tems que nous étions échoués, il nous aurait mis en pieces : nous nous hazardâmes enfin le 17, & nous approchâmes du havre ; mais dans la route le vaiſſeau toucha deux fois, & nous eûmes beaucoup de peine à le faire flotter à la ſeconde. Enfin, nous le conduiſîmes dans le havre, nous l'amarrâmes à une grève eſcarpée, & avant la nuit les cables, les ancres, les anſieres furent à terre. Nous avions d'autres raiſons pour déſirer d'y être ; le ſcorbut faiſait de grands progrès parmi nous, & Tupia avait déjà des boutons livides ſur les jambes : nous eſpérions trouver là quelques rafraîchiſſemens ; du moins nous étions certains que le pays était habité, car nous avions vu des habitans allumer du feu ſur la côte.

Les bords du havre étaient ſi eſcarpés que le vaiſſeau flottait à 20 pieds du rivage : nous fîmes un pont de l'un à l'autre, & élevâmes une tente pour nos malades, une pour nos proviſions. Je grimpai ſur une colline pour voir l'aſpect du pays ; près de la riviere le

ſol était bas, inondé d'eau ſalée, & couvert de paletuviers ; par-tout ailleurs il me parut pierreux & ſtérile. M. Banks rencontra dans une promenade des reſtes de huttes indiennes : il traverſa la riviere, & n'y trouva que des collines de ſable, & quelques cabanes habitées depuis peu ; il n'y vit que des vols de très-beaux pigeons & de corneilles très-ſauvages : il remarqua beaucoup de pierres-ponces en différentes parties du golfe, où elles avaient été portées par les inondations ou les marées, qui s'y élevent ordinairement de 8 pieds. Pendant les premiers jours, nous travaillâmes avec vigueur à vuider le vaiſſeau & à l'approcher le plus près qu'il était poſſible du rivage ſans l'échouer ; nous découvrîmes la voie d'eau ; les rochers l'avaient faite à travers quatre bordages, on n'y voyait aucun éclat de bois, & tout y était coupé auſſi net qu'avec un inſtrument : deux circonſtances nous avaient conſervés ; l'une que les couples étaient très-bien jointes dans cette partie du vaiſſeau, l'autre que l'ouverture, aſſez large pour nous faire couler à fond quand même nous aurions eu huit pompes en mouvement, avait été bouchée en partie par un morceau du roc

qui y était resté engagé, de sorte qu'il n'y entrait de l'eau qu'entre la pierre & la planche : plusieurs parties du vaisseau se trouverent brisées ou délabrées ; les forgerons, les charpentiers se mirent au travail pour le reparer ; quelques matelots furent envoyés à la chasse, afin d'avoir de la viande fraîche pour les malades ; ils virent des cabanes d'Indiens, un courant d'eau douce & un quadrupède de la grandeur du lévrier, couleur de souris, extrêmement agile, ayant des jambes minces, une longue queue, sautant comme le lièvre ou le daim ; l'un d'eux crut avoir vu le diable décoré de cornes & d'aîles ; ce n'était qu'une chauve-souris que son imagination effrayée avait grossie ; il est vrai qu'elles sont ici de la grosseur d'une perdrix & absolument noires. On trouva aussi quelques choux palmistes ; des fruits du plane sauvage d'assez bon goût, mais remplis de pierres ; des feuilles d'une plante que nous crûmes la même que celle qu'on nomme cocos en Amérique : sa racine était trop âcre pour pouvoir être mangée, mais la feuille égalait presque l'épinard par son goût ; enfin un fruit de la grosseur de la pomme d'amour, plus plat & d'une

couleur de pourpre foncé : détaché de l'arbre, il était dur & acerbe ; gardé quelques jours, il s'amollit & prit une ſaveur agréable.

Le vaiſſeau avait été réparé auſſi bien qu'il pouvait l'être dans les circonſtances où nous nous trouvions ; nous le calfatâmes, nous remplîmes nos futailles, raccommodâmes nos agrêts, & nous eſſayâmes de le mettre à flot en attachant autour de lui un grand nombre de tonneaux ; mais nous le tentâmes en vain ; il fallut attendre le tems des grandes marées : elles vinrent, & nous fîmes de nouveaux efforts qui réuſſirent ; mais pour avoir reſté trop long-tems la proue ſur la terre & la poupe à flot, il s'y était fait une nouvelle voie d'eau, & il fallut le ramener à terre ; on viſita ſa quille, on y trouva des bandes gâtées ; tous ces dommages n'étaient cependant pas conſidérables & on en répara quelques-uns. Pendant ces opérations, les uns cherchaient un canal pour conduire le vaiſſeau au travers d'une multitude de briſans & de bas-fonds qui s'étendaient juſqu'à une grande diſtance ; les autres viſitaient le pays, pour y trouver des rafraîchiſſemens ou de nouveaux

objets de connaissances : les premiers trouverent un passage entre des rochers de corail, sur lesquels ils avaient pris de si gros petoncles que deux hommes n'auraient pu en manger un : ils rapporterent beaucoup d'autres coquillages, & virent des Indiens qui s'enfuirent en les appercevant : les autres rapporterent des racines de cocos que Tupia rendait meilleures en les cuisant dans un four à la maniere de son pays, des oiseaux, différens herbages qui, bouillis avec des pois, devenaient un mêts fort agréable ; on faisait une pêche abondante qui seule pouvait nourrir l'équipage ; on remarqua des animaux semblables au chien & couleur de paille ; on trouva même une noix de cocos remplie de bernacles ; sans doute elle venait de quelque isle plus à l'orient & peut-être de la terre *del Espirito santo* de Quiros, dans la latitude de laquelle nous étions. M. Banks traversa dans l'autre partie du havre, & le long d'un rivage sablonneux il trouva un nombre prodigieux de fruits que ne produisaient point les plantes découvertes jusqu'alors, & même des noix de cocos qui avaient été ouvertes par une espece de crabes : toutes ces subs-

tances végétales étaient incruſtées de plantes marines & couvertes de bernacles, ſigne certain qu'elles venaient de loin & peut-être de la terre découverte par Quiros. Il remonta la riviere avec un petit bateau pour examiner le pays dans un eſpace de 3 lieues : il trouva un terrein marécageux couvert de paletuviers : au-delà il était pierreux & ſtérile ; le canal ſe reſſerre enſuite, bordé par un ſol eſcarpé, ombragé de beaux arbres, parmi leſquels était l'arbre de quinquina (*Hibiſcus tiliaceus*) : ce ſol au loin paraiſſait bas & fertile, revêtu d'une herbe épaiſſe & longue ; il y vit des animaux ſemblables au loup ; les moſquites le pourſuivirent juſqu'au milieu de la fumée dont il s'environna ſur le ſoir pour y paſſer la nuit avec ceux qui l'accompagnaient ; ils la paſſerent à veiller, & à déſirer le retour de la lumiere : dès le matin ils chaſſerent ; ils revirent de ces animaux agiles, leſquels ſautaient avec facilité ſur l'herbe épaiſſe qui arrêtaient les pas du chien ; cet animal ſaute ſur les deux pieds de derriere comme le *Jerbua* ou *Mus jaculus* : en remontant plus avant, la riviere ne devint plus qu'un ruiſſeau d'eau douce, mais où la marée remontait encore : ſur le ſoir,

M. Banks vit de la fumée à 300 pas de lui, & il espéra pouvoir faire connaissance avec les naturels du pays : mais avant d'arriver au feu, les Indiens les découvrirent & disparurent : le feu brulait dans le creux d'un arbre pourri : à peu de distance ils virent les traces des pas des Indiens, des maisons, des fours creusés en terre, des débris de coquillages & des racines ; ils revinrent au lieu où ils voulaient passer la nuit : c'était un large monceau de sable ombragé par un buisson, sur lequel ils étendirent des feuilles de plane ; des paquets d'herbes furent leur coussin ; leurs manteaux servirent de couverture ; ils n'apperçurent pas de mosquites, & ils dormirent profondément, sans penser qu'ils étaient exposés aux armes des Indiens ou à d'autres périls : le lendemain, aidé de la marée, ils revinrent au vaisseau, dans le moment où nous nous étions assurés que le passage découvert n'était pas praticable ; & tout l'avantage qu'on retira de cette visite des bancs qui nous environnaient, fut d'y trouver des tortues.

Enfin nous réussîmes à parler aux habitans du pays : quatre d'entr'eux dans une pirogue

harponner du poiſſon ſur la côte ſeptentrionale de la riviere : convaincu par expérience que les approcher c'était les faire fuir, j'ordonnai qu'on parut ne pas faire attention à eux, & l'expédient réuſſit ; deux d'entr'eux vinrent près de nous dans la pirogue & nous parlerent long-tems d'un ton de voix élevé ſans que nous puſſions les comprendre, nous leur répondîmes par des cris & des ſignes d'amitié ; ils s'approcherent, tenant leurs lances pour nous montrer qu'ils pouvaient ſe défendre ; nous leur fîmes des préſens d'étoffes, de papier, de clous, de verroteries ; mais ils ne firent attention qu'à un petit poiſſon que nous leur donnâmes : alors ils allérent chercher leurs compagnons qui vinrent ſans crainte & ſans défiance ; chacun d'eux était armé de deux javelines & d'un bâton ; nous reſtâmes enſemble avec cordialité ; mais lorſque nous prîmes notre repas, ils refuſerent de le faire avec nous, & s'en retournerent dans leur pirogue : leur taille était ordinaire, leurs membres petits, leur peau couleur de ſuie ou de chocolat foncé, leurs cheveux noirs, point laineux, & coupés courts, les uns liſſes, les autres bouclés ;

ils avaient toutes leurs dents, contre la remarque de Dampierre ; elles étaient blanches & unies, leurs yeux étaient vifs & les traits de leur visage agréables ; quelques parties de leur corps sont peintes en rouge, d'autres rayées de blanc ; leur voix était harmonieuse, & ils repétaient plusieurs mots avec facilité : ils revinrent le lendemain avec un nouveau venu qui avait le cartilage du nez percé & enfilé d'un gros os d'oiseau ; je donnai à l'un d'eux un morceau de vieille chemise, dont il se fit une espece de turban ; ils nous donnerent un poisson, & paraissaient contens de rester avec nous ; mais voyant quelques-uns de nos officiers examiner leur pirogue avec attention, ils s'en allarmerent, se jetterent dedans, & s'enfuirent à force de rames sans nous dire un seul mot : ils revinrent cependant, & nous vécumes en bonne intelligence avec eux. Nous menions alors une vie assez agréable, nous avions des alimens sains, du gibier & du poisson, nous nous promenions, nous faisions de nouvelles découvertes ; du haut d'une colline je découvris le pays fort au loin, il me parut entrecoupé de collines & de plaines, en plusieurs

endroits il était couvert de bois ; nous tuâmes un de ces animaux ſautillans qui reſſemblent au *Gerbo* dont ils different principalement par la grandeur ; celui-ci égale celle d'un mouton ; ſa tête, ſon col, ſes épaules ſont petites en proportion des autres parties du corps, ſes jambes de devant n'ont que huit pouces de long, celles de derriere en ont vingt-deux ; ſa queue auſſi longue que ſon corps eſt épaiſſe à ſa naiſſance, pointue à ſon extrêmité ; il marche par ſauts & par bonds, tenant ſa tête droite ; ſes pas ſont longs ; ſes jambes de devant repliées ordinairement contre la poitrine, ne paraiſſent lui ſervir que pour creuſer la terre ; ſa peau eſt couverte d'un poil court couleur de ſouris, ſa tête & ſes oreilles reſſemblent davantage au lièvre : les Indiens le nommaient *kanguroo*.

Nous allâmes auſſi viſiter les habitans du pays. Tupia qui avait été au-delà de la riviere, mangea avec eux une racine d'un goût agréable. A peine débarquions-nous ſur le rivage que nous en vîmes quatre dans une pirogue qui venaient nous joindre ; deux d'entr'eux avaient des colliers de coquillages qu'ils ne voulurent jamais nous vendre ; lorſqu'ils ſe

retirerent nous voulûmes les ſuivre, mais ils nous témoignerent que nous leur ferions de la peine, & nous les laiſſâmes aller. Un jour ils vinrent au nombre de dix ; avant d'approcher, ils poſerent leurs armes qu'ils firent garder par l'un d'entr'eux, & monterent ſur le vaiſſeau ; ils voulaient ſe procurer une des tortues que nous avions priſes & qui leur faiſait envie ; ils nous la demanderent ; nous la refuſâmes ; ils furent indignés & eſſayerent de l'enlever de force ; mais nous la défendîmes & elle nous reſta. Tranſportés de colere, ils traverſent la riviere & mettent le feu à l'herbe ſeche autour des inſtrumens que nous avions à terre, elle s'enflamma avec rapidité : Mr. Banks ſauva à peine ſa tente de l'incendie ; un de nos cochons y fut brulé, la forge conſumée, & il aurait conſumé de même des filets & des toiles que nos gens avaient lavées & étendues, ſi nous n'avions réuſſi à arrêter les progrès du feu, & à éloigner les incendiaires en tirant ſur eux un fuſil chargé à petit plomb. Les bois les déroberent à notre vue, puis ils revinrent & nous allâmes audevant d'eux ; un vieillard s'avança & nous fit une harangue, puis ils ſe retirerent de nou-

veau ; nous les ſuivîmes quelque tems, après nous être ſaiſis de quelques-uns de leurs dards, & nous nous aſsîmes ſur des rochers ; ils s'aſſirent auſſi à quelque diſtance ; & le vieillard s'avança vers nous, portant une javeline ſans pointe ; à tout ce qu'il nous dit & que nous ne pûmes comprendre, nous ne répondîmes que par des ſignes d'amitié : le vieillard retourna vers eux, tous poſerent leurs armes, & vinrent à nous d'un air pacifique. Nous leur rendîmes leurs armes, & la reconciliation fut achevée : ils revinrent avec nous juſques près du vaiſſeau, ſur lequel ils ne voulurent pas monter ; ils nous promirent de ne plus mettre le feu à l'herbe, s'aſſirent, puis nous quitterent. Cependant les ſuites de l'incendie nous montraient la nuit le ſpectacle le plus affreux & le plus magnifique ; le feu avait pris aux arbres, il s'étendait dans la forêt, & toutes les collines autour de nous dans un eſpace de pluſieurs milles étaient en feu. Les habitans ne parurent point les jours ſuivans : un de nos gens en rencontra tout-à-coup quatre qui faiſaient griller un oiſeau & un quartier de *kanguroo* : quoiqu'effrayé, il ne voulut pas prendre la fuite ; il s'aſſit gaiement avec

eux, leur offrit ſon couteau qu'ils examinerent & le lui rendirent; il leur fit ſigne qu'il allait les quitter, mais ils ne le voulurent pas; ils examinerent ſes habits, lui tâterent les mains & le viſage, pour s'aſſurer que ſon corps était comme le leur, puis lui permirent de ſe retirer & lui montrerent ſon chemin. M. Banks avait trouvé en tas toutes les étoffes que nous leur avions données, ſans doute parce qu'elles leur étaient inutiles.

Pendant que ceci ſe paſſait, je faiſais chercher partout un paſſage; monté ſur une colline, nos regards erraient autour de nous dans l'eſpérance de gagner la hàute mer, & de quelque côté que nous tournaſſions les yeux, nous ne voyions que des rochers & des bancs de ſable ſans nombre, & point de paſſage que par les ſinuoſités dangereuſes qu'ils forment; mais il n'y en avait pas d'autres, & le beau tems, le calme le rendant ſeul poſſible, il nous fallut l'attendre. Nous nous nourriſſions de notre pêche: parmi les poiſſons que nous prîmes était une tortue dans laquelle nous trouvâmes entre les deux épaules un harpon de bois gros comme le doigt, long de 15 pouces, & dont la pointe était

barbelée, comme nous en avions vu entre les mains des habitans du pays : nous cherchâmes en vain ce légume auquel on donne le nom de *chou-caraïbe :* en parcourant une vallée profonde dont les côtés couverts d'arbres & de buiſſons étaient preſque perpendiculaires, nous trouvâmes à terre pluſieurs noix anacardes (*anacardium orientale*), ce qui nous fit chercher l'arbre qui les produit; mais après nous être épuiſés de fatigue, il nous fallut y renoncer, & nous n'avons pu l'y trouver. M. Banks prit un animal de la claſſe des *opoſſums ;* c'était une femelle qui avait deux petits ; il reſſemblait au phalanger de M. de Buffon, mais n'était pas le même : il avait avec cet animal quelque analogie, ſur-tout par la conformation extraordinaire de ſes pieds qui le diſtingue de tout autre quadrupède.

Le 29 Juillet, le calme ſurvint; nous nous diſposâmes à partir, mais la marée baiſſait, la barre qui bouchait le golfe ne ſe trouva avoir que 13 pieds d'eau, & notre vaiſſeau en prenait 13 & demi, puis le vent ſe releva, & il fallut prendre encore patience : nous occupâmes notre oiſiveté forcée avec le filet &

la ligne, nous viſitâmes nos pompes qui ſe trouverent en très-mauvais état; heureuſement que notre vaiſſeau avait été aſſez bien reparé: le 3, nous fimes un effort inutile pour nous éloigner; le lendemain nous fûmes plus heureux, & nous ſortîmes ayant devant nous la pinaſſe qui ſondait continuellement: quand nous fûmes à 5 lieues du havre, nous jettâmes l'ancre pour avoir le tems d'examiner les bas-fonds à la marée baſſe.

Nous donnâmes à la riviere que nous venions de quitter, le nom de notre vaiſſeau: elle forme le havre ou crique qui s'enfonce à 3 ou 4 lieues dans un canal tortueux qui reçoit un ruiſſeau d'eau douce: à un mille de la barre, l'eau n'eſt pas aſſez profonde pour un vaiſſeau: un de ſes bords très-eſcarpé le rend très-commode pour mettre un navire ſur le côté; l'endroit le plus sûr pour en approcher eſt au midi: au nord il y a une lieue de grève baſſe & ſablonneuſe, mais au midi eſt une terre élevée; le meilleur rafraîchiſſement qu'on y peut trouver eſt la tortue, & il faut l'aller prendre loin dans la mer; il y a beaucoup de poiſſons: outre les végétaux dont j'ai parlé, on y trouve du pourpier & une

une espece de fèves à tiges rampantes qui nous furent utiles contre le scorbut. Nous avons parlé du kanguroo & de l'opossum ; il y a encore une espece de putois, des loups, des chiens, plusieurs sortes de serpens, dont quelques-uns sont vénimeux ; une grande variété d'oiseaux : tels sont les milans, les faucons, deux sortes de catatouas, des loriots, des perroquets, deux ou trois sortes de pigeons, plusieurs especes de petits oiseaux : les hérons, les canards sifflans, les oies sauvages, les corlieux sont les principaux oiseaux aquatiques. Nous avons parlé de l'aspect du pays ; ajoutons qu'on y trouve un grand nombre de nids de fourmis blanches, dont quelques-uns ont huit pieds de haut & 16 de circonférence. Les arbres y sont peu variés ; le plus commun est le paletuvier : un grand nombre de ruisseaux s'y rendent dans la mer.

La marée basse arriva, & de la grande hune j'examinai les bancs & les rocs qui me présenterent un aspect très-menaçant ; c'est vers le nord-ouest qu'ils offraient un passage moins dangereux, & c'est là que je résolus de tenter de sortir de cet amas d'é-

cueils : en attendant le moment de lever l'ancre, nous faiſions une pêche abondante ; mais quand la marée était favorable, le vent fut trop fort, & il fallût attendre qu'il ſe calmât. Nous levâmes l'ancre, & nous avançâmes en louvoyant : il fallut encore le jetter, parce que nous avions devant nous un banc de rocs qui n'avait que quatre pieds d'eau ; nous cherchâmes en vain de l'œil un paſſage pour arriver au-delà, rien ne s'offrit qu'une multitude d'écueils détachés, terminés par d'autres où la mer briſait avec violence, ce qui me fit croire qu'ils étaient les derniers qu'on trouverait en gagnant la haute mer ; car dans l'intérieur, la mer ne briſait pas, & par-là les écueils n'en étaient que plus dangereux : on me conſeillait de reprendre la route par laquelle nous étions venus dans le golfe, mais le vent ne le permettait pas ; il ſe renforça même, & nous fit chaſſer ſur nos ancres : pour empêcher qu'il ne nous jettât ſur les rocs qui nous environnaient, il nous fallut abattre nos mâts de perroquets, nos vergues, nos huniers. Ce ne fut que le 10 Août que le vent s'affaiblit ; nous avançâmes d'une lieue vers la terre, toujours précédés d'un bateau ;

puis nous tournâmes plus au nord, & arrivâmes entre trois petites isles & une autre plus baſſe qui était entre nous & la terre; les écueils formaient comme une chaine qui ſuivait le rivage & laiſſait entre lui & eux un paſſage: près d'un cap que nous nommâmes *Flattery*, nous crûmes voir une ouverture pour ſortir de cette ſituation dangereuſe; nous avançâmes quelque tems, & découvrîmes bientôt une chaine de rocs qui s'étendait devant nous; elle ſemblait ſe joindre à la terre, mais cette terre ne me parut qu'un amas d'isles; avant de nous être aſſurés ſi nous pouvions eſpérer d'y trouver un paſſage, il fallut venir jetter l'ancre à un mille de la côte, & je débarquai pour voir du haut d'une pointe élevée que je nommai *Look-Out*, dominant au loin ſur une terre baſſe, couverte de ſable blanc & de buiſſons verts: j'y vis des pas d'hommes, mais rien qui put nous tirer de l'incertitude cruelle où nous étions: des isles, des bancs, c'eſt tout ce qui s'offrit dans un eſpace de dix lieues, & l'air n'était pas aſſez pur pour me permettre de voir au-delà: je réſolus d'aller ſur une isle élevée qui était à 5 lieues au loin dans la

mer ; je m'y rendis avec M. Banks, & j'envoyai viſiter un autre paſſage entre la terre & quelques isles baſſes. Nous y gravîmes la colline la plus élevée, agités tour à tour par l'eſpérance & par la crainte : de là nous découvrîmes à deux ou trois lieues une chaine de rocs, coupée en divers endroits, & contre la quelle la mer briſait avec violence : au-delà, diſais-je, il n'y a donc plus de briſans qui rompent l'impétuoſité des vagues ; mais comment ſortir de l'enceinte de ces briſans ? Le ciel était obſcur & ne me permettait pas de voir diſtinctement & au loin, & nous réſolûmes de paſſer la nuit dans cette isle, dans l'eſpérance que le lendemain le ciel ſerait plus ſerein : un buiſſon qui était ſur la grève nous ſervit d'abri : dès les 3 heures j'envoyai ſonder le canal entre la chaine de rocs & l'isle où nous étions, & je montai ſur la colline ; mais le tems était encore plus obſcur qu'il n'avait été la veille : la ſonde annonça un fond ſuffiſant juſqu'aux rochers ; on y vit un paſſage où le vent ne permit pas de s'engager & qui parut étroit ; ce rapport me donna quelque eſpérance. L'isle où nous étions a 8 lieues de tour : en général elle eſt ſtérile & rocail-

leuſe; elle a cependant des terres baſſes couvertes d'une herbe longue clair-ſemée, & de quelques arbres : là ſe tiennent de très-gros lézards, ce qui nous fit donner leur nom à cette isle. On y trouve de l'eau douce dans un étang: les Indiens la viſitent, & nous y trouvâmes des morceaux de coquillages dont ils s'étaient nourris, & des huttes bâties ſur des hauteurs, tandis que ſur la terre-ferme elles ſont dans des lieux moins expoſés au vent; ce qui nous perſuada qu'il y avait un tems où l'on jouit conſtamment dans ces climats d'un ciel pur & d'une mer calme. M. Banks trouva ici quelques plantes nouvelles: il y a à quelque diſtance de celle-ci, d'autres isles, mais plus petites. En retournant au vaiſſeau, nous deſcendîmes ſur une isle baſſe, ſablonneuſe & couverte d'arbres, habitée par un nombre incroyable d'oiſeaux; nous y prîmes le nid d'un aigle & le celui d'un oiſeau inconnu, conſtruit ſur la terre avec des morceaux de bois; il avait 26 pieds de circonférence & deux pieds huit pouces de hauteur: des monceaux de coquillages atteſtaient que cette isle n'était pas non plus inconnue aux Indiens, & nous lui donnâmes le nom de l'*Aigle*. J'ap-

pris en arrivant qu'on avait découvert un canal fort étroit le long de la grande terre, resserré par des isles où on avait trouvé de la chair fraiche, & des terres fraichement remuées qui paraissaient être des tombeaux ; après avoir examiné ce qu'il nous convenait de faire, nous crûmes que la saison, le défaut de provisions, une sûreté plus grande nous obligeaient à tenter le passage vers l'isle des *Lezards:* nous nous y dirigeâmes, & après avoir fait sonder le canal étroit qu'on avait découvert dans la chaine des rocs, nous l'enfilâmes, & bientôt nous nous trouvâmes dans une mer libre & sans fond. La joie se manifesta sur tous les visages: depuis trois mois nous étions environnés d'écueils, contre lesquels une ancre trop faible, un cable brisé, un vent trop fort, une houle élevée pouvaient à chaque instant nous briser: nous avions fait 160 lieues, obligés d'avoir dans tous les instans la sonde à la main; & nous trouvant tout-à-coup dans une mer ouverte & une eau profonde, il nous semblait que nous n'avions plus de danger à craindre; cependant de longues lames secouaient notre vaisseau & lui faisaient faire 9 pouces d'eau par heure; nos pompes étaient

mauvaiſes & il nous reſtait encore une vaſte mer à traverſer.

L'isle des *Lezards* eſt peut-être le meilleur endroit de la côte pour trouver des rafraîchiſſemens ; on y trouve de l'eau, du bois à bruler ; les isles baſſes, les bancs qui l'environnent abondent en tortues & en poiſſons ; nous trouvâmes ſur le rivage des bambous, des cocos & autres productions qui ne ſont pas naturelles au pays & que le vent y amène du levant.

Bientôt continuant notre route, nous ne découvrîmes plus de terre ; nous ne la revîmes que le ſoir du lendemain, & c'était ſans doute la continuation de la côte que nous avions ſuivie ſi longtems ; de nouveaux briſans nous environnerent ; nous nous en éloignâmes, & le lendemin nous nous y retrouvâmes encore ; la vague nous y portait & nous n'avions point de fond pour jetter l'ancre, ni de vent pour cingler au-delà ; toute notre reſſource fut de nous faire traîner par nos bateaux pour différer au moins notre perte ; malgré nos efforts, nous n'étions encore qu'à cent verges du rocher ſur lequel la même lame qui battait le flanc du vaiſſeau, briſait

à une hauteur effrayante, & nous n'étions ſéparés du naufrage que par une épouvantable vallée d'eau d'une largeur égale à la baſe d'une vague : nous étions perdus, malgré nos efforts, ſi un vent léger ne s'était élevé : ſon ſecours joint à celui des bateaux, nous éloigna un peu des rochers ; mais l'inſtant après le vent tomba & nous revinmes ſur l'écueil ; un faible ſouffle ſe fit appercevoir pendant dix minutes encore & il nous ſuffit pour arriver devant une ouverture dans le rocher, large de la longueur du vaiſſeau, au-dedans de laquelle la mer était calme ; nous ne balançâmes pas à tenter de la traverſer : nous y arrivâmes ; mais comme alors la mer ſe retirait, le courant du reflux qui paſſait par la coupure, ne nous permit plus d'y paſſer, & nous rejetta, aidés de nos bateaux, à un quart de mille de là. Le reflux ceſſa ſans que le calme nous permit de nous éloigner, & le flot vint de nouveau, nous rejetter ſur le rocher : dans cet inſtant nous y découvrîmes une autre ouverture, & pendant que nous luttions contre le flot, je l'envoyai viſiter ; on trouva la coupure étroite & périlleuſe ; mais le paſſage poſſible ; il fallait ten-

ter l'entreprise ou périr ; nous y entrâmes poussés par le flot, le vent & un courant rapide ; nous y jettâmes l'ancre sur un fond de 17 brasses mêlé de corail & de coquilles, & nous nous crûmes heureux d'être rentrés dans la même situation d'où nous étions sortis avec tant de joie ; je résolus même de naviger dans l'espace qu'ils occupaient, parce que c'était le moyen de découvrir si le pays dont nous suivions la côte était joint à la Nouvelle Guinée ; découverte qui me paraissait intéressante : nous avions à braver des écueils inconnus, formés de rocher de corail qui s'élevent perpendiculairement, n'ayant point de fond à leur pied, couverts dans la marée, & contre lesquels brisent les lames énormes du vaste Océan méridional. Pendant que nous étions à l'ancre, nous envoyâmes chercher sur ces rochers des poissons à coquille, parmi lesquels il y avait des pétoncles que deux hommes pouvaient remuer à peine : M. Banks y trouva des coquillages curieux, des *Molusca*, & des coraux dont le plus remarquable était le *Tubipora Musica* : la terre était à 9 lieues de nous ; & le lendemain nous mîmes à la voile, deux bateaux nous précédaient ; nous passâ-

mes devant une isle baſſe & ſablonneuſe, & évitant les bancs qui s'offraient à nous, nous vinmes jetter l'ancre à quelque diſtance de trois isles que nous nommâmes *isles de Forbes*, éloignée de 5 lieues de là terre qui eſt baſſe & ſablonneuſe vers le couchant, montueuſe au midi : le lendemain, après une route interrompue par les écueils, nous vinmes dans un beau canal qui nous conduiſit à une isle éloignée de la terre de moins de 3 lieues; elle en a une de tour, & nous y vîmes quelques hommes armés de lances; de là nous voyions autour de nous une multitude de petites isles & de rochers; mais nous commencions à nous familiariſer avec eux; le vent ne nous permit pas de prendre les tortues que nous y découvrions : la grande terre nous paraiſſait baſſe & ſtérile, couverte de gros monceaux de ſable blanc; elle forme une pointe que nous nommâmes *cap Greenville* : à 9 lieues plus au levant ſont des isles élevées, auxquelles je donnai le nom de *Sir Charles Hardy* : d'autres reçurent celui de *Cockburn ;* plus au nord, nous apperçûmes des isles baſſes vers leſquelles nous nous dirigeâmes, & que le grand nombre d'oiſeaux

qui les couvraient nous firent appeller *Bird-Isles.* Le 20, des bancs & des rochers que nous vîmes tout-à-coup me firent plier les voiles jusqu'à ce qu'on y eut découvert un passage : près d'eux était une petite isle garnie de quelques arbres, & sur laquelle nous vîmes quelques huttes d'Indiens ; derriere il y en avait un grand nombre ; nous navigeâmes lentement entr'elles, & découvrîmes devant nous une grande terre ; en cinglant vers elle, nous perdîmes de vue les bancs, les rochers & les isles ; nous nous apperçûmes le lendemain que la terre que nous avions vue au nord & que nous croyions la continuation de celle dont nous avions jusqu'alors suivi les côtes, en était séparée par un détroit que nous pouvions traverser ; nous y cinglâmes, mais toujours en nous faisant précéder par des bateaux pour éviter les écueils : le canal entre les deux terres avait un mille de large ; nous y parvinmes & vîmes que la terre située au nord n'était que diverses isles assez voisines les unes des autres. La pointe la plus septentrionale du pays que nous venions de parcourir, reçut le nom de *Cap York :* sa longitude est de 160 deg. 6 min. sa latitude

méridionale 10 d. 37 m.; auprès ſont de petites isles baſſes; la terre elle-même eſt plate, baſſe & ſablonneuſe: la partie ſeptentrionale du cap eſt montueuſe, les vallées y offrent de beaux bois, la côte de petites baies: toutes les isles qui ſont au levant furent appellées *Isles d'York*. Après les avoir depaſſées, nous découvrîmes la terre devant nous, nous crûmes d'abord qu'il nous faudrait retourner en arriere; mais en l'approchant, nous reconnûmes que différens canaux ſéparaient cette nouvelle terre de celle que nous ſuivions; nous jettâmes l'ancre dans le plus grand, qui s'élargit au-delà de ſon entrée, & devant nous il ne nous offrit qu'une mer ouverte. Aurions-nous enfin trouvé un paſſage pour la mer des Indes? diſions-nous. Pour nous en aſſurer, nous réſolûmes de débarquer dans l'isle qui était au ſud-eſt du canal; nous y voyions dix Indiens ſur une colline, nous allâmes vers eux: neuf avaient des lances, le dixieme était armé d'un arc & d'un paquet de flèches; trois vinrent ſur la grève où nous allions débarquer, puis ils ſe retirerent tranquillement. Nous gravîmes ſur la plus haute colline qui était d'une ſtérilité affreuſe.

Du ſommet, nous ne vîmes point de terre entre le midi & le couchant : vers le nord on découvrait un grand nombre d'isles élevées, & rangées les unes derriere les autres. Tout nous perſuada que nous étions parvenus à la mer des Indes, & avant de quitter ce pays, je lui impoſai le nom de *Nouvelle Galle méridionale;* j'en pris poſſeſſion en y arborant le pavillon Anglais, & le bruit de l'artillerie rendit cet acte plus ſolemnel. L'isle où nous étions prit le nom de *Poſſeſſion ;* elle n'eſt ni haute, ni étendue ; nous nous rembarquâmes enſuite: de nôtre vaiſſeau nous apperçûmes de la fumée s'élever de la terre & des isles voiſines, & des femmes nues cherchant des poiſſons à coquilles. Nous mîmes à la voile & découvrîmes quelques isles baſſes, auxquelles nous donnâmes le nom de *Wallis :* des bas-fonds nous forcerent encore à jeter l'ancre, & j'envoyai ſonder: on trouva un paſſage: au nord était une chaine d'isles. Nous mîmes à la voile & deſcendîmes, M.Banks & moi, dans celle qui était près de nous : c'était un rocher ſtérile fréquenté par des oiſeaux ſemblables à des boubies, & dont la fiente l'avait blanchie preſqu'entierement: il y avait quelques bouquets

de bois; nous l'appellâmes *Isle Booby*. Revenus au vaiſſeau, le vent s'éleva, & la houle qui venait du ſud-oüeſt, nous aſſura plus encore que nous étions au couchant de la Nouvelle Galle méridionale, & que nous avions devant nous une mer ouverte; il était donc prouvé que le pays qu'on appellait *Nouvelle Hollande*, était une vaſte isle ſéparée de la *Nouvelle Guinée*. Au nord-oueſt était un groupe d'isles de hauteur & d'étendue diverſes, qui paraiſſaient couvertes de plantes, de bois & avoir des habitans; nous les appellâmes *Isles du prince de Galle;* ſans doute qu'elles s'étendent jusqu'à la Nouvelle Guinée. Nous donnâmes au détroit le nom du du vaiſſeau avec lequel nous l'avions découvert.

La Nouvelle Galle méridionale eſt la plus grande isle connue: ſa longueur en ligne droite eſt de 675 lieues, & ſa ſurface en quarré doit être plus grande que l'Europe entiere; les terreins élevés paraiſſent n'en faire qu'une petite partie; elle offre un mêlange de fertilité & de ſtérilité; c'eſt au nord qu'il y a le plus de rochers, c'eſt dans la partie méridionale que l'herbe eſt plus épaiſſe & les arbres plus grands: ceux-ci ſont ordinairement à 40 pieds de diſ-

tance les uns des autres, & l'intérieur ne paraît pas mieux boisé; les terreins marécageux, inondés par les marées, sont hérissés de paletuviers; loin de la mer les terreins humides produisent une herbe abondante, & des broussailles revêtent les vallées; la plus grande partie du sol n'est pas susceptible d'une culture réguliere; on n'y trouve pas de grandes rivieres, mais beaucoup de petites & de ruisseaux: la surface du pays est entrecoupée de criques salées; nous y avons vu deux petits lacs d'eau douce dans des bois: il n'y a que deux sortes de bois de charpente; du plus grand qui croît par-tout le pays, distille une gomme ou résine d'un rouge foncé, semblable au *sang de dragon*, & qui, peut-être, en est un; ses feuilles sont semblables à celles du saule: l'autre ressemble à nos pins: le bois des deux est dur & pesant: il y a un arbre couvert d'une écorce douce qu'il est facile de peler, on se sert de cette écorce dans les Indes orientales pour calfater les vaisseaux. Nous y trouvâmes trois sortes de palmiers; le plus abondant a les feuilles plissées comme un éventail: son chou est petit, d'une douceur exquise; ses noix sont bonnes pour les co-

chons : un autre, ſemblable au chou palmiſte d'Amérique, a des feuilles aîlées & grandes comme celles du cocotier ; ſon chou plus gros n'eſt pas ſi bon : le tronc du troiſieme qu'on ne trouve qu'au nord, n'a que dix pieds de haut ; ſes feuilles petites, aîlées, reſſemblent à celles de fougère ; il ne produit pas de choux, mais des noix de la groſſeur d'un maron, qui agirent ſur nous comme un émétique, & rendirent malades les cochons qui en mangerent ; la pulpe ſéchée peut être ſaine & nourriſſante : on y trouve un grand nombre de petits arbres & de buiſſons inconnus en Europe ; l'un porte de mauvaiſes figues, l'autre des prunes applaties ſur les côtés, un troiſieme une pomme couleur de pourpre, bonne quand elle eſt gardée quelques jours. Nous y découvrîmes une variété infinie de plantes inconnues, mais peu ſont bonnes à manger : on y remarqua une plante à feuilles longues, étroites, épaiſſes, ſemblables à la *queue de chat*, laquelle diſtille une réſine d'un jaune brillant qui reſſemble à la gomme gut, mais ne tache pas comme elle ; l'odeur qu'elle exhale eſt douce : nous avons déjà parlé de quelques autres plantes ; ajoutons-y une eſpece de perſil, deux

eſpeces

eſpeces d'ignames douces, 'mais petites, dont nous n'avons pu trouver la plante entiere. Nous avons trouvé dans les bois un fruit de la couleur & de la forme de la ceriſe, qui a peu de ſaveur, dont le goût eſt aigrelet & agréable, & le noyau mou: & un autre aſſez reſſemblant à la pomme de pin, mais d'un goût qui déplaît. Le chien, le kanguroo, l'opoſſum, une eſpece de putois, nommé *Quoll* par les habitans, qui a le dos brun, tâcheté de blanc qui eſt la couleur du ventre, ſont les ſeuls quadrupèdes que nous y ayons vus; la chauve-ſouris qu'on y trouve, paraît être le *Rouget* de Mr. de Buffon: nous avons eu occaſion de parler ailleurs des oiſeaux qu'on y voit: le pigeon y eſt très-beau & y vole en grande troupe: parmi les reptiles on compte les ſerpens, les ſcorpions, les mille-pieds, les lézards: les inſectes y ſont peu nombreux; les moſquites & les fourmis ſont les principaux: il eſt des fourmis vertes qui font des nids d'une ſtructure curieuſe, compoſés en pliant avec force des feuilles larges comme la main, & en réuniſſant leurs bords avec une eſpece de glu qui s'élabore dans leur corps; en troublant le travail de ces inſectes, nous ſentîmes leur aiguillon, dont la

piquure n'eſt gueres moins dangereuſe que celle de l'abeille : la fourmi noire ſe loge dans l'intérieur des branches ; en caſſant la branche nous fûmes couverts de ces animaux qui ſortaient par eſſaims de la branche rompue, & dardaient leur aiguillon avec violence ; une troiſieme eſpece très-petite, fait ſon nid dans la racine d'une plante paraſite qui croît comme le gui ſur les arbres : elle eſt groſſe comme un grand navet, & les fourmis la vuident par une multitude de canaux tortueux qui ne paraiſſent pas nuire à ſa végétation : leur piquure ne fait que chatouiller. Il y a une quatrieme eſpece de fourmi, qui eſt blanche & ſans aiguillon ; elles conſtruiſent deux habitations, l'une ſur un arbre, l'autre à ſon pied ; la premiere a quatre fois la groſſeur de la tête d'un homme, & eſt compoſée de parties de végétaux pétries avec une matiere glutineuſe que ces inſectes tirent probablement de leur corps : ſous cette croute on trouve, dans un grand nombre de ſinuoſités, une quantité prodigieuſe de cellules, qui toutes communiquent entr'elles & avec d'autres ſur le même arbre : une grande avenue conduit à la fourmiliere conſtruite au pied d'un autre arbre, & communément à la

racine ; celle-ci a la figure d'une pyramide dont les côtés ſont irréguliers : elle a environ ſix pieds de hauteur & de diamètre; il en eſt de plus petites & dont les côtés ſont plats ; leur extérieur eſt d'argile détrempée, d'environ deux pouces d'épaiſſeur : ſans communication au-dehors, elles n'en ont qu'avec les fourmillieres qui ſont ſur les arbres : il eſt probable que les fourmis ſe retirent dans leurs demeures ſouterraines durant la ſaiſon pluvieuſe, & que pendant la ſaiſon ſéche où elles n'ont pas à craindre l'humidité & le froid, elles ſe retirent dans leurs habitations ſur les arbres.

La mer fournit à l'homme dans ces lieux plus d'alimens que la terre; nous avons parlé des poiſſons à coquille qu'on y trouve : les autres poiſſons ſont d'eſpeces très-variées, & excepté le mulet, aucun n'eſt connu en Europe : la plupart ſont bons à manger & pluſieurs ſont excellens. Ce ſerait donc ſur les bords de la mer qu'on devrait trouver des peuplades plus nombreuſes d'habitans ; cependant elles y ſont rares & faibles : elles ignorent la culture, & ſans doute les peuples de l'intérieur l'ignorent auſſi : les hommes y ſont bienfaits, ſveltes, d'une vigueur,

d'une activité & d'une agilité remarquables ; leur voix eſt douce & efféminée. Leur peau eſt couverte de boue & de fumée, & elle en paraît noire ; elle nous parut être couleur de chocolat ; ils n'ont ni le nez plat, ni les lèvres groſſes ; leurs dents ſont belles, leurs cheveux longs & noirs ; mais ils les portent courts ; ils les bouclent légérement ; ils n'y mettent ni huiles, ni graiſſes & ſont exempts de vermine : leur barbe eſt touffue ; ils la brûlent quand elle eſt trop longue : les deux ſexes ſont abſolument nuds ; nous n'avons vu les femmes que de loin ; les hommes qui nous viſitaient les laiſſaient toujours derriere : leur principale parure conſiſte dans l'os qui leur traverſe le cartilage du nez : il eſt gros comme le doigt, a cinq ou ſix pouces de long, & bouche leurs narines, ce qui les fait naſiller quand ils parlent : outre ce bijou, ils ont des colliers faits de coquillages, taillés & attachés enſemble fort proprement, des bracelets, de petites cordes qui font deux ou trois fois le tour de la partie ſupérieure du bras, un cordon de cheveux qui leur paſſe autour des reins, des eſpeces de hauſſe-cols de coquillages ſuſpendus ſur la poitrine : ils ſe font de larges

tâches rouges ſur la poitrine, & des raies blanches, les unes étroites tracées ſur les bras, les jambes, les cuiſſes; les autres larges ſur le reſte du corps; le rouge paraît être de l'ocre: le blanc eſt peut-être une eſpece de ſtéatite; ils ont les oreilles percées & n'y portent point de pendans. Ils eſtimaient beaucoup leurs ornemens & ne faiſaient aucun cas de nos verroteries & de nos rubans, & cette indifférence fait qu'ils ne volent point. On voit auſſi ſur leurs corps des cicatrices irrégulieres, monumens de la douleur qu'ils reſſentent en perdant leurs parens. Ils paraiſſent n'avoir aucune habitation fixe: leurs huttes ſont petites, conſtruites en forme de four avec des baguettes flexibles dont ils enfoncent en terre les deux extrêmités; ils les recouvrent enſuite avec des feuilles de palmiers, ou de l'écorce: ils s'y couchent au nombre de trois ou quatre, le corps en rond, de maniere que les talons de l'un touchent la tête de l'autre: l'ouverture eſt toujours oppoſée au côté où le vent ſouffle le plus ordinairement, & vis-à-vis du feu: une horde errante les conſtruit au lieu qu'elle vient habiter; elle les abandonne lorſqu'elle le quitte. Là où elle ne demeure pas, pluſieurs

jours, elle couche ſur les buiſſons, ou ſur l'herbe ſéche: leur ſeul meuble eſt un vaſe d'écorce lié avec une baguette pliante dont le bout ſert d'anſe: ils ont encore un ſac à mailles qu'ils portent ſur le dos & où ils renferment leurs hameçons, leurs lignes, des coquilles, des pointes de dards. Leurs hameçons ſont faits avec art: leur principale nourriture eſt le poiſſon; ils mangent auſſi des kanguroos & des oiſeaux; ils font griller tout ce qu'ils mangent; l'igname eſt le ſeul végétal dont ils ſe ſervent pour aliment; ils machent continuellement de certaines feuilles que nous n'avons pu connaître. Ils font des entailles aux arbres pour y monter, & peut-être que là ils attendent & ſurprennent les oiſeaux. S'ils veulent allumer du feu, ils tournent promptement & avec force la pointe émouſſée d'un bâton ſur un morceau de bois plat; en un inſtant ils ont du feu & le propagent. Leurs armes ſont la javeline & différentes eſpeces de lances; quelques-unes ont quatre pointes garnies d'un os pointu, barbelées & enduites d'une réſine dure; vers le nord, les lances n'ont qu'une pointe; ce ſont des eſpeces de cannes ou de jonc droit & léger qui ont huit à quatorze pieds de long,

composées de pieces enchassées les unes dans les autres, & qu'on arme d'une pointe de bois dur, ou d'un os de poisson, ou de morceaux aigus de coquilles brisées ; ils les lancent avec beaucoup de force & de dextérité avec la main ; pour de grandes distances, ils la mettent au bout d'un morceau de bois façonné qui augmente la force du jet comme la fronde : ils ont pour armes défensives un bouclier ou targe de trois pieds de long, de la moitié de large, fait d'écorces d'arbres, qu'ils découpent même sur l'arbre avant que de l'enlever ; de sorte qu'ils semblent ne pas ignorer que l'écorce d'un arbre devient plus épaisse & plus forte lorsqu'on la laisse sur le tronc après l'avoir entaillée en rond.

Leurs pirogues sont grossieres & mal faites : dans la partie méridionale, elles ne sont qu'un morceau d'écorce duquel on maintient l'ouverture par des cerceaux ; elles peuvent porter trois personnes : sur les bords ils la poussent avec une perche, ailleurs avec une rame longue d'un pied & demi ; elles tirent peu d'eau, sont très-légères, & commodes pour la pêche des coquillages : dans la partie septentrionale, les pirogues sont faites d'un tronc

d'arbre creusé, elles ont quatorze pieds de long, & très-peu de largeur; ce qui leur rend un balancier nécessaire: ils les font avancer avec des pagaies, elles ne portent que quatre hommes; on ne sait comment ils les font; le seul instrument qu'on leur ait vu, est une hache de pierre fort mal faite, quelques coins de pierre, un maillet de bois & des fragmens de corail; ils polissent leurs bâtons & les pointes de leurs lances avec la feuille d'une espece de figuier.

Les armes qu'ont ces peuples annoncent qu'ils ont des guerres entr'eux, mais nous n'en avons point vu d'exemples, & nous ne pouvons dire si c'est la guerre qui a dépeuplé cette vaste contrée, ou si sa stérilité ou d'autres causes s'y opposent à la population. Nous quittâmes l'isle *Booby*, le 23 Août: nous perdîmes le lendemain en de vains efforts pour retrouver une ancre perdue; mais le 25, nous reprîmes notre route jusqu'au moment où un bas-fond nous arrêta: nous nous apperçûmes qu'il nous environnait de toute part, excepté dans la ligne qui nous y avait conduit: il fallut donc rebrousser par le même chemin; nous n'étions pas éloignés de terre de quatre lieues, & cependant nous l'appercevions à peine

du haut du tillac : c'eſt qu'elle eſt unie & fort baſſe : nous nous en approchâmes d'une lieue ; elle était couverte de bois, & parmi les arbres que nous vîmes, nous crûmes y diſtinguer le cocotier: la fumée s'en élevait de divers endroits ; des bas-fonds nous arrêterent encore, & nous reprîmes le large après avoir paſſé devant un golfe qu'une petite isle met à couvert des vents. A minuit, nous recouvrâmes une grande profondeur & revinmes vers la terre que nous apperçûmes être toujours baſſe & boiſée : une écume brune couvrait la mer ; vue au microſcope, elle offrait une quantité innombrable de particules longues de demi ligne, dont chacune ſemblait être formée de 30 ou 40 tubes ; les matelots qui avaient cru d'abord que c'était du frai, lui donnerent enſuite le nom de *Sea-Saw-Duſt*, (ſciure de mer). Nous fîmes pluſieurs tentatives inutiles pour approcher de la côte, d'où une briſe légere nous amenait une odeur qui reſſemblait un peu au benjoin. Nous parvinmes enfin à la voir à quatre milles de nous : la pinaſſe fut lancée à la mer & je m'y embarquai avec onze perſonnes, parmi leſquelles étaient Mrs. Banks & Solander : l'eau était ſi baſſe que la pinaſſe

toucha le fond à plus de 30 toifes de terre; nous y parvinmes à gué: la terre nous y découvrit des pas d'hommes; près de nous était une forêt que nous fuivîmes jufqu'à un bois de cocotiers bordé par un ruiffeau d'eau faumâtre: les arbres étaient petits, mais chargés de fruits; près de-là était une cabane, couverte de feuilles encore en partie, & aux environs des coques de fruits récens: nous regardions ces fruits avec avidité; cependant, la crainte d'un danger inconnu ne nous permit pas de monter fur les arbres pour en cueillir, & nous n'en goûtâmes pas. Plus loin nous rencontrâmes des planes & un arbre à pain, mais ils n'avaient point de fruits; bientôt nous vîmes trois Indiens qui poufferent un cri horrible & courant vers nous, l'un d'eux lança quelque chofe qui brûlait comme la poudre à canon & qui ne fit point de bruit, les deux autres nous jetterent leurs javelines; nous tirâmes fur eux à petit plomb fans les atteindre, & fans les effrayer: ils nous lancerent une nouvelle javeline; nous tirâmes à balle & tous s'enfuirent avec agilité; en nous rapprochant du bateau, nous vîmes les matelots laiffés dans la pinaffe, qui nous faifaient figne qu'un grand nombre

d'insulaires approchaient; nous les apperçûmes nous-mêmes un instant après; dès qu'ils nous eurent découverts, ils firent halte; nous revinmes dans notre pinasse & ramâmes vis-à-vis d'eux ; ils étaient plus de soixante : ils ressemblent aux habitans de la Nouvelle-Hollande, ils ont leur taille, les cheveux courts comme eux, & sont aussi nuds, mais moins bruns; ils nous défiaient & nous lâchaient des feux dont nous ne connaissions ni la nature ni le but; dans leurs mains étaient des bâtons courts, peut-être creux, qu'ils agitaient de côté & d'autre, & à l'instant nous voyions du feu & de la fumée de la même maniere qu'il part d'un fusil; ils duraient peu, & ne faisaient entendre aucune explosion. Nous fîmes siffler quelques balles parmi les arbres qui étaient dans leur voisinage, & ils s'en allerent tranquillement: les javelines qu'ils nous avaient lancées avaient quatre pieds de long; elles étaient mal faites, d'une lame de bambou rouge, garnie d'une pointe de bois durs, barbelée & lancées avec roideur.

Cette terre est à 65 lieues du *Cap Walche*, ou du port de *St. Augustin :* elle est très-basse, couverte d'herbes & de bois épais: le coco-

tier, le plane, l'arbre à pain y prospèrent; on y trouve beaucoup d'arbres, de plantes, de buissons communs aux pays que nous venions de parcourir. Dès que nous fûmes sur le vaisseau, nous fimes voile au couchant; le tems nous pressait, le vaisseau faisait beaucoup d'eau, & il fallait incessamment nous rendre à Batavia pour le radouber. D'ailleurs la Nouvelle Guinée est connue des Hollandais & des Espagnols, & il était probable qu'il n'y avait pas de grandes découvertes à y faire.

L'espace qui sépare la Nouvelle Guinée de la Nouvelle Galle méridionale, est semée d'isles qui semblent devoir faciliter la communication entre les deux pays; cependant les végétaux utiles de la premiere, n'ont point été transplanté dans la seconde; la langue paraît n'y pas être la même, & l'on peut supposer que les peuples y ont une origine différente.

Le 3 Septembre, nous nous éloignâmes de cette côte; le 6, nous vîmes deux petites isles, & je serais descendu dans l'une d'elles si le vent eut été moins fort: ce sont les isles *Arrou*, ou elles ne sont point marquées sur les cartes: elles sont sous le 7e degré 6 minutes de latitude méridionale, & le 152e degré 30 minu-

tes de longitude ; les jours ſuivans nous en vîmes encore une qui doit être *Timor Laoet.* Le 9, nous découvrîmes *Timor;* nous approchâmes de ſes côtes ; la nuit nous y vîmes des feux, le jour de la fumée ; la terre était haute, partagée en collines couvertes de bois épais ; entr'elles ſont des clarieres très-étendues qui paraiſſent être l'ouvrage des hommes : nous vîmes un golfe qui répond à la deſcription qu'on en trouve dans le voyage de Dampierre : près de la grève s'élevent de grands arbres pyramidaux ; derriere ſont des criques d'eau ſalée ombragées par le paletuvier & le cocotier : du rivage au pied de la premiere colline, la terre eſt unie dans l'eſpace d'une lieue, & nous n'y vîmes ni plantations, ni maiſons ; cependant, tout y annonce qu'elle eſt fort peuplée. Nous ſuivîmes les côtes juſqu'au 15 : nous y vîmes toujours de la fumée ſur les monts, & ſur la terre qui eſt à leur pied, & que la mer borde : les montagnes ſemblaient diminuer de hauteur ; nous découvrions en divers endroits de grands bocages de cocotiers ; enfin le dernier jour nous vîmes des maiſons & de nombreuſes plantations ; celles-ci étaient enfermées de haies juſques ſur le ſommet des plus hautes collines ;

celles-là étaient ombragées par des bois de palmier-éventail, ou *Boraſſus* : cependant nous n'y vîmes ni hommes, ni bétail. La navigation le long de ſes côtes y eſt ſans danger. Le 16, nous découvrîmes les isles de *Rotte* & de *Semau* ou *Simao*, & nous paſſâmes entr'elles. La premiere n'eſt pas ſi montueuſe que Timor, mais elle eſt agréablement entrecoupée de collines & de vallées ; elle fournit au commerce beaucoup de ſucre : ſur ſa côte ſeptentrionale on voit quelques palmiers-éventails, & un grand nombre d'arbres qui y ſont ſans feuilles. Semau préſente à-peu-près le même aſpect. Sur les 10 heures du ſoir, nous vîmes une lueur rougeâtre & obſcure, qui s'élevait de 20 degrés ſur l'horiſon, & dont l'étendue variait par intervalles ; à travers & en dehors de cette premiere couleur, paſſaient des rayons d'une couleur beaucoup plus vive, qui s'évanouiſſaient & reparaiſſaient au même inſtant : le phénomène conſerva ſon éclat juſqu'à minuit que nous ceſſâmes de le regarder. Nous croyions n'avoir plus d'isles à découvrir juſqu'à Java ; cependant le 17 nous en vîmes une encore : nous allâmes à elle, & bientôt nous y remarquâmes des maiſons, des cocotiers, de nom-

breux troupeaux de moutons : cette vue, le nombre de mes malades, leur regret de ce qu'on n'avait pas descendu à Timor, me déterminerent à y aborder & de commercer avec les habitans : du vaisseau nous remarquâmes deux hommes à cheval qui examinaient notre vaisseau, & nous comprîmes que des Européens y avaient formé quelque établissement. Mon second lieutenant y débarqua, & rencontra quelques insulaires qui, par leur habillement & leur figure, ressemblaient aux Malais ; ils étaient honnêtes, mais ne purent l'entendre, & il n'y trouva point de mouillage pour le vaisseau. Je l'y renvoyai avec de l'argent pour acheter au moins quelques rafraîchissemens pour les malades ; avant qu'il put aborder, nous apperçûmes deux autres cavaliers portant un habit bleu, une veste blanche, un chapeau bordé, qui regardaient curieusement le vaisseau : d'autres cavaliers se rassemblerent autour de nos gens ; nous vîmes qu'on leur apportait des noix de coco ; ils revinrent & nous firent signe qu'il y avait une baie où nous pourrions mouiller à quelque distance de ce lieu ; nous y allâmes jetter l'ancre, près d'une grande ville Indienne qui peu après arbora pavillon Hol-

landais & fit entendre trois coups de canon: j'envoyai Mr. Gore viſiter le gouverneur s'il y en avait un; il fut reçu par une trentaine d'Indiens armés de fuſil, qui marchant ſans ordre, le conduiſirent chez le *Raja* ou roi de l'isle; il lui dit qui nous étions, & ce dont nous avions beſoin: le Raja dit, qu'il ne pouvait commercer avec nous, ſans l'aveu de l'agent de la compagnie Hollandaiſe qu'il allait conſulter; l'agent vint bientôt lui-même: c'était un Saxon nommé Lange: il conſentit à ce que nous déſirions & voulut nous viſiter ſur le vaiſſeau: il y vint avec le raja, & je leur donnai à dîné; le raja parut héſiter ſi nous lui permettrions de s'aſſeoir avec nous; j'eus bientôt diſſipé ſes ſcrupules: ceux d'entre nous qui ſavaient le Hollandais ou le Portugais, ſervaient d'interprêtes avec l'agent & le raja, ou avec ſes ſujets. La raja nous demanda un mouton; il ne nous en reſtait qu'un, nous lui le donnâmes; il demanda un chien anglais, Mr. Banks lui donna ſon lévrier. Mr. Lange demanda une lunette, il l'obtint; ils nous promirent que le lendemain, ſur la grève, nous trouverions des bufles, des moutons, des cochons, de la volaille, & que nous pourrions en acheter autant

tant qu'il nous plairait: ſatisfaits de leurs promeſſes, nous les renvoyâmes yvres, après qu'ils eurent vu faire l'exercice à nos ſoldats: nous les ſaluâmes de neuf coups de canon; Mrs. Banks & Solander les accompagnerent, viſiterent les maiſons de la ville, qu'ils trouverent aſſez grandes, conſiſtant en un toit de feuilles de palmier, ſoutenu ſur un plancher de bois par des colonnes hautes de quatre pieds: on leur y fit boire du ſuc de palmier non fermenté; il eſt doux, aſſez agréable, & on eſpéra trouver en lui un anti-ſcorbutique. Le lendemain rien ne parut ſur la grève où je deſcendis: le roi nommé *Madacho Lomi Djara*, nous y donna à dîner: il fut ſervi dans trente-ſix paniers qui renfermaient ou du porc ou du riz: trois vaſes étaient pleins de bouillon dans lequel le porc avait été cuit: chacun de nous fut conduit vers un trou fait dans le plancher, où l'on nous verſa de l'eau contenue dans un vaſe de feuille de palmier; nous nous lavâmes, puis nous nous plaçâmes à terre autour des plats. Le roi avait diſparu, nous le demandâmes, on nous aſſura que l'uſage ne permettait pas à celui qui donnait à dîner de s'aſſeoir avec ſes hôtes: le porc, le riz étaient excel-

lens; après dîner, nous fîmes encore demander le roi pour boire avec lui; l'uſage ne lui permettait pas de s'enyvrer dans un repas qu'il donnait, & pour ne pas s'enyvrer il fallait ne point boire. Nos matelots, nos domeſtiques prirent la place que nous avions quittée, & ne pouvant conſommer tout ce que nous y avions laiſſé, on les obligea à emporter les reſtes dans leurs poches. Dans le moment de la gaieté nous voulûmes parler des proviſions promiſes; mais l'agent avait reçu à propos une lettre du gouverneur de *Concordia* dans l'isle de Timor, qui y mettait obſtacle: c'était un moyen de ſe les faire acheter plus cher; nous n'emportâmes au vaiſſeau que quelques volailles & un ſyrop fait de ſuc de palmier, meilleur que la melaſſe & beaucoup moins cher. On éprouva toujours de nouveaux obſtacles, de nouvelles défaites de l'agent & du rajah qu'il faiſait agir. Le 20, nous deſcendîmes, je marchandai un petit bufle, & parce que je n'en voulus pas donner le double de ce qu'il valait, nous vîmes arriver une déclaration du roi, qui nous annonçait que ſes ſujets ne commerceraient pas avec nous parce que nous avions refuſé d'en payer le prix fixé: on faiſait ré-

trograder les volailles, le ſyrop, les bufles, les moutons. Je vis que ce renvoi déplaiſait à un Indien qui jouiſſait d'une grande autorité: je lui donnai un ſabre, & alors il fit trembler le collégue de l'agent en l'agitant ſur ſa tête, lui ordonna de s'aſſeoir, & bientôt le marché fut approviſionné: nous nous procurâmes toutes les proviſions néceſſaires, & ne payâmes que les premieres à haut prix.

L'isle s'appelle *Savu*: quelques cartes l'appellent *Saow*: elle a huit lieues de long, ſa largeur m'eſt inconnue; le nom du havre où nous mouillâmes eſt *Seba*; la côte de la mer y eſt baſſe; au centre s'élevent de grandes collines: quand la ſaiſon ſéche y dure longtems, on n'y trouve plus d'eaux douces que dans de petites ſources éloignées de la mer: telle était ſa ſituation quand nous y arrivâmes; cependant l'aſpect du pays était très-beau; le cocotier, le palmier *arecas* ornent les bords de la mer: les collines ſont richement couvertes juſqu'au ſommet de plantations du palmier-éventail qui y forme des bocages impénétrables à l'ardeur du ſoleil: entre ces arbres proſpèrent le maïs, le millet, l'indigo; rien n'eſt plus beau que les arbres,

& la verdure qui ornent cette terre: le cocotier, le tamarin, le limonier, l'oranger, le mangue, ſont avec le palmier-éventail, les principaux de ſes arbres; le ſol produit auſſi du bled ſaraſin, du riz, des melons d'eau, des callivances, une eſpece de canne à ſucre, du céleri, de la marjolaine, du fenouil, de l'ail, quelques autres légumes d'Europe, du bétel, des noix d'aréque, du tabac, du coton de la canelle même; on y trouve le fruit du ſavonier, le blimbi qui croît ſur un arbriſſeau, qu'on ne peut manger crud, mais qui eſt bon mariné & cuit à l'étuvée. Le bufle, le cheval, le mouton, la chèvre, le cochon, l'âne, le chien, le chat, la poule, le pigeon y ſont apprivoiſés; les moutons ſont couverts de poils, ont les oreilles longues & pendantes, & le muſeau arqué; leur chair eſt maigre & ſans ſaveur: les habitans préferent le chien & le chat au mouton & à la chèvre; les cochons y ſont gras & ſucculens; les poules y ſont groſſes & n'y font que de petits œufs.

Les habitans ſont petits, leur teint eſt un brun foncé, leurs cheveux ſont noirs, liſſes & attachés au haut de la tête avec un pei-

gne ; ils ſont bien faits, vigoureux, actifs ; leurs traits ſont variés ; ils s'arrachent la barbe : les femmes ont toutes la même phyſionomie : l'habillement commun eſt d'une étoffe de coton dont le fil teint en différens bleus, produit une couleur changeante ; d'une piece ils s'enveloppent les reins, d'une autre ils couvrent la partie ſupérieure du corps : ils ont les bras, les jambes, les pieds nuds : les hommes ſe couvrent la tête d'une riche étoffe, les femmes ne ſe la couvrent point : les riches y portent des chaînes d'or à leur col, des bagues à leurs doigts : les deux ſexes y ont les oreilles percées ſans pendans & portent des bracelets de grains de verre : les femmes en font des cordons, avec leſquels elles attachent leurs jupons : des cercles de fil de cuivre, des anneaux d'yvoire autour des bras, y annoncent les enfans des rois : preſque tous les hommes ont leur nom tracé ſur leur bras en caracteres noirs & ineffaçables : les femmes s'impriment un quarré rempli de deſſeins de fleurs au-deſſous du pli du coude ; ces marques reſſemblent beaucoup au *tattow* des isles

de la mer du Sud. Leurs maiſons ne different que par l'étendue : il en eſt qui ont 400 pieds de long, d'autres n'en ont pas plus de vingt ; comme elles repoſent ſur des colonnes élevées de 4 pieds, il y a cette diſtance entre le plancher & le ſol ; ſur le plancher, d'autres colonnes ſoutiennent un toit incliné qui deſcend juſqu'à deux pieds de ſa baſe, mais le ſommet en eſt élevé de 6 pieds : au centre eſt l'appartement des femmes ; ſur les côtés ſont de petites chambres : l'eſpace entre le plancher & le toit demeure ouvert & ſert à renouveller l'air comme à recevoir la lumiere.

Le palmier-éventail donne aux inſulaires la liqueur nommée *toddy ;* ils en font auſſi un ſyrop agréable & un ſucre groſſier d'un brun rougeâtre, meilleur que celui des cannes à ſucre quand il n'eſt point rafiné : le ſyrop leur ſert pour engraiſſer les cochons, les chiens, la volaille ; ils en mangent eux-mêmes pendant pluſieurs mois ; les feuilles de palmier ſervent pour couvrir les maiſons, pour faire des paniers, des vaſes, des paillaſſons, des pipes à fumer ; le fruit eſt de la groſſeur d'un gros turnep, recouvert d'une enveloppe

fibreuſe, ſous laquelle il y a trois amandes bonnes à manger avant qu'elles ſoient mûres.

Les Savuens font bouillir leurs alimens : ils creuſent horizontalement un trou comme le terrier d'un lapin, long d'environ une toiſe ; l'une des ouvertures eſt grande, l'autre petite ; le feu ſe place dans la premiere, la ſeconde y renouvelle l'air : ſur la longueur du trou horizontal, ils font d'autres trous où ils placent leurs vaſes faits en pointe, & le feu y agit ſur une grande ſurface : il eſt étonnant combien il faut peu de feu pour faire bouillir par cette méthode, une grande quantité d'eau ; une feuille de palmier, une tige de plante ſéche, ſuffiſent pour le nourrir : c'eſt ainſi qu'ils font leurs ſyrops, leurs ſucres, & préparent leurs alimens. Les deux ſexes mâchent du bétel & de l'aréque : le premier infecte leur haleine, le ſecond pourrit & noircit leurs dents ; les deux ſexes encore fument du tabac, ils en avalent la fumée pour en augmenter l'effet.

L'isle eſt diviſée en cinq principautés ; chaque prince ou rajah, a un conſeil qui termine avec équité les différens qui s'élevent entre

leurs ſujets : toutes réunies, peuvent fournir 7300 combattans, armés de fuſils, de javelines, de lances, de haches d'armes & de boucliers ; ils ignorent la diſcipline militaire ; plus un homme y poſſéde de terre & plus il y eſt reſpectable ; au-deſſous du poſſeſſeur des terres eſt le pauvre journalier, puis l'eſclave ; celui-ci eſt attaché à la glébe, mais le propriétaire n'a point d'autorité ſur ſa perſonne : ſa valeur commune eſt celle d'un cochon gras ; ils accompagnent les hommes de diſtinction, l'un porte ſon épée ou ſon coutelas, l'autre un ſac plein de bétel, d'aréque, ou de tabac : tel homme en poſſéde 500. Une longue ſuite d'ancêtres y eſt un grand motif de vanité : les maiſons où ces générations ſe ſont écoulées, une pierre ſur laquelle elles ſe ſont tour-à-tour aſſiſes, y ont le plus grand prix. De grandes pierres élevées ſur les collines y atteſtent l'exiſtence paſſée de chaque roi, & ſervent de table au feſtin général qu'on donne à ſes funerailles.

Ils ſavent faire une étoffe de coton, ils la filent, la tiſſent, la teignent : leur religion eſt une eſpece de fétichéiſme ; chaque homme y a ſon dieu dont il en eſt le prêtre & qu'il adore à ſon gré ; leur morale eſt irréprocha-

ble : chaque homme n'y a qu'une femme, & tout commerce illicite entre les deux fexes y eft inconnu : le vol y eft un crime rare, l'affaffinat y eft fans exemple. Ils font propres & jouiffent d'une fanté conftante: on y traite la petite vérole comme la pefte.

Il y a dix ans que la compagnie Hollandaife fit un traité avec les rajahs, par lequel elle leur fournit de la foie, des toiles, de la coutellerie, de l'arrack, &c. & en reçoit du riz, du maïs, des callivances ; elle feule a le droit d'y commercer : elle y avait placé trois perfonnes, un agent avec fon fubftitut qui veille à l'exécution du traité, & un inftituteur qui enfeigne la jeuneffe.

Nous partîmes de Savu le 21 Septembre ; nous apperçûmes deux petites isles dans fon voifinage. Le 27, nous découvrîmes la pointe occidentale de *Java*, puis les isles *du Prince* & de *Crataca :* celle-ci eft élevée & fe termine en pic. Nous prîmes quelques rafraîchiffemens fur la côte de Java, fur-tout pour Tupia qui était très-mal : le pays femblait un bois continuel : un vaiffeau Hollandais nous apprit que le *Swallow* y était abordé deux ans auparavant ; cette nouvelle nous fit plai-

ſir, car on était encore incertain de ſon ſort lorſque nous partîmes d'Angleterre : un autre bâtiment vint nous vendre toutes ſortes de rafraîchiſſemens. Un *pros* arriva de Batavia pour nous faire diverſes queſtions, parmi leſquelles il y en avait d'indiſcrettes ; nous répondîmes ſimplement, que nous étions Anglais, & allions en Europe. Nous fîmes long-tems de vains efforts pour arriver à Batavia dont un courant nous éloignait ; nous parvînmes enfin le 8 Octobre à mouiller près d'une des *Mille-Isles* qui peut avoir 250 toiſes de long & 50 de large ; elle renferme une maiſon, une petite plantation, où parmi d'autres fruits croiſſait le *Palma-Chriſti* : on y tua une chauve-ſouris qui avait trois pieds d'envergure. Le 9, nous arrivâmes dans la rade de *Batavia*. Nous y trouvâmes un vaiſſeau de la compagnie Anglaiſe, deux bâtimens Anglais, 13 grands vaiſſeaux Hollandais, & un grand nombre de petits navires. Nous y apprîmes que le *Falmouth*, vaiſſeau dont parle le capitaine Wallis, avait été vendu à l'encan il y avait ſix mois, & ſon malheureux équipage renvoyé en Europe. Mes canons étaient en mauvais état, & par cette raiſon je ne ſaluai pas, j'en fis mes excuſes. Je m'occupais inceſſamment

du ſoin de faire réparer mon vaiſſeau. Nous nous logeâmes dans l'hôtel deſtiné aux étrangers, puis je rendis viſite au gouverneur qui me reçut honnêtement, & me promit tout ce qui nous était néceſſaire. Ce même jour, un navire Hollandais qui était près de nous, eut le grand mât de hune & ſon grand perroquet mis en pieces par le tonnerre ; nous aurions partagé ſon ſort, ſi nous n'avions depuis quelque tems dreſſé une chaine électrique qui conduiſit la foudre aux côtés du vaiſſeau. Nous demeurâmes donc à Batavia : M. Banck prit un logement particulier, il y fit venir Tupia & ſon valet, tous les deux malades ; en ſortant du vaiſſeau il était abattu & engourdi, mais en entrant dans la ville, il fut animé d'une nouvelle vie. Les maiſons, les voitures, les rues, les habitans, une multitude d'objets nouveaux pour lui, ſe précipiterent à la fois dans ſon imagination, & y produiſaient une ſorte d'enchantement. Tayeto exprimait ſon étonnement en danſant dans les rues ſaiſi d'une eſpece d'extaſe : la diverſité des habillemens frappait Tupia, nous lui dîmes que chaque nation portait ici l'habillement de ſon pays, & il voulut prendre

celui de Tahiti. On reconnut à Batavia qu'il était du même pays que *Taourou*, le Tahitien qu'y avait amené M. Bougainville. Mais bientôt nous sentîmes les funestes effets du climat & de la situation basse & marécageuse de cette ville célèbre : presque tout l'équipage tomba malade, le docteur Solander prit la fièvre, d'autres personnes étaient mourantes, Tupia retomba dans sa premiere langueur, elle empira encore, Tayeto prit une inflammation de poitrine : ils demanderent à revenir au vaisseau où ils respireraient un air plus libre, mais on le mettait alors à la bande, & on les conduisit sur l'isle *Cooper* où on leur fit dresser une tente : M. Banks demeura deux jours auprès d'eux, quoiqu'il eut aussi une fièvre violente & intermittente. M. Monkhouse, notre chirurgien, homme éclairé & sage, en fut la premiere victime ; le docteur Solander eut à peine la force d'assister à ses funerailles ; nous voyions approcher la mort sans pouvoir l'éviter ni la fuir : Tayeto mourut, Tupia le suivit bientôt après. Il fallut louer une maison de campagne pour sauver Mrs. Banks & Solander : j'étais alors très-mal ; il n'y avait plus que dix personnes en état

de faire le ſervice. Cependant notre vaiſſeau percé, ébranlé preſque dans toutes ſes parties, ſe réparait avec la plus grande diligence ; nous le voyions regréer, équiper de nouveau avec impatience : la ſaiſon pluvieuſe avait commencé : le croaſſement continuel & inſupportable des grenouilles ſe faiſait entendre de toutes parts ; les couſins, les moſquites ſortaient en foule de deſſus les eaux ſtagnantes des marais, & la maladie & la mort mettaient de la lenteur dans tous nos préparatifs. Le 8 Décembre, notre vaiſſeau fut entièrement radoubé ; nous ne pûmes cependant mettre à la voile que le 26 ; nous avions alors 40 malades & le reſte de l'équipage était très-faible : un ſeul n'avait pas été malade, c'était le voilier, vieillard d'environ 80 ans, qui s'enyvrait tous les jours à Batavia. Tupia ne fut pas victime de la ſeule inſalubrité du climat : accoutumé à ne vivre que de végétaux, de fruits mûrs, le changement de nourriture l'accabla bientôt de toutes les maladies des marins, & il eſt probable que lors même que nous n'aurions pas relâché à Batavia, il n'aurait pu réſiſter juſqu'en Angleterre.

Batavia eſt ſituée dans une plaine baſſe &

marécageuſe, où pluſieurs petites rivieres qui deſcendent des montagnes bleues débouchent dans la mer, ſous le 6ᵉ d. 10 m. de latitude méridionale & le 124ᵉ d. 20 m. de longitude. Elle a peu de rues qui n'aient un large canal où l'eau coule très-lentement, & dont pluſieurs ſe prolongent à plus d'une lieue dans l'intérieur du pays; elle occupe un vaſte terrein, parce que les maiſons y ſont grandes & les rues larges, celles-ci ſont belles; les canaux y ſont bordés d'arbres, mais ils arrêtent la circulation de l'air: dans la ſaiſon des pluies, une partie des maiſons eſt inondée, & l'eau y dépoſe une quantité inconcevable d'ordure & de vaſe; on nettaie les canaux, & la boue noire mêlée d'excrémens qu'on en tire, ſe deſſéche ſur les bords & exhale des vapeurs putrides; les charognes abandonnées ſur le bord des eaux courantes y en exhalent auſſi, & ajoutent à l'inſalubrité naturelle de ce climat. La plus grande force de Batavia eſt d'être élevée au milieu des marais, où il ſuffit d'arrêter l'ennemi quelques jours pour l'affaiblir & bientôt le détruire. Les ſoldats Européens qui la défendent, ſont auſſi par l'effet de ce climat mal-

ſain, pâles, faibles, & ſe traînent avec peine; tous les blancs qu'elle renferme ſont ſoldats; les plus jeunes ſont toujours ſous le drapeau, les autres peuvent toujours y être rappellés. Les Portugais qui l'habitent, ſont accoutumés au climat, & ſont bons tireurs, parce qu'ils s'exercent à la chaſſe des porcs ſauvages; les Chinois, les Indiens libres ou *Mardykers* ſont braves, & ſavent manier avec adreſſe le ſabre, la lance & la dague; mais ne connaiſſent point l'uſage de l'arme à feu.

Telles ſont les principales défenſes de Batavia; car ſes murs, ſes foſſés, ſa citadelle ſont peu redoutables. Il eſt preſqu'impoſſible d'en former le ſiége par mer, parce que l'eau y eſt trop baſſe, que le ſeul canal profond qu'il y ait, eſt défendu par deux môles, un château, & une chaine de poutres flottantes. Son havre eſt un des plus beaux de l'Inde; le fond en eſt bon, la mer n'y eſt jamais incommode pour les vaiſſeaux, & la plus grande flotte peut être à couvert dans ſon enceinte. Au dehors & autour du havre, ſont diverſes iſles que les Hollandais employent à différens uſages: celle d'*Edam* eſt la demeure des coupables Européens qui n'ont pas mérité la

mort; ils y travaillent comme eſclaves pendant un terme plus ou moins long, à faire des cordes ou à d'autres travaux utiles: dans celle de *Purmerent* eſt un hôpital où l'on jouit d'un air plus ſain que celui de Batavia; *Kuyper* renferme des magaſins de riz & d'autres denrées; c'eſt ſous la rive de celle d'*Onruſt* que les vaiſſeaux mettent à la bande & dépoſent leurs équipemens & leurs cargaiſons.

Les environs de Batavia ſont ſemés de maiſons de campagne & de grands jardins, plantés d'autant d'arbres que le terrein en peut porter, uſage qui rend les fruits abondans, mais qui nourrit l'humidité de l'air. Ces forêts d'arbres fruitiers occupent un ſol entrecoupé par des rivieres & des canaux navigables: tous les champs y ſont environnés d'un foſſé plein d'eau ou de boue, & au milieu des terres cultivées, on trouve des marais & des fondrieres; auſſi y eſt-on familiariſé avec les maladies, & les remedes qu'on prend ſe ſuivent auſſi régulierement que les repas: tout y a un air malade, la mort n'y cauſe point d'étonnement, & n'y excite point la ſenſibilité ni la triſteſſe:

dans

dans une étendue d'une douzaine de lieues le fol eft exactement parallele, excepté deux hauteurs qui s'élevent d'environ 30 pieds, fur l'une defquelles s'affemble un marché fréquenté. Au-delà de cette vafte plaine font deux collines élevées où l'air eft fain & frais, où les végétaux d'Europe qui craignent la chaleur viennent fort bien, où les infulaires font vigoureux & colorés. Quelques riches habitans y ont des maifons où ils vont une fois par année ; les malades s'y guériffent en peu de tems, mais en s'éloignant de ces hauteurs, on perd rapidement la vigueur qu'on y avait recouvrée. Le fol eft très-fertile dans cette plaine : le riz y croît abondamment & y refte fous l'eau autant qu'il eft néceffaire ; fur les collines on en feme une efpece qui demande moins d'eau ; cependant il faut le femer au commencement de la faifon pluvieufe, & on le recueille au commencement de la faifon féche ; les habitans recueillent le maïs avant qu'il foit mûr & le grillent en épi : un de leurs principaux alimens eft la lentille, nommée *cadjag* : on y recueille du millet, des ignames fondantes & d'autres, des patates douces, des pommes de terre très-bonnes.

Les jardins potagers font plantés de choux, de laitues, de concombres, de raves blanches de la Chine, de la plante aux œufs, de carottes, de perfil, de céleri, de pois d'angole, d'un légume femblable à l'épinard, de petits mais excellens oignons, d'afperges, de fauge, d'hyfope, &c. On y recueille une quantité immenfe de belles cannes à fucre & beaucoup d'indigo. On y compte 37 efpeces de fruits : les principaux font la pomme à pin (*bromelia ananas*) qui y eft très-abondante, pleine de fuc & d'un bon goût, de bonnes oranges douces, des pimplemouffes, d'excellens limons, des mangues qui reffemblent à une pêche fondante, différentes fortes de bananes, de médiocres raifins, du tamarin défagréablement apprêté, de bons melons d'eau, de bonnes citrouilles, le *cachiman* ou *cœur de bœuf*, l'*annona reticulata* de Linnéus, qui eft un fruit eftimé, la noix de coco, le *mangouftan* qui a un heureux mélange de doux & d'aigrelet qui le rend auffi fain qu'agréable, des jambos, des grenades, le *durion* dont la faveur approche d'un mélange de crême, de fucre & d'oignons ; le *rambutan* qui reffemble à la chataigne par

ſa forme, & dont le goût acide eſt très-agréable; le *ſalach* qui renferme des amandes jaunes dont la ſaveur reſſemble à la fraiſe. Ces fruits ne ſont pas les ſeuls, mais ils ſont les meilleurs: on en conſomme une quantité incroyable à Batavia; il y a dans ſes environs beaucoup de fleurs différentes inconnues en Europe; le *champacka* a 15 petales d'un jaune plus foncé que la jonquille, à laquelle il reſſemble par ſon parfum; le *cananga* a un parfum agréable qui lui eſt particulier; il eſt verd; le *mulatti* eſt le jaſmin d'Arabie; le *combang*, petite fleur très-odoriférante, du genre des apocins; le *bonja tanjong* a la forme d'une étoile de 7 à 8 rayons, jaunâtres, d'un parfum agréable: ces fleurs ſont preſque ſans odeur durant le jour; c'eſt ſur le ſoir qu'on les vend: il y a beaucoup d'autres fleurs, trop rares pour qu'on en voie au marché; on en orne ſes cheveux, on en répand dans ſa chambre, on en couvre ſon lit, on brule ſans ceſſe des aromatiques & des reſines, ſans doute par luxe, & encore pour affaiblir l'influence des exhalaiſons infectes qui s'élevent des canaux & des foſſés.

Java produit du poivre dont on envoye

annuellement en Europe pour de grandes ſommes : elle nourrit des chevaux, des vaches, des buffles, des moutons, des chèvres, des cochons : les chevaux paraiſſent en être originaires ; ils ſont petits & pleins de feu ; les bœufs, quoique de la même eſpece que ceux d'Europe, ont une figure différente ; on y en trouve de ſauvages : les buffles y ſont abondans ; mais les Javans & les Chinois peuvent ſeuls en boire le lait, & en manger la chair : les moutons y ont de grandes oreilles pendantes, du poil au lieu de laine, & une chair dure & coriace ; les chèvres n'y ſont pas meilleures ; mais les cochons y ſont bons & fort gras. On y voit auſſi des chiens, des chats ſauvages, & deux eſpeces de daims : les parties déſertes nourriſſent encore un grand nombre de tigres, de ſinges & quelques rhinocéros. Le poiſſon eſt très-abondant à Batavia, & il en eſt d'excellens ; la rareté de quelques-uns en fait le prix & le mérite auprès des riches, qui dédaignent d'excellens poiſſons que leur abondance rend la nourriture du peuple : on y trouve des tortues, mais moins tendres & moins graſſes que celles des isles de l'Amérique, de grands lézards

ou iguans dont quelques-uns, à ce qu'on aſſure, ſont auſſi gros que la cuiſſe d'un homme : la chair en eſt excellente.

Les poules y ſont très-groſſes, les canards & les oies y ſont à très-grand marché, les pigeons fort chers, le prix des coqs-d'Inde exorbitant; le gibier volant y eſt rare; les becaſſines de deux eſpeces, ſont peut-être les oiſeaux de ce genre qu'on y voit le plus communément, c'eſt auſſi l'oiſeau le plus généralement répandu ſur la terre.

Parmi les habitans de Batavia, il y en a à peine la cinquantieme partie qui ſoit Hollandaiſe: les Portugais en forment le plus grand nombre, mais les Hollandais ſeuls exercent le pouvoir : preſque toutes les femmes blanches qu'on y voit, deſcendent de parens Européens de la troiſieme ou quatrieme génération : le climat leur y eſt moins funeſte qu'aux hommes : elles imitent en tout les femmes Indiennes & mâchent du bétel comme elles : le commerce y eſt facile, chaque manufacture eſt dirigée par un Chinois qui n'en peut vendre le produit qu'à un négociant Batave. On y nomme les Portugais *Oranſeranc* ou hommes Nazaréens, & *Caper* ou *Cafir*,

nom injurieux donné par les mahométans: ils ſont devenus luthériens, ne connaiſſent plus leur patrie, ſe ſervent préférablement de la langue malaiſe, vivent de chaſſe, blanchiſſent le linge, travaillent comme artiſans, comme manœuvres : ils reſſemblent aux Indiens par leurs mœurs & leurs vêtemens; ils en different par les traits, & ont le teint plus foncé & le nez plus pointu. Les Indiens ſont mélangés d'hommes raſſemblés dans les isles voiſines, & l'on voit quelle eſt leur patrie, par les vices & les vertus qui les diſtinguent : ils cultivent les jardins, vendent des fruits, le bétel, l'aréque, vont à la pêche, voiturent les marchandiſes par les canaux : le riz eſt leur principale nourriture, ils mangent auſſi beaucoup de fruits; ils ſont très-ſobres, mais ſomptueux dans leurs feſtins : ils ſont mahométans & le mariage eſt leur cérémonie la plus brillante; les fêtes en durent 15 jours, pendant leſquels les femmes empêchent le mari de viſiter ſon épouſe : leur langue eſt le malais, mais elle en eſt un dialecte corrompu : les femmes y ont beaucoup de cheveux, ils ſont noirs & forment une treſſe circulaire ſur le ſommet de la tête où elle

eft attachée également avec une aiguille, & furmontée d'une treffe de fleurs. Ils fe baignent fréquemment, ont grand foin de leurs dents qu'ils ufent & rendent égales avec une pierre à aiguifer, ils y tracent dans le milieu de leur longueur un fillon profond, & les confervent très-faines. Il fe paffe rarement une femaine fans que l'on voye quelques-uns d'entr'eux s'élancer dans les rues enivrés d'opium, armés d'un poignard, & tuant tout ce qu'ils foupçonnent vouloir les faifir, jufqu'à ce qu'ils foient tués eux-mêmes, ou arrêtés : des outrages, quelques injuftices, la jaloufie les précipitent dans les excès : ils font condamnés à être rompus vifs, & ceux qui les arrêtent en vie font bien récompenfés.

Ces hommes imbus d'opinions abfurdes, croient que fatan eft la caufe de toutes les maladies, & ils lui font des offrandes de tout ce qu'ils eftiment le plus ; c'eft lui qui leur préfente des fonges, qui caufe leurs infomnies, & ils vont vers les prêtres ou *cawins*, chercher des éclairciffemens ; ceux-ci leur font or'inairement entrevoir que le diable a befoin de vivres & d'argent, & ils en fufpendent aux branches d'un arbre aux

bords des rivieres, où des paſſans & ſans doute les cawins viennent s'en ſaiſir : ils croient que les femmes accouchent ſouvent d'un enfant & d'un jeune crocodile que la ſage femme porte ſur le champ à la riviere, ſur les bords de laquelle la famille, & ſur-tout le jumeau, porte des alimens pour mériter par ce devoir fraternel de n'être point puni par des maladies ou par la mort. Cette opinion eſt répandue ſur toutes les isles juſqu'à *Timor* & *Ceram*, ſans qu'on puiſſe en découvrir l'origine. On en raconte mille exemples, mille faits dont les circonſtances ridicules font ſentir la fauſſeté. Quelques peuples de ces isles, tels que les Bongis & les Macaſſars font en ſouvenir de ces crocodiles jumaux, qu'on nomme *Sudaras*, une cérémonie périodique : ils ſe rendent par troupes en des bateaux fournis de proviſions & de muſiciens, pleurer & chanter alternativement, invoquer leurs parens juſqu'à ce que le crocodile paraiſſe : alors la muſique s'arrête, & on lance à l'eau les proviſions, du bétel, du tabac : ils croient ainſi ſe rendre agréables à leurs parens.

Les Chinois ſont nombreux à Batavia, ils

ſont pauvres, tiennent boutique, vendent des fruits, ſont charpentiers, menuiſiers, forgerons, tailleurs, brodeurs; pluſieurs cultivent des jardins, les champs de riz & de ſucre, nourriſſent des vaches, des bufles, & en portent le lait à la ville. En général ils ſont induſtrieux & actifs, mais il n'eſt point de gain deshonnête pour leur avidité: le jeu eſt leur délaſſement, & ils s'y adonnent avec fureur: rarement ils ſont oiſifs: propres dans leur extérieur, leurs manieres ſont ſerviles; ſobres, peu ſomptueux; le riz bouilli eſt le fondement de leurs repas; mais ils mangent encore des chiens, des chats, des grenouilles, des lézards, des ſerpens de pluſieurs ſortes, & beaucoup de poiſſons, ſur-tout de ceux qui ſont mépriſés des autres.

Ils renferment leurs morts dans une bière de bois large & épaiſſe, faite d'un tronc d'arbre creuſé comme un canot, ſur laquelle ils placent une couche de 9 pouces d'épaiſſeur, d'un mortier nommé *chinam* qui devient bientôt auſſi dur que la pierre; & jamais, quoiqu'il leur en coûte, ils ne dépoſent cette bière dans une terre qui ait déjà ſervi au même uſage. La loi veut à Batavia que les

morts y ſoient enſevelis ſelon leur état, & on préleve les frais de la cérémonie avant de conſulter le bien que le mort laiſſe ou celui qu'il doit.

Les eſclaves forment une claſſe nombreuſe des habitans du pays : on les tire de Sumatra, de Malacca, des iſles à l'eſt ; ils ſont pareſſeux, vivent de peu, & different par la figure comme par le caractere : les plus voleurs, les plus incorrigibles ſont les *Papuas*, tirés de l'Afrique ; les plus fénéans & les plus vindicatifs ſont les *Macaſſars* : les meilleurs & les plus chers viennent de l'iſle *Bali* ; les plus belles femmes, bien plus chères que les hommes, ſortent de la petite iſle *Nias* ; mais elles ſuccombent bientôt ſous l'air malſain de Batavia.

Le maître a le pouvoir d'infliger à ſon eſclave tous les châtimens qui ne le privent pas de la vie ; mais s'ils les font mourir, ils ſont punis capitalement. Auſſi ne puniſſent-ils pas eux-mêmes leurs eſclaves, mais ils les livrent à un officier chargé de leur faire adminiſtrer un nombre de coups de fouëts proportionné à leur délit.

Les états ſont diſtingués avec ſoin, à Ba-

tavia : les ornemens des voitures, l'habillement des cochers l'indiquent : une subordination exacte y retient tout dans une soumission qui paraît être de l'ordre. Tous les gouverneurs des établissemens Hollandais dépendent du gouverneur général de Batavia, il les juge, il les punit à son gré ; sous lui sont les membres du conseil auxquels on donne le titre de nobles ; quiconque rencontre leur voiture s'arrête, se leve, fait la révérence : on rend les mêmes respects à leurs femmes & à leurs enfans. La justice y est administrée par un corps de magistrats divisés en plusieurs classes ; dans les jugemens criminels ils se montrent sévères pour l'Indien, indulgens pour l'Européen : les Malais, les Chinois ont des juges civils qui leur sont particuliers ; ce privilége & celui de porter des cheveux longs, est acheté par des impôts qu'ils paient tous les mois.

Nous partîmes de Batavia le 27 Décembre 1770, & bientôt nous eûmes dépassé de petites isles qui ne sont pas loin de la côte : naviguant tantôt vers Sumatra, tantôt vers Java, nous abordâmes le 5 Janvier sur les côtes de l'isle du Prince pour y faire du bois & de l'eau, pour nous y

procurer des rafraîchiſſemens néceſſaires à nos malades qui empiraient: des Indiens parurent ſur la grève, & l'un d'eux parut être leur roi: nous l'abordâmes, lui parlâmes, ſans pouvoir convenir avec lui du prix d'une tortue: nous parûmes le négliger pour parcourir la côte où nous trouvâmes un ruiſſeau d'eau douce, & des inſulaires qui nous vendirent trois tortues; le lendemain elles devinrent moins cheres & plus abondantes; nous en achetâmes 2 ou 300 livres par jour: des volailles, de petits chevreuils, des poiſſons, quelques végétaux nous furent apportés par les naturels du pays. L'iſle renferme une ville d'environ 400 maiſons, coupée en ville vieille & nouvelle par une riviere d'eau ſaumâtre: les habitans y ſont moins nombreux dans le tems des moiſſons, parce qu'alors les habitans réſident au milieu de leurs champs de riz, pour les défendre des oiſeaux & des ſinges; & c'eſt là que M. Banks trouva ſa majeſté qui le reçut gracieuſement, quoiqu'occupé à préparer ſon ſoupé au milieu de ſon champ de riz. Cependant, nos gens faiſaient notre proviſion d'eau & coupaient du bois: des inſulaires les environnaient, & l'un d'eux leur

vola une hache : tolérer ce vol eut été les encourager à en commettre de nouveaux : nous nous plaignîmes au roi, & la hache fut rendue le lendemain.

Rien ne nous retenait plus à l'isle du *Prince*, située sous le 6e d. 49 m. de latitude méridionale, & nommée *Pulo Selan* par les Malais, *Pulo Paneitan* par ceux qui l'habitent. Leur principale bourgade se nomme *Samadang*. En prenant congé du roi, nous lui fîmes présent de deux mains de papier qui lui firent plaisir ; le conseil que nous lui donnâmes de nourrir des buffles, des moutons & d'autres bestiaux, pour attirer des vaisseaux vers son isle, parut lui en faire moins, & il n'annonça pas des dispositions à le suivre : cependant il désirait que les visites des Européens devinssent plus fréquentes.

Nous en tirâmes diverses provisions, parmi lesquelles on peut remarquer deux especes de daims, l'une de la grosseur d'un mouton, l'autre de celle du lapin ; des tortues, de la volaille, des citrons, des fruits du plane, des noix de cocos & divers végétaux : elle est couverte de bois, de champs cultivés ; sa surface est plate, & on n'y distingue qu'une

petite éminence: on a préféré quelque tems une baie de Sumatra, ou une petite iſle voiſine de ſes côtes, & on a eu tort: l'isle du Prince vaut mieux; l'eau n'en eſt mauvaiſe que dans la partie du ruiſſeau qui touche à la mer: les tortues y ſont vertes, peu graſſes, peu ſavoureuſes: on y trouve encore de groſſes poules, de petits chevreuils, pluſieurs eſpeces de poiſſons, des pommes de pin, des melons d'eau, des citrouilles, du riz, des ignames. Le rajah ou prince dépend du roi de Bantam; les habitans ſont Javans, ils en ont les mœurs, la religion, mais on n'y a point vu de moſquées: ils mangent des noix du palmier appellé *cyas circinalis*, qui, ſur les côtes de la Nouvelle Galles, empoiſonnerent nos porcs & rendirent malades pluſieurs de nos gens; mais ils la coupent en tranches minces qu'ils font ſécher au ſoleil, puis tremper trois mois dans l'eau douce; après quoi ils en expriment le ſuc & leur font encore éprouver l'action du ſoleil: c'eſt ainſi qu'ils les dépouillent de ſa qualité vénéneuſe: mais ils ne la mangent que dans des tems de diſette.

Leurs maiſons ſont élevées ſur des poteaux

de 4 à 5 pieds: le plancher en eſt à jour & formé de cannes de bambou ; le toit eſt en pente & de feuilles de palmier : l'enceinte eſt encore une claie de bambous : chacune forme un quarré long, a une porte & une fenètre, & eſt partagée en deux parties qui chacune l'eſt en deux chambres ; l'une ſert de cuiſine, la ſeconde eſt pour les enfans, la troiſieme pour le maître & ſa femme, la quatrieme pour les étrangers : les maiſons des pauvres ne ſe diſtinguent de celles des riches que par leur petiteſſe : telles ſont auſſi les cabanes élevées dans les champs de riz ; mais elles ſont ſur de plus hauts poteaux.

Le petit peuple ne paraît pas méchant ; il montra même de la bonne foi dans le commerce ; il parle deux langues, l'une en uſage dans les montagnes de Java d'où il paraît ſortir, l'autre eſt la malaiſe ; l'une & l'autre ont des mots qui leur ſont preſque communs avec celle des habitans des isles de la mer du Sud ; la reſſemblance eſt ſur-tout frappante dans les mots qui expriment les nombres, & elle l'eſt même avec ceux en uſage dans l'isle Madagaſcar : cependant les peuples qui habitent ces isles, paraiſſent ètre d'une origine différente :

le Javan couleur olive a les cheveux longs; le natif de Madagafcar eft noir, & fa tête eft couverte de laine; cette diftinction n'eft pas une raifon décifive; le climat, les mœurs, les alimens, peuvent à la longue faire paffer les hommes de l'un de ces états à l'autre.

Nous défirions ardemment d'arriver au cap de Bonne-Efpérance; les maladies dont nous avions pris les germes à Batavia, fe développaient avec violence; les dyffenteries, les fievres lentes nous enleverent dans l'efpace de fix femaines, Mr. Parkinfon, peintre d'hiftoire naturelle; Mr. Green, l'aftronome; Mrs. Sporing, Monkhoufe, l'officier de poupe, notre vieux voilier, fon aide, notre cuifinier, trois charpentiers, neuf matelots, &c., malgré les foins que nous prenions de mêler le jus de citron à l'eau que nous buvions, & de laver toutes les parties du vaiffeau avec du vinaigre; nous défefpérâmes longtems de la vie de Mr. Banks; notre vaiffeau devenait un hôpital, quand enfin, le 15 Mars, nous jetâmes l'ancre en travers du cap que nous avions défiré d'atteindre fi vivement. Nous fimes peu de remarques utiles dans cette traverfée: nous ne trouvâmes le vent alifé général, qu'onze jours après

avoir quitté la pointe Java ; jufqu'alors les vents furent variables, le tems brûlant & l'air mal fain ; le vent alifé nous foulagea.

Peu de jours après notre départ de Java, nous vîmes des boubies voltiger autour de nous : cet oifeau qui fe juche tous les foirs à terre, nous annonçait qu'il y avait quelque isle dans le voifinage : c'eft peut-être celle de *Selam*, dont le nom & la fituation font également incertains dans nos cartes. Les courans ne nous parurent confidérables qu'en approchant du méridien de Madagafcar, & alors ils faifaient dériver de 20 lieues dans 24 heures. Sous le 27e degré 45 minutes de latitude méridionale, nous fûmes environnés d'oifeaux d'efpeces diverfes, & ils devinrent d'autant plus nombreux que nous approchâmes davantage de la côte : il en était un de la groffeur du canard, d'une couleur obfcure, ayant un bec jaunâtre.

Mon premier foin au cap, fut de louer une maifon pour nos malades ; ils étaient en grand nombre, & cependant j'appris que notre état était bien moins fâcheux que celui de divers vaiffeaux qui avaient paru au cap & dont le voyage n'était pas le tiers du nôtre par fa du-

rée. Je reſtai près d'un mois ſur cette plage ; & quand je rembarquai mes malades, pluſieurs étaient encore en danger ; j'y pris des proviſions, j'y réparai mon vaiſſeau & ſes agrêts, & fus prêt de remettre à la voile le 14 Avril.

Je dirai peu de choſe du Cap : l'aſpect du pays eſt déſert ; le ſol en eſt ſtérile : des montagnes hautes & nues, des plaines couvertes d'un ſable léger où croît la bruiere, voilà ce qu'on y trouve ; la millieme partie du terrein peut-être y eſt cultivable & cultivée : là, on voit des jardins, des vergers, des vignobles, mais ils ſont écartés les uns des autres. On y trouve peu d'arbres, & ils y ſont tortus, minces & petits, les plus grands n'y ont que ſix pieds de haut ; le bois de charpente y vient de Batavia ; on y dépenſe autant à ſe chauffer qu'à ſe nourrir. On y apporte des proviſions de l'intérieur du pays qui ne paraît pas être plus fertile. Nous vîmes un fermier qui venait de quinze journées de diſtance apporter des proviſions, & amenait ſon jeune enfant ; nous lui demandâmes s'il n'aurait pas mieux valu le laiſſer entre les mains de ſon voiſin : „ Un voiſin ! répondit cet homme : pour en „ trouver un il faut faire cinq journées de

„ marche ": il ſemble qu'un pays dont les cultivateurs ſont ſi éloignés les uns des autres, n'annonce pas de la fertilité.

La ſeule ville qu'y aient les Hollandais eſt appellée la *Ville du Cap ;* elle a mille maiſons, conſtruites en briques & blanches à l'extérieur, mais couvertes de chaume, à cauſe de la violence des vents : les rues en ſont larges, commodes, coupées à angles droits : un canal ombragé de chênes aſſez beaux, traverſe la rue principale ; les canaux qui la coupent ont une pente ſi rapide qu'il a fallu les hériſſer d'écluſes. Les hommes y ont des coutumes diverſes ; mais les femmes s'y aſſerviſſent aux modes de la mere-patrie avec tant de fidélité, que toutes font porter encore une chaufferette devant elles, quoiqu'elle leur ſoit fort inutile : elles ſont belles en général, ont la peau fine, & le teint beau : ce ſont des modeles comme femmes, meres & maîtreſſes de famille.

Le principal commerce du pays conſiſte dans les rafraîchiſſemens qu'on y vend aux vaiſſeaux qui viennent y relâcher.

L'air eſt ſain au cap : les maladies apportées d'Europe, s'y guériſſent promptement : mais celles d'Aſie ſont plus ténaces : l'induſtrie y a

ſupplée à la ſtérilité du ſol ; & on y trouve l'abondance des choſes néceſſaires réunies avec les commodités du luxe : le bœuf & le mouton originaires du pays, y ſont excellens ; les derniers ſont couverts d'une toiſon qui tient le milieu entre la laine & le poil, ils traînent de longues & peſantes queues ; les vaches y ſont petites, leur taille eſt élégante, leurs cornes longues & écartées : leur lait donne du très-bon beurre & du fromage très-médiocre ; les cochons, la volaille y ſont abondans : les lièvres y reſſemblent à ceux d'Europe ; les gazelles y ſont d'eſpèces diverſes : on y trouve deux eſpèces de caille & des outardes : les jardins y rapportent tous nos végétaux, tous nos fruits, ceux du plane, des goyaves, des jambos ; le froment & l'orge proſpèrent dans les champs cultivés : parmi les vignobles, celui de Conſtance donne ſeul un vin eſtimé.

A l'extrêmité de la rue haute eſt le jardin de la Compagnie long de deux tiers de lieue, partagé à angles droits par des allées plantées de chênes qui produiſent un ombrage agréable dans celle du milieu ; ces arbres y ont toute leur hauteur ; ailleurs ils ne forment que des paliſſades : on y cultive des légumes : deux quar-

rés y ſont deſtinés à la botanique : au bout eſt une ménagerie qui renferme des quadrupèdes & des oiſeaux qu'on n'a point vus en Europe : tel eſt le *coe-doe*, grand comme un cheval & dont la tête eſt ornée de grandes cornes ſpirales.

Les habitations des Hottentots les plus voiſines de la ville, en ſont à quatre journées de marche : ceux qui ſervent les Hollandais ſont plus maigres que gras, forts, très-vifs, très-actifs : leur taille eſt ordinaire, leurs yeux ſont ternes & ſans vie, leur peau eſt couleur de ſuie, leurs cheveux ſont friſés en boucles pendantes de 7 à 8 pouces de long : leur habit eſt une peau de mouton jettée ſur les épaules : une ceinture ornée de verroterie ſuſpend une petite poche dans les hommes, un large tablier de cuir dans les femmes ; tous portent des coliers, pluſieurs des bracelets de verre ; ils entourent leur cheville du pied d'un cercle de cuir dur pour la défendre des épines ; quelques-uns ont des ſandales de bois ou d'écorce; pluſieurs vont nuds-pieds : leur langue groſſiere eſt diſtinguée par une eſpèce de glouſſement, qui ſert à en marquer les phraſes à peine articulée : leur modeſtie eſt ſtupide : leurs danſes ſont alternativement lentes ou rapides à l'excès: la meſure de leurs chanſons eſt prompte

ou lente comme leurs danſes. Ils forment des tribus qui ſe diſtinguent par leurs uſages ; elles vivent en paix, excepté l'une d'elles, fixée à l'orient, qui ne vit que de pillages nocturnes, qui eſt armée de lances & de zagayes empoiſonnées : ils lancent une pierre avec tant de force & d'adreſſe, qu'à cent pas de diſtance ils frappent pluſieurs fois de ſuite un but de la largeur d'un écu. On ſe défend de l'attaque de ces voleurs en dreſſant des taureaux, qui à leur approche ſe raſſemblent & s'oppoſent à eux, juſqu'à ce qu'ils entendent la voix de leurs maîtres, à laquelle ils obéiſſent avec la docilité d'un chien : quelques-unes de ces tribus connaiſſent l'art de fondre, de préparer le cuivre, & de travailler le fer : leurs chefs ſont riches en bétail, & couverts de peaux de lions, de tigres ou de zèbres, bordées de franges : ils s'oignent ſouvent le corps d'une graiſſe quelquefois rance, & quelquefois avec du beurre : l'amputation d'un teſticule, le tablier naturel des femmes nous ont paru exagéré, & n'être que des faits particuliers.

La baie du cap eſt large, ſûre & commode ouverte aux vents de nord-oueſt, qui rarement y ſoufflent avec force : près de la ville eſt un

quai en bois, qui ſe prolonge aſſez loin pour ſervir à la facilité des débarquemens & des embarquemens: des canaux y conduiſent de l'eau douce : on y entretient de grandes chaloupes pour porter des proviſions aux vaiſſeaux: à l'orient de la ville, ſur la grève, eſt un fort quarré qui défend la baie, aidé des redoutes & des batteries qui s'étendent le long de la côte; mais ces défenſes ſont expoſées à l'artillerie des vaiſſeaux: la garniſon eſt de 800 hommes, & la milice du pays, raſſemblée par des ſignaux, peut aſſez promptement s'y joindre. Les Français de l'isle de France, tirerent en 1770, du cap, 500,000 livres de bœuf, 400,000 de fleur de farine, autant de biſcuit, & 1200 tonneaux de vin.

Nous levâmes l'ancre & approchâmes de l'isle *Robe* ou *Penquin*, dont les Hollandais nous interdirent l'entrée, parce que c'eſt là qu'ils reléguent les criminels, qu'ils y employent à tirer de la pierre à chaux des carrieres, & qu'un vaiſſeau Danois y en avait enlevé peu de tems auparavant. Il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 29, que nous traverſâmes notre premier méridien, après avoir fait le tour du globe du levant au couchant. Le

1 Mai, nous découvrîmes l'isle Ste. *Helène*, & nous jetâmes l'ancre devant le fort *James.* L'isle eſt ſituée au milieu de l'océan Atlantique, à 400 lieues de l'Afrique, à 600 de l'Amérique : c'eſt une montagne immenſe où la mer eſt ſans fond : elle fut le ſommet d'un volcan : l'affaiſſement de la terre qui forma ſes vallées profondes, a été l'effet d'un feu ſouterrain qui a conſumé ſes pierres, & les a amalguamées avec des corps étrangers, tels que la marcaſſite. De loin, cette isle qui a 12 milles de long ſur ſix de large, ne préſente qu'un amas confus de rochers bornés par des précipices, compoſés d'une pierre à moitié friable & ſans indices de végétation. On découvre enſuite la vallée *Chapel*, où eſt ſituée la ville : ſon ſol eſt revêtu d'une herbe clair-ſemée ; mais des rocs nuds la bordent : c'eſt dans les vallées de l'intérieur qu'on découvre le plus de fertilité.

La ville eſt ſur le bord de la mer : ſon égliſe, ſes halles tombent en ruines, ſes maiſons ſont la plupart mal bâties ; tous les blancs y ſont Anglais ; la compagnie à qui Ste. Hélène appartient, ne leur permet pas d'y commercer : c'eſt des rafraîchiſſemens qu'ils fourniſſent

aux vaiſſeaux, qu'ils tirent ſeuls leur ſubſiſtance, & cependant ils ne cultivent pas le ſol auſſi bien qu'il pourrait l'être ; elle pourrait produire les végétaux & les fruits de l'Europe & de l'Inde : ſur ſes hautes montagnes croît le chou palmiſte ; ſur ſes côteaux proſpérent le bois rouge & le gommier ; ſes plaines ſont couvertes de plantes d'Europe & des plus communes de celles des Indes ; on n'y entretient des chevaux que pour la ſelle : tout le travail s'y fait par des eſclaves, qui paraiſſent aſſez miſérables.

Parmi ſes productions, on peut compter l'ébène ; il eſt très-noir, & d'une dureté qui approche de celle du fer, mais il eſt très-rare : on y trouve peu d'inſectes : ſur le ſommet des plus hautes montagnes, on voit une eſpece de ſerpent.

Nous ſortîmes de cette isle avec 13 vaiſſeaux, que le nôtre ne put ſuivre : nous approchions du terme de notre courſe, lorſque mon lieutenant *Hicks* expira ; il était attaqué de conſomption en quittant l'Angleterre, il en fut conſumé durant tout notre voyage, mais depuis notre arrivée à Batavia, il avait vu la mort s'approcher rapidement. Ce fut ſeize jours

après que le même matelot qui découvrit la Nouvelle Zélande, nous annonça les côtes de notre patrie ; & le 12 Juin, nous jetâmes l'ancre à Douvres.

FIN DU TOME VII.

